

Éditions MobileRead

Ô nature...

Richard O'Monroy

Ô nature...

Richard O'MONROY



PARIS
CALMANN ET LÉVY
1904

CHARMANTE SOIRÉE!..



LETTRE DE TOTO À TUTUR

TU M'ENVOIES ton valet de chambre, ce matin, pour savoir comment s'est terminée ma soirée d'hier. Je reconnais bien là la sollicitude du vieil ami pour le rural qui s'est hasardé pendant quelques heures sur le bitume parisien. Je t'envoie donc le détail de ce qui s'est passé depuis le moment où tu m'as quitté.

Nous avons été ensemble en phaéton aux Acacias, et tandis que tu prenais la file avec cette maestria (hein, je suis gentil?) qui te caractérise, moi, je louchais beaucoup sur une jolie fille qui marchait à pied, comme une simple mortelle, sur la contre-allée baptisée « le Sentier de la Vertu ». Elle avait un costume de toile vieux-rouge, la jupe cerclée de plis en travers; sur les épaules, un petit mantelet en taffetas brodé à longs pans, garni d'un col de guipure, et sur la tête une immense capeline un peu tapageuse, en-guirlandée de touffes de coquelicots et de feuillage.

La femme était très brune, avec trop de cheveux, des yeux trop grands, une bouche trop rouge ; mais quand même l'ensemble dégageait une capiteuse attraction perverse ; on eût dit une fleur qui aurait jeté de la lumière. Et alors, avec une voix un peu tremblante d'émotion, je t'ai, demandé, en la désignant du regard : « Qui est-ce ? » Et toi, tu m'as répondu : « C'est Conchita, une Chilienne qui travaille au Nouveau-Cirque, presque nue, sur un cheval fougueux, et en avalant un poulet cru. » Ça, ce n'était pas banal, et je t'ai immédiatement prié de me présenter. Tu n'as pas *jeté* les guides au cocher, ainsi que Georges Ohnet le fait faire à ses héros, mais tu as sauté à bas du phaéton, et tu m'as très correctement nommé à la dame.

La connaissance fut vite faite, mon bon Tutur. Immédiatement j'invitai à dîner pour le soir même, à un restaurant des Champs-Élysées, invitation qui fut acceptée par Conchita... et après tu ne sais plus. Moi je sais.

À sept heures et demie, heure convenue, ma victoria s'arrêtait à l'adresse indiquée rue Chalgrin, et une mulâtresse me faisait pénétrer dans un salon meublé d'un piano et de deux fauteuils laqués blancs, sans plus. Je m'assis dans un des fauteuils et

j'attendis une bonne demi-heure. J'allais me décider à m'en aller, la patience n'étant pas mon fort, quand je vis apparaître ma Conchita en tenue de soirée.

Ah ! Tuteur ! Figure-toi une sorte de cachemire, à palmes jaunes et rouges, dont chaque fleur était bordé d'un fil d'or ; la jupe à longue traîne avait toutes les nuances riches et variées du châle indien, avec des dessins fondus et bizarres où le rouge dominait, le tout terminé par des flots de point d'esprit ruchés en mousse légère, et frangés de pampilles d'or.

Un taureau se serait mis en fureur ; moi, je me contentai de faire la moue, car j'aurais désiré une tenue plus simple, mais il n'y avait qu'à accepter la femme telle qu'elle était ; et, je reconnais, d'ailleurs, qu'elle avait un type spécial.

Je lui offris le côté droit de la victoria, le cheval était un stoppeur très brillant, à allure relevée, mais avançant assez lentement.

— Dites donc, mon cher, me dit Conchita, il ne sait pas mener, votre cocher. Ça me connaît, moi, les chevaux. Voulez-vous que je monte sur le siège ? vous allez voir comme nous allons rouler.

— Du tout, ma chère enfant, m'écriai-je, frémissant à l'idée de cette fantaisie, avec cette toilette, sur un siège, en pleine avenue des Champs-Élysées.

Nous avons tout le temps, et, du reste nous sommes presque arrivés.

L'entrée au restaurant fut sensationnelle, ma compagne n'ayant pas voulu entendre parler d'un cabinet « où l'on se raserait », mais heureusement, je trouvai une table sous la véranda, dans un endroit relativement écarté. Le menu fut assez difficile à établir, le poulet cru n'était pas une des spécialités de la maison. On essaya tous les hors-d'œuvre – les « chi-chi » – et trois bouteilles de vin de champagne furent débouchées et goûtées sans avoir l'honneur de plaire. Ce n'était jamais assez sec, Extrrrra-dry. Notre table ressemblait à un laboratoire de dégustation. Je commençais à m'énerver un peu, mais bah ! Conchita était si jolie, et riait si bien en montrant ses quenottes de jeune chien, que je me calmai.

Mais dès le potage « crème d'asperges » elle bondissait sur sa chaise :

– Vous voyez bien, cette grande blonde, là-bas, près de la porte, qui dîne avec ce capitaine de cuirassiers. Eh bien, elle m'a chipé mon amant. Un garçon pour lequel je m'étais donné un coup de couteau, sous le sein gauche.

– Ah !... fis-je avec indifférence.

— Cette femme, il faut absolument que je lui parle.

— Bah! laissez donc cela. Vous allez troubler votre dîner...

— Non, non, il le faut! Maître d'hôtel, allez dire à la dame qui est là-bas, vous voyez bien, en linon blanc, avec un froncé de valenciennes, qu'on la demande au téléphone. Allez Caramba, mais allez donc!

Le maître d'hôtel s'inclina, sarcastique, et s'acquitta de la mission, tandis que Conchita se levait brusquement et me laissait seul à table. Quelques secondes après, elle revenait :

— Le coup est manqué! Elle m'a vue au téléphone, alors elle n'a pas osé entrer; tenez, voilà toute pâle, qui revient à sa place, mais ça m'est égal. Je vais lui écrire ce que je n'ai pas pu lui dire. Garçon, apportez-moi du papier et un buvard.

— Bien, madame.

— Ah ça, fis-je impatienté, est-ce que nous allons manger tranquille?

— Pas avant que j'aie servi à cette drôlesse ce que je pense de sa conduite. Chasseur, tenez, portez ceci à la dame qui est assise en face de l'officier.

Le chasseur revint, casquette bas, rapportant la lettre que la dame n'avait pas voulu recevoir. Je m'empressai de régler la *course* du chasseur, mais le capitaine de cuirassiers, un gros moustachu, commentait à se retourner, le sourcil froncé, pour voir d'où pouvaient bien provenir ces missives qui troublaient sa tranquillité comme la mienne. La situation pouvait devenir grave, et je déclarai très net à Conchita que si elle ne cessait ses excentricités, j'allais purement et simplement m'en aller.

— Eh bien, allez-vous-en ! Il n'en manque pas ici de gigolos, de types très chic qui vous valent bien, mon cher, et qui seront très fiers de m'avoir à leur table.

Le dîner était commandé. Conchita était bien désirable ; je fus pris du désir assez bas, j'en conviens, d'en avoir pour mon argent ; mais dame, quand on ne vient passer que vingt-quatre heures à Paris, on préfère ne pas rentrer bredouille... bref, je fus lâche et je cédai. D'ailleurs, il y eut une diversion grâce à l'arrivée d'une grosse réjouie, une femme colosse, aux appâts ballottant, aux cheveux presque crépus qui vint tout à coup se camper devant notre table.

— Je vous présente Enrietta Baümann, une camarade du cirque, ma meilleure amie. C'est une

grande artiste. C'est elle qui porte sur les reins un piano, avec un teneur qui joue dessus. Je lui ai dit de venir prendre le café avec nous.

Je saluai, plutôt ennuyé, et Enrietta s'assit en face de moi. Dès lors, les femmes se mirent à jacasser toutes les deux, à rire entre elles, ne s'occupèrent plus de moi, qui profitai de cette tranquillité pour ruminer des projets de salut dans la fuite. Je pressai le service tant que je pus ; mais je n'étais pas au bout de mes peines, car ces dames décidèrent d'aller à la fête de Neuilly. Là, ce fut délicieux : il me fallut monter sur des petits cochons, voir un homme dégoûtant qui mangeait des rats, assister aux luttes olympiques de gros hommes, avec des bedaines énormes qui s'arrondissaient au-dessus du caleçon en peau de tigre. De temps en temps l'amie Enrietta, dès qu'elle se trouvait un peu en arrière avec moi dans la foule, me disait rapidement :

— Donne-moi un louis, chéri, je te le rendrai demain (!!).

Je suivais résigné, m'ennuyant comme jamais je ne m'étais ennuyé de ma vie, vidant ma bourse dans un tas de baraques qui empestaient le pétrole et la sueur humaine, mais me disant tout le temps que j'en avais trop supporté pour ne pas, maintenant, al-

ler jusqu'au bout ; que l'heure du berger s'avavançait, et qu'il arriverait bien un moment où l'on sèmerait la Bäumann, et où l'insupportable mais ravissante Conchita serait à moi. Enfin seuls ! Mon espérance ne se réalisa que très tard. Vers les deux heures seulement, après force bocks avalés dans toutes les brasseries cyclistes de l'avenue de la Grande-Armée, on reconduisit la femme colosse chez elle, rue de Courcelles, puis la voiture reprit le chemin de la rua Chalgrin. En route, je redevins pressant, oubliant tout, étreignant ma compagne qui, vaguement grise, laissait mes lèvres rencontrer les siennes. La victoria s'arrêta ; nous descendîmes. Je sonnai ; la porte s'entr'ouvrit ; elle passa la première, tandis que je renvoyai le cocher ; la porte restait entrebâillée, mais, avant que je l'eusse atteinte, elle retomba violemment refermée, me laissant dehors, taudis qu'un joyeux éclat de rire retentissait à l'intérieur.

Alors la rage me prit, et m'approchant de la porte, je criai de toutes mes forces, comme Cambronne à Waterloo :

— Merci!...

C'est égal, charmante soirée. Je t'en prie, une autre fois, Tutur, présente-moi mieux, ou défends-moi contre mes propres égarements.

Je repars ce matin.

TON VIEUX TOTO.

LE CHAPEAU



ON VENAIT de quitter la table de baccara où Chazeuil avait eu une chance insolente.

— Ah ! ce Chazeuil, s'écria douloureusement Labussière, qui avait attrapé la fâcheuse culotte, quel veinard ! Heureux au jeu. Heureux en amour. Ah ! on peut dire qu'il est né coiffé !

— Messieurs, nous dit Chazeuil, en souriant avec modestie, je ne suis pas né coiffé, mais je le suis devenu.

— Votre maîtresse vous a trompé ? Bravo ! Il y a donc une justice immanente.

— C'est possible – tout le monde n'est pas une Grisélidis – mais ce n'est pas ce que j'ai voulu dire. La vérité est que, depuis trois ans, je reçois, tous les 1^{er} janvier, pour mes étrennes, un superbe chapeau à huit reflets, de très bonne marque, marqué à mon chiffre, mais sans nom de chapelier, et envoyé par une main inconnue. Tenez, j'en ai précisément un sur ma tête. Comment le trouvez-vous ?

— Oh ! il est de forme impeccable, et sa cambrure sent le bon faiseur. Et vous ne savez pas qui vous envoie cela ?

— J'ai, comme on dit aux courses, une quasi-certitude ; je devine la personne qui me gratifie de ce cadeau utile, mais j'ignore absolument, son nom, son adresse. Bref, je ne puis même pas la remercier ; je dirai plus, je crois que je lui serais profondément désagréable si j'essayais de la retrouver et de la connaître.

— Mais, pourquoi vous envoie-t-elle ce couvre-chef.

— C'est toute une histoire.

— Eh bien ! racontez-nous-la. Cela nous fera attendre l'heure du dîner. Allez-y, mon petit Chazeuil.

— Eh bien, voici dit Chazeuil, avec bonhomie. Je ne veux pas me faire prier et, d'ailleurs, je vous ai gagné assez d'argent, ce soir, pour me montrer bon prince, et être un peu à votre dévotion.

Le cercle se resserra ; les cigarettes s'allumèrent à la ronde, et Chazeuil, satisfait de la curiosité éveillée, nous dit :

— Il a trois ans, je partais pour Angers dans les derniers jours de décembre, afin d'assister au mariage du lieutenant de Seychalles, qui avait servi jadis dans mon escadron. Cela ne m'amusait pas autre-

ment, mais, depuis que j'ai démissionné, je conserve un culte attendri pour tout ce qui me rappelle le régiment. Donc, en pleine fin d'automne, je m'étais embarqué, en tenue de cérémonie : habit dissimulé par la pelisse et chapeau haut de forme, costume de voyage peu pratique, mais cependant nécessaire quand on veut assister à une noce, sans s'encombrer de la moindre valise. Ainsi accoutré, sur une grande ligne et dans un express, on a tout l'air du troisième violon du Grand-Théâtre se rendant à son travail ; mais le mariage, chose absurde, ne va pas sans certaines absurdités.

» J'étais monté dans mon compartiment et, bien accoté dans mon coin, la boule d'eau chaude sous les pieds, je me préparais à lire mes journaux, lorsque je vis monter une très jolie femme, brune, pâle, un type à la Bréval, qui s'assit dans le coin opposé au mien. Elle était mise, en même temps, très élégamment et très sobrement. Un costume de drap tailleur bleu marine, un paletot de drap vague croisé par un col, châle en zibeline ; sur la tête, une capeline de feutre blanc garni de plumes ; aux oreilles, deux perles noires de grand prix, mais sans aucun autre bijou apparent. Les mains longues, aristocratiques, étaient gantées de Suède chamois. À coup sûr, une

femme du monde, une femme bien posée, correcte, et ne cherchant, pas aventure. Aussi, après lui avoir jeté quelques regards par-dessus mon journal – une vieille habitude de professionnel – j’eus l’intime conviction qu’il n’y avait « rien à faire », comme vous dites, messieurs, et je me replongeai dans ma lecture.

» Je dois, d’ailleurs, avouer que, de son côté, la voyageuse paraissait ne pas plus s’apercevoir de ma présence que si je n’existais pas. Elle avait tiré de son petit sac *Savinien*, le dernier volume de Ludana, et, sans doute, elle était très intéressée, car elle ne quittait une page que pour passer à la suivante, qu’elle coupait avec un minuscule couteau d’argent finement ciselé.

» Le train filait, filait à grande vitesse, et ce tête-à-tête, même muet, même indifférent en apparence, n’était pas sans charme. Il y avait dans le wagon un parfum de violette et de fourrure qui était comme une émanation de la jolie personne vers cet inconnu qui voyageait en chapeau haut de forme; et ce manque de goût devait évidemment lui inspirer un inconscient mépris pour ma vague personnalité. Je me disais tout cela, et bien d’autres choses encore – ah! si j’avais eu un feutre mou et une cravate à

pois, je crois que je me serais risqué à lui adresser la parole, lorsque tout à coup je la vis devenir très rouge, déposer son livre et s'éventer avec effort. Une crispation passa sur sa jolie figure, mais elle se remit très vite, et reprit sa lecture interrompue. Au bout de dix minutes, nouvelle crispation douloureuse du visage, puis la glace abaissée et le mouchoir passé sur le front où se collaient de petites mèches moites de sueur. Culte fois, je me crus autorisé à laisser mon journal et à dire, avec une voix à laquelle je m'efforçai de donner toutes les inflexions musicales et harmonieuses du plus tendre intérêt :

» – Vous souffrez, madame ?

» – Un peu, monsieur, mais ça n'est rien... absolument rien... cela va passer sans doute.

» – Puis-je faire quelque chose qui puisse vous apporter un soulagement quelconque ? Puis-je vous être de quelque utilité ?

» – Merci, monsieur, ce que vous pouvez me faire de plus agréable... c'est de ne pas vous occuper de moi.

» Bing ! Je saluai discrètement, et me replongeai dans ma lecture ; mais, du coin de l'œil et, sans en avoir l'air, je continuai à surveiller ma compagne de route. Évidemment, elle allait de plus en plus mal.

Les crispations devenaient plus fréquentes, le visage était tout convulsé, avec les sourcils froncés, et les dents mordaient furieusement un petit mouchoir de dentelle avec lequel elle épongeait son visage baigné de sueur. Elle paraissait souffrir atrocement, mais, après ma première réception, je n'osais plus revenir à la charge. Ce fut elle qui prit la parole :

» – Monsieur, me dit-elle avec effort, d'une voix blanche et lointaine, y a-t-il bientôt une station ?

» – Pas avant une heure d'ici, madame, à Chartres, et, encore, on ne s'arrête que quelques instants.

» – Oh, c'est horrible ! Que vais-je devenir ? Jamais je ne pourrai aller jusque-là !...

» Je crus comprendre qu'il s'agissait d'une de ces indispositions peu graves, mais impérieuses, auxquelles songeait sans doute le grand Malherbe, lorsqu'il disait :

Le pauvre en sa cabane où le chaume le couvre,
Est sujet à nos lois,
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre,
N'en défend pas nos rois.

et je lui dis :

» – Écoutez, madame, vous m’inspirez une compassion profonde, et je suis sûr que ma présence inopportune est le seul obstacle à votre guérison. Veuillez donc oublier que je suis là. Je me mets à la fenêtre, je regarde le paysage, et selon votre désir, je ne m’occupe plus de vous.

» Ceci dit, comme machinalement, j’enlevai mon huit reflets que je mis à portée de sa main, sur la banquette, avec un souvenir pour ce grand orateur chrétien qui s’appelait Bourdaloue, et je m’absorbai dans la contemplation des coteaux de Saint-Cyr ; je revis, dans une évocation du passé, la cour d’Austerlitz, la cour Wagram, le zingot, la chapelle, le Marchfeld, tout le « vieux bahut » ensoleillé de ma prime jeunesse. J’aperçus, dans un éclair, la petite gare que nous prenions d’assaut le dimanche, aux jours de sortie, sans souci des objurgations des « cramptons » ; panache, plumet, fanfare, éclaire de sabre, auréole... je nageai en pleine poésie du passé... et lorsque je me remis dans mon coin, la voyageuse fraîche, l’air heureux et satisfait, avait repris la lecture de *Savinien*... mais mon chapeau avait disparu.

» Il me fallut arriver nu-tête à Angers, où j’achetai, sur les boulevards, un affreux haut de forme d’aspect archaïque ; mais, quelques jours après

pour le 1^{er} janvier, je reçus un magnifique chapeau, d'un chic suprême qui – mystère inexplicable – m'allait à merveille, et, depuis ce temps, à chaque nouveau jour de l'an, je vois arriver un couvre-chef impeccable, le chapeau du souvenir!... Voilà pourquoi je vous disais que je n'étais pas né coiffé... mais que je l'étais devenu.

— Parbleu, *ça* vous a porté bonheur, dit rageusement Labussière.

SATIÉTÉ!...



En souvenir du bal disparu

JE SORTAIS de *Cendrillon*, nous dit Fressac, encore ébloui par les yeux de la belle Thylda, en prince Myosotis, et je descendais le boulevard, assez perplexe, me demandant si j'irais jouer au cercle, si j'entrerais au bal de l'Opéra, ou si je rentrerais bourgeoisement me coucher comme un sage, lorsque sur le terre-plein de la place, j'aperçus mon ami le capitaine Brevannes, qui arrivait du Cercle militaire, le huit-reflets sur l'oreille, avec l'œillet blanc remplaçant le ruban rouge à la boutonnière du frac.

— Où vas-tu si triomphant ? m'écriai-je.

— Tiens, ce bon Pressac ! Mais je fais comme toi, je vais au bal. Ah ! je suis rudement content. La permission a été dure à décrocher : le colonel avait projeté, pour demain matin, une revue de couvertures, et j'ai bien cru qu'il me faudrait passer mon dimanche à Niort (Deux-Sèvres) sur la place de la Brèche. Heureusement, j'ai eu la bonne idée de lui

parler du bal de l'Opéra ; lui aussi, quand il était dans la garde, a été un fêtard, ça lui a rappelé sa belle jeunesse, il s'est attendri et m'a donné quarante-huit heures – malgré la revue de couvertures – en me recommandant de bien m'amuser, et de lui raconter mes aventures au retour. Aussitôt, j'ai pris le train et je t'assure que je me tenais à quatre pour ne pas sauter de joie comme un collégien en vacance.

– Alors, ça t'amuse tant que cela ?

– Que veux-tu, je ne suis pas un blasé comme toi. J'arrive de ma province morne, avec d'immenses économies de tendresse à dépenser, et une soif de plaisir dont tu ne saurais te faire une idée, toi qui bois à ta soif tons les jours.

Voyons, regarde, est-ce que ce n'est pas joli cette grande place illuminée, comme pour une fête vénitienne, ces girandoles de feu qui étincellent sur ce ciel gris, si clément et si doux ; et dans la loggia dorée, est-ce que ces sonneurs de trompe, en habit rouge, qui donnent ainsi une gaie sérénade à la foule massée sur les trottoirs, et ce grand palais en fête, tant vibrant de cris, de musique et de lumière, ne semble-t-il pas le temple même du plaisir ? Allons, viens-y faire tes dévotions avec moi.

Ma foi, l'enthousiasme du capitaine me gagnait. Je ne m'y étais pourtant guère amusé, l'année précédente, et je m'étais bien promis...

— Allons, je te suis, lui dis-je, quand ce ne serait que pour passer une heure en compagnie d'un vieux camarade.

— Bravo ! tu me piloteras. Ohé ! ohé !

Il me prit le bras avec une joie très sincère, et nous montâmes le grand escalier. Des deux côtés de la rampe, une haie de jeunes gens en habit noir étaient rangés sur les marches et s'efforçaient de reconnaître au passage les dominos qui montaient, mystérieusement emmitouflés dans la faille, ou la tête couverte de dentelles. Dans l'avant-foyer, un *capelmeister*, en tunique rouge, dirigeait son orchestre et faisait entendre l'inévitable « valse bleue ». Cette musique, avec son rythme câlin et berceur, servait d'accompagnement à toutes les folies qui se débitaient dans le foyer, et égayait un peu le grand couloir des premières loges. Partout, d'ailleurs, un monde fou, un brouhaha inénarrable, un méli-mélo de costumes, de dominos et de fracs fleuris ; des onomatopées étranges, des petits cris poussés par des femmes chatouillées ou serrées de trop près, des interpellations baroques. Par la grande baie ou-

vrant sur la salle de bal, arrivaient les ronflements de cuivre de l'orchestre jouant le quadrille de *Madame l'Archiduc*. Sur son piédestal, comme dans une gloire, on apercevait Ganne, le col chiffonné, la cravate tor-due, brandissant son bâton comme un possédé, tandis que ses musiciens, grisés par le bruit, se levaient parfois, et grimpaient sur leur siège, en agitant leur instrument avec des gestes épileptiques.

Ce spectacle, sur lequel j'étais un peu blasé, ravissait littéralement Brevannes, et sa joie était contagieuse. Un remous de la foule nous fit entrer dans la loge du cercle, où le va-et-vient des dominos froufroutant embaumait l'atmosphère de parfums de femmes.

— Qu'on est bien ici ! s'écria le capitaine.

Et, se glissant à travers les couples qui, la ligne à la main, tendaient par-dessus la loge des petites pou-pées au nez des masques amorcés, il se mit à contem-pler le quadrille où de hauts panaches ondulants do-minaient le tourbillon bariolé. Il y avait, surtout un sacré petit page dont la danse libertine combinait le cancan montmartrois à la pyrrhique des courti-sanes antiques, et à la danse du ventre des almées. Au repos, la danseuse piaffait ; en mouvement, tout s'ébranlait, et son impudeur ne paraissait que plus

triomphale. Le quadrille fini, je lui fais signe de venir, mais » au lieu de gagner l'escalier par le couloir, elle fait signe à un grand diable tout vêtu de drap d'or déchiqueté, et qui, agitant sa crête de coq, l'enlève de terre, la met sur ses épaules et nous l'amène. Je la prends dans mes bras, je la fais passer par-dessus le rebord de la loge. Elle est à nous ! Vraiment jolie, une tête enfantine, deux vrais yeux de chatte, clairs, limpides, dilatés.

Moi qui avais tant juré. Me voilà tout à fait conquis.

— Es-tu libre, ce soir, petite ?

— Non : j'ai mon amant ici ; mais donnez-moi un rendez-vous, j'irai.

— Eh bien, lundi, déjeuner midi au café de la Guerre. Tu demanderas Pressac.

— Entendu. Je viendrai, *pour sûr !*

Et elle rentre dans le tourbillon, tandis que j'écris sur le dos d'une carte le rendez-vous pris avec le petit page.

— Ça commence, me dit Brevannes, qui, lui aussi, a l'air de beaucoup s'amuser dans un coin sombre de la loge, et j'entends des bouts de phrases romanesques :

« Qui es-tu, sombre domino, dont les yeux de ca-goule (!!) brillent inquisiteurs, luttant d'éclat avec les deux diamants de tes oreilles ? »

Ah ! on s'exprime bien à Niort, dans la cavalerie ! mais quelle conviction ! quel enthousiasme ! Et comment ne pas partager cette ivresse de soudard en rupture d'escadron ? Et voilà que je vois entrer en bombe, dans notre loge, un domino de satin lilas qui passe au milieu des groupes avec la vivacité d'un furet, se dégageant lorsqu'il est serré de trop près. Le corsage de satin moule une taille d'une rare perfection ; il est coupé diagonalement par une guirlande de violettes de Parme ; un autre bouquet est piqué dans les dentelles Chantilly qui enveloppent complètement la tête, ne laissant voir que des yeux pétillants de malice. Elle m'aperçoit, me fait asseoir à côté d'elle, et me jure qu'elle n'est venue que pour moi. Sa gorge me frôle, ondule, et se soulève en remous précipités, ses genoux emprisonnent ma jambe. Il y a, d'ailleurs, du vrai dans les sornettes qu'elle me raconte, en dissimulant sa voix par un fausset enfantin.

— Depuis longtemps, je désirais te connaître. Viens me voir à mon jour.

— À ton jour ! Tu as donc un jour ?

— Mais oui, le mercredi : madame Lovelt, 48, avenue de l'Alma. Tu viendras. C'est juré ?

— C'est juré.

Le domino libre s'esquive, après une dernière étreinte, et j'inscris, à la suite du petit page pour lundi, le nom et l'adresse de madame Lovelt pour mercredi, sous l'œil ironique de Brevannes.

Mais j'éprouve le besoin de remuer et j'entraîne le capitaine dans le couloir. Deux splendides créatures outrageusement décolletées et presque nues se promènent lentement dans des costumes d'odalisque, offrant indifféremment leurs beaux bras à toutes les caresses, et leurs épaules à tous les baisers. À l'arrière-garde, une Mauresque sert d'enseigne à la compagnie sociale et nous glisse une carte rose indiquant un petit hôtel de la rue Lord-Byron.

— J'irai, s'écrie le capitaine, les yeux brillants.

Et j'inscris, à la suite de madame Lovelt, l'adresse de la rue Lord-Byron. Et la série continue. Je marque un déjeuner pour le mardi avec une Anglaise ; un dîner pour le vendredi, jour de Vénus, avec une blonde rutilante, et potelée, un vrai Rubens. Ma carte est noire d'inscriptions ; ah ! comme je vais m'amuser ; toute cette semaine !

— C'est la vie, la grande vie, me dit le capitaine.

À quatre heures, étourdi, saturé de baisers, grisé de bruit et de parfums, je suis rentré chez moi, et, avant de me coucher, à la lueur de la lampe, j'ai relu les indications de la carte : le petit page, madame Lovelt, l'odalisque, l'Anglaise, le Rubens... Mais Bre-vannes n'est plus là et tout mon enthousiasme est tombé.

— À quoi bon ? me suis-je dit avec mélancolie. À quoi bon ? Meilhac avait raison quand il faisait dire à l'un de ses héros que la vertu n'était peut-être, après tout, que la satiété.

Et j'ai jeté la carte au feu.

LA BACCHANALE !



Au marquis de Mussa.

DE MES SOUVENIRS les plus lointains datant de mon entrée dans la vie militaire, en pleine débâcle, j'ai gardé la vision très nette d'un fringant capitaine de cuirassiers, balaféré d'un coup de sabre, couvert de sang et de poussière qui, le soir de la journée de Sedan, remettait sa grande latte dans le fourreau, en disant avec philosophie : « Allons, c'est fini... mais c'est égal, nous nous sommes bien amusés ! »

Je me rappelai cette phrase en écoutant, l'autre soir, la conférence que notre ami Maurice Lefebvre consacrait aux dix dernières années du second Empire, de 1860 à 1870, et qu'il appelle « la Bacchanale ». S'il faut en croire les survivants, si nous lisons les Mémoires d'Arsène Houssaye, du duc de Conegliano et de Marie Colombier, si nous évoquons les échos des cris de plaisir et des évohés qui nous arrivaient par-dessus les murs du collège, il faut bien re-

connaître que le mot « Bacchanale » n'est pas exagéré. Le conférencier, très en verve, et très plein de son sujet, nous a fait un tableau éblouissant de ces fêtes, de ces soupers, de ces bals officiels, de ces redoutes costumées dans le monde et le demi-monde ; il nous a décrit ce tour du lac avec ces demi-daumonts poudrées et ces cavaliers en redingote boutonnée et pantalon gris perle qui, rangés en bataille, attendaient l'arrivée de la calèche impériale ; cette cour facile présidée par un souverain conciliant et bon jusqu'à la faiblesse ; par une souveraine dont tous les Français étaient amoureux, et entourée d'une si gracieuse escorte de princesses de féerie, popularisées par le decameron de Winterhalter.

Il est de fait que ces gens-là, comme dans la légende du docteur Ox, ont vécu dans une atmosphère capiteuse qu'il faudrait respirer encore pour comprendre leur joie, et je me souviens de l'enthousiasme ému que mon vénéré maître Marcelin, le directeur de la *Vie Parisienne* alors dans toute sa gloire, avait gardé d'une certaine fête de nuit donnée en 1807, dans le jardin réservé des Tuileries, sous les rayons argentés de la lune, dans des allées embaumées, au milieu des souverains de l'Europe en grand uniforme, escortant l'Empereur, des femmes

décolletées, des bruissements de la musique arrivant par bouffées. Un rêve chimérique. La température était si douce que le lever du jour survenant n'avait pas interrompu la fête, et qu'à ce moment la griserie générale exacerbant les énergies et les ardeurs avait donné l'envie de faire mille folies. C'est ainsi qu'un lieutenant des Guides – vous en souvenez-vous, mon général? – tint le pari de boire trois bouteilles de vin de champagne, de faire trois fois, à cheval, le tour du lac, et de témoigner *sa* flamme à trois femmes différentes qui attendaient toutes prêtes pour le sacrifice. Le tout en trois heures. Et le pari fut gagné victorieusement, haut la main.

C'est ainsi qu'une très noble dame – vous en souvenez-vous, comtesse! – se réveilla dans une chambre de la caserne du quai d'Orsay, et si je cherchais bien dans mes papiers, je retrouverais certainement une petite pièce que Marcelin m'avait confiés sur ce sujet piquant, pour y intercaler des expressions militaires, et ajouter un tableau exact du réveil au quartier, avec ses sonorités diverses! J'ai toujours promis de faire ce travail sans jamais trouver le temps de tenir ma promesse, – ah! la vie! – et mon pauvre maître a disparu sans avoir vu la pièce mise au point. C'est un de mes remords.

Oui, ce fut bien une bacchanale, et l'adagio en fut chanté à grand orchestre, en 1867, lors d'une exposition merveilleuse de luxe, de faste, de plaisirs, une exposition comme nous n'en reverrons plus! Rappelez-vous les couplets que Meilhac consacre à cette existence enfiévrée :

Oui, voilà la vie parisienne
Du plaisir par-dessus la tête...

avec la description du Grand-Six de la Maison d'Or, où la voix brutale du plaisir « hurle tous les soirs », avec ces nuits après lesquelles on rentre ivre de champagne et de faux amour, tandis que le balayeur s'arrête et regarde : « Ohé, les heureux du jour ! » Consultez les quinquagénaires d'aujourd'hui ; ils vous diront qu'il n'y avait pas de semaine où, l'hiver, l'on n'eût trois ou quatre grands cotillons chez les demi-mondaines d'alors, Julia Burrucci, Caroline Letessier, Anna Deslions, Caroline Hassé, la Perle, que sais-je ! Les comédiennes avaient la douce habitude de donner à souper chez elles, les soirs de première ; de là, des rencontres, des flirts, des rentrées dans les mêmes voitures, une foule de motifs pour de joyeuses amours, pour des caprices

sans amertume, sans veille et parfois sans lendemain.

Ah ! les heureuses gens ! s'est écrié Maurice Lefebvre, qui, sans doute, comparait sa barbe blonde aux moustaches grisonnantes de ses auditeurs, et regrettait ce qu'ils avaient vu, senti, et éprouvé. Fermez les yeux et essayez de vous figurer les âges défilant devant vous ; le moyen âge, plein d'ombre, de terreur, malade, fou ; la Renaissance artiste, élégante et sensuelle il est vrai, mais rude, cruelle, sauvage, encore ; le grand siècle noble mais gourmé, sans libre allure de nature. Le XVIII^e siècle avec sa fausse sensiblerie et son tragique épilogue ; puis les galopades du premier Empire à travers l'Europe, sans trêve ni merci. La Restauration avec sa terreur blanche, et la bourgeoisie prudhommesque de Louis-Philippe. Pour le second Empire, rien ne rend mieux l'impression que le souvenir d'un joyeux bal masqué plein de lumières, d'épaules nues, de senteurs, de rires, d'éclats d'yeux, spectacle coupé de temps en temps par quelque fanfare martiale, par quelque cri de victoire, par quelques retours triomphants de nos troupes sous des pluies de fleurs et de baisers envoyés à pleines mains par les femmes extasiées. Une science jusqu'alors inconnue du bien-être développé

par la prospérité inouïe des affaires; des raffinés ayant expérimenté tous les vices, mais sous les formes les plus élégantes et les plus spirituelles, dans un milieu de luxe, de chic et de grande vie tels que toute mesquine préoccupation d'économie ou de respect humain disparaissait, pour laisser aux passions toute leur fougue, monde de grands enfants, à la fois sceptiques et crédules, corrompus et pleins d'honneur, jouisseurs et dévoués jusqu'aux plus héroïques sacrifices, croyant encore au plaisir, à l'amour, mais aussi à la patrie.

Évidemment, quand on arrive à la chanson, tous ces sentiments se déforment en expressions un peu grosses, un peu triviales, mais comme on sent la gaieté, la joie de vivre dans ces refrains sans malice, sans roserie, que nous avons entendu bruire à nos oreilles, lorsque nous étions enfants. Quels sursauts dans le rythme endiablé. Quelle frénésie dans les ronflements de cuivre, soit que l'excellent Maurel vint nous rappeler les *Pompiers de Nanterre*, *Entre Paris et Lyon*, ou encore *Charmante Rosalie*, avec les bonds de clownesse d'un troupier qui revient d'Afrique, et qui, à la vue de sa plantureuse fiancée, est envahi par le transport d'une allégresse grandissante; soit que la joyeuse Pierny avec sa robe à

volants et les *repentirs* blonds, sous le chapeau microscopique, vînt nous rappeler les sous-entendus égrillards de *la Clé perdue* :

Ma clé, ma clé, ah ! j'ai perdu ma clé !
Si vous la retrouvez, ah ! rapportez-moi la !
Récompense y aura, à qui la trou-la-la,
À qui la retrouvera.

Et il faut voir avec quel regard mouillé la récompense est promise ! Et puis la scène du *sire de Franc-Boisy* avec le costume de féerie, scène faisant comprendre Hervé, et toutes les cascades des opérettes de la grande époque. Mais ce qui fut véritablement épique, ce fût le duo du *P'tit Ébéniste* qui servit à la gloire de Berthelier :

Que j'aime à voir autour de cette table
Des acteurs de long, des ébénisses,
Des entrepreneurs de bâtisse,
Que c'est comme un bouquet de fleurs !

Et voilà que tous ceux dont Maurice Lefebvre avait cité les noms et qui étaient là, présents dans la salle, les ex-dames d'honneur au doux sourire, l'ancien colonel des guides, l'auteur de la revue : *les Commentaires de César*, et le général qui eut

l'honneur d'être le précepteur du « petit prince », amiraux et diplomates comédiennes et cantatrices, – sans oublier celle qui fut la grande duchesse de Gêrolstein, et dont j'ai si longtemps contemplé la photographie en « Belle Hélène » dans mon pupitre de potache –, attendris, galvanisés, revivant leur jeunesse en entendant ce refrain évocateur, se mirent à reprendre en chœur :

Que c'est comme un bouquet de fleurs !

Tandis que Maurice Lefebvre disait gravement : « Messieurs, vous aurez entendu chanter aujourd'hui Hortense Schneider. »

Et c'était bien, comme un bouquet de fleurs, en effet, fleurs d'antan un peu pâlies, mais exhalant encore un bon parfum d'élégance, de chic suprême, de crânerie, un parfum bien français qu'on respirait dans cette petite salle des Mathurins, où l'on retrouvait, souriant au souvenir de leurs bonnes folies et des joyeusetés d'antan, tous ceux qui avaient été si fêtards et si vaillants, toutes celles qui avaient été si belles et si aimées !...

UNE LUTTE AU POLO



LA HOUPPE-GRANDSAC avait un peu hésité à accepter l'invitation des Pontade : on devait aller en mail-coach au Polo, y dîner par petites tables, dîner qui devait être suivi d'un cotillon.

— Ces plaisirs ne sont plus guère de mon âge, disait-il, en affilant sa moustache. Ah ! les cotillons, en ai-je conduit à Paris ! Pendant dix ans, j'ai été le conducteur attitré, reconnu, obéi ; c'était presque devenu une charge de dignitaire. Allons, allons ! je n'étais pas inamovible. Place aux jeunes !

Machinalement, il se regarda dans la glace.

Évidemment, le physique pouvait encore aller. Les cheveux, grisonnants aux tempes, étaient encore drus et présents à leur poste, formant, au-dessus du front, une brosse chinchilla qui accentuait l'aspect martial de la physionomie. La taille n'avait pas trop épaisi, et l'œil, sans monocle, avait encore de belles lueurs, comme les reflets d'un incendie lointain. Et, tout à coup, il se mit à penser que mademoiselle Yvonne de Pontade était bien jolie avec ses cheveux

blonds, son regard clair et franc qui avait toute l'effronterie de l'innocence, et ses cris de gosseline à peine sortie du couvent, encore peu habituée aux jupes longues. Elle lui avait souvent témoigné une sorte de prédilection enfantine, s'empressant pour lui apporter son thé aux jours de réception, se campant toute droite devant lui, les mains derrière le dos, et paraissant flattée qu'il causât avec elle. Mais à quoi allait-il songer là?...

Cependant, cette gracieuse évocation avait sans doute eu sur ses décisions une indéniable influence, car il avait accepté, et maintenant, le jour arrivé, il procédait à sa toilette de soirée avec un soin minutieux, adroit compromis entre sa tenue de ville et la tenue de campagne. Le frac et la cravate blanche, mais aussi le petit feutre noir et le léger pardessus d'été. À sept heures et demie, heure fixée pour le rendez-vous, il était avenue du Bois-de-Boulogne, devant la grille des Pontade, et s'arrangeait pour s'asseoir sur la seconde banquette à côté de mademoiselle Yvonne, qui triomphait, aérienne, en linon vieux rose sous une immense capeline également garnie de roses. Il y avait bien de l'autre côté, comme encadrement, le petit Foucard, cet insupportable lieutenant de chasseurs qui devrait servir la pa-

trie à Saint-Germain-en-Laye, mais qui, en réalité, est toujours de toutes les fêtes à Paris. Comment fait-il pour se trouver en même temps à la manœuvre et à la potinière, au pansage et à Puteaux, à l'appel du soir et au bal? Mystère incompréhensible! Comme il le disait en souriant sous ses moustaches blondes hérissées en chat; « Avec la vapeur, l'électricité et un maréchal des logis chef intelligent, on peut faire de grandes choses. »

Enfin, ce soir-là, il était encore aux côtés de mademoiselle Yvonne, à laquelle il racontait je ne sais quelle folie, ponctuée par de joyeux éclats de rire qui résonnaient bruyamment; Yvonne souriait du bout des lèvres, par politesse; mais bien vite elle se retournait vers La Houppes-Grandsac, dont la conversation pleine d'anecdotes et de souvenirs paraissait l'intéresser beaucoup plus. Pontade, en prenant les guides, s'était un peu retourné sur son siège et avait dit :

— Grandsac, chaperonnez ma fille, n'est-ce pas? Je n'aime pas beaucoup la voir assise à côté de ce mauvais sujet de Foucard.

— Moi, mauvais sujet! Si l'on peut dire!... s'était exclamé comiquement le lieutenant, en prenant un air séraphique.

Chaperon ! Bah ! après tout, le métier avait du bon. La route à travers cet éden parfumé et fleuri qu'est en ce moment le bois de Boulogne fut un véritable enchantement. Le mail, d'un trot bien cadencé, au son des joyeuses sonneries de trompettes, avait franchi l'allée des Acacias, dépassé le tir aux pigeons et gagné la plaine de Bagatelle avec le paysage coupé par les grands arbres de la berge, les hauts bouquets de peupliers et, sur la gauche, le petit château bas et blanc, avec sa colonnade qui joue le temple antique. On arriva au Polo, où déjà un grand nombre d'autres mails de la Société des Guides étaient rangés sur la pelouse, et, à huit heures, le dîner commençait à de petites tables désignées par des rubans de nuance différente noués aux corbeilles de fleurs et à la nappe. Foucard mangeait comme un ogre, buvait comme un templier, et continuait à être d'une gaieté étourdissante. Grandsac dînait en homme qui sait manger, avec un choix judicieux sur le menu, et trouvant le temps, entre deux services, de causer doucement, sans éclat, mais avec les aperçus fins d'un clubman qui a beaucoup fréquenté le monde, beaucoup vu, et beaucoup retenu. Cependant, à vrai dire, le petit lieutenant semblait, au dessert, avoir gagné du terrain, le vin de Champagne aidant, Yvonne

n'avait pu s'empêcher deux ou trois fois d'éclater de rire aux facéties que l'officier lançait d'une belle voix sonore, en enfant gâté, comme un gaillard sûr de lui, avec une sécurité qui vous gagnait, et entraînait les autres convives dans une hilarité irrésistible et convulsive.

— N'est-ce pas qu'il est drôle, ce monsieur Foucard? ne put s'empêcher de dire Yvonne à La Houppe-Grandsac.

— Évidemment, évidemment, à condition qu'on lui permette de tout dire, repartit ce dernier; mais quand même, je le trouve un peu commun.

Après le dîner, les laquais du cercle, en livrée écarlate, enlevèrent rapidement les tables; les chaises furent rangées contre la muraille, tandis qu'un orchestre de tziganes, installé sur une estrade, faisait entendre la ritournelle du cotillon. Ah! cette ritournelle vieillotte, avec sa phrase mélancolique et tendre, quels souvenirs elle remua chez les valseurs d'autrefois!

— Allons, cria Pontade, retenez vos dames; Grandsac, vous dansez, n'est-ce pas?

— Moi, mon cher ami! Il y a plus de cinq ans que j'ai pris ma retraite!

— Pour les bals de Paris, c'est possible ; mais ici, nous sommes à la campagne, et moi-même je vais conduire le cotillon.

Oh ! alors, ça me décide, s'écria Grandsac enchanté ; du moment qu'un père de famille me donne le bon exemple...

Avec un petit battement de cœur, il s'approcha de mademoiselle Yvonne :

Mademoiselle, si vous ne craignez pas de danser avec un vieux monsieur... et si le jeune Foucard ne vous a pas déjà engagée, je vous demanderais le cotillon.

— Monsieur Foucard ? Mais il ne sait pas danser. Tenez, regardez-le.

En effet, le lieutenant, un peu rouge, un peu congestionné, avait été s'installer confortablement sur la terrasse avec cinq ou six camarades de sa génération, et là, couchés sur des *rocking-chairs*, ces messieurs se balançaient en fumant de gros cigares à bagues.

La Houppes-Grandsac bostonnait admirablement à trois temps, et son aisance contrastait avec la gaucherie de beaucoup d'autres danseurs paraissant s'acquitter par devoir d'un exercice très compliqué et très pénible. Quand il eut fait seulement deux

tours dans la grande salle avec mademoiselle Yvonne qu'il berçait dans un mouvement harmonieux et rythmé, les jeunes femmes, le notèrent tout de suite comme un valseur pouvant faire valoir leur grâce, et les petits cadeaux affluèrent, cannes, porte-cartes, buvards, nœuds de ruban, absolument comme au beau temps de sa brillante jeunesse. Il n'y en avait que pour ce bon Grandsac ; on se l'arrachait, et les bravos sympathiques éclataient à chacune de ses nouvelles victoires. Fendant ce temps-là, le petit Foucard, heureux et satisfait, fumait toujours, et l'on entendait ses éclats de rire qui arrivaient par la fenêtre ouverte. La Houppé-Grandsac pouvait se faire illusion, oublier les années, et espérer qu'il était encore de ceux qui avaient le droit de murmurer aux jeunes filles des paroles affectueuses et tendres, tandis qu'il emportait mademoiselle Yvonne dans un tourbillon, se grisant de la bonne odeur de printemps et de lilas qui montait du corsage décolleté. C'était un beau rêve, mais qui devait avoir un brusque réveil.

En effet, à minuit, le cotillon cessait, et les couples regagnaient les voitures. Le lieutenant, frais et dispos, avait offert galamment la main à made-

moiselle de Pontade pour l'aider à remonter sur le mail.

— Venez-vous ? dit celle-ci à La Houppes-Grand-sac.

Mais ce dernier réfléchit tout à coup qu'il était en nage. Avec la fraîcheur de la nuit, monter là-haut, tout en sueur, couvert du petit paletot d'été, c'était la bronchite certaine, en tout cas le fâcheux rhumatisme pour le lendemain.

— Venez-vous ? répéta Yvonne » déjà installée à côté du petit lieutenant, ironique et gouailleur.

— Ah ! ma foi non, mes enfants, riposta La Houppes, enfin ramené au sage sentiment de la réalité, Amusez-vous bien, moi, je vais rentrer en voiture fermée.

Et tandis que le mail-coach s'ébranlait avec sa joyeuse cargaison, et qu'Yvonne, bien emmitouflée, se blottissait à côté du petit Foucard, qui riait plus que jamais, un homme, le collet relevé, un mouchoir autour du cou, cherchait un coupé bien clos pour « rentrer le vieux monsieur ».

NEURASTHÉNIQUE ?



LETTRE DE TUTUR À TOTO

Mon cher Toto,

TU SAIS SI J'AIME BERTRADE. Depuis deux ans que dure notre liaison, je lui découvre chaque jour de nouvelles qualités. Délicatesse de cœur, sentiments élevés, tempérament voluptueux, vibrant comme une harpe éolienne, elle a tout, Toto, toute la lyre ! comme disait Daudet. Je sais très bien que je ne suis pas son premier amant ; on n'est jamais le premier amant d'une jolie femme de trente ans, veuve depuis six ans, mais je me flattais du doux espoir d'être le dernier. Or, je connaissais ses principes : elle est incapable d'aimer deux hommes à la fois ; il y a là un partage de caresses, une espèce de trafic de son corps qui – du moins elle me l'a toujours affirmé – lui semble particulièrement écœurante.

Or, quand je l'avais connue, elle était avec Robert de Puynérin; c'est même lui qui me l'avait présenté, et, avec cette canaillerie qui est le fond de la nature humaine, je m'étais empressé de faire la cour à la maîtresse de mon ami. Du reste, une femme est comme une idée de pièce. Bien malin qui peut savoir à qui elle appartient. Mes avances furent repoussées avec une belle et vertueuse indignation qui ne fit qu'aviver mon désir; et je continuais l'attaque, avec visites, lunches chez le pâtissier, rendez-vous rue de la Paix, dîners, théâtres, etc., manœuvres d'autant plus faciles que Puynérin était souvent absent à la campagne.

Quand nous parlions de lui, Bertrade prenait un air grave, et me disait :

— C'est très mal ce que je fais là.

Très mal, mais vous ne faites rien du tout.

— Je vous accorde des privautés qui feraient beaucoup de peine à Robert s'il les connaissait, et j'ai d'autant plus de remords que le pauvre garçon est très souffrant.

— Ah! m'écriai-je avec une satisfaction qui fait partie de ces sentiments égoïstes qualifiés de « bien humains ».

— Oui, il est neurasthénique. Les docteurs ont prescrit de grands ménagements, beaucoup de repos, aucune excitation nerveuse. Tout cela est très triste... et très ennuyeux. Cette vie de privation ne me convient pas, et, moi-même, si cela continue, je crois bien que je finirai par tomber également malade.

— Écoutez, Bertrade, vous m'avez dit que jamais vous ne seriez à deux hommes à la fois. Mais si, pour des raisons de santé et d'hygiène, vous cessiez d'avoir tout rapport avec Robert, alors ?...

— Alors, je verrais ce que j'aurais à faire. Espérez, comme disent les Normands.

Ceci m'ouvrait des horizons célestes. Je redoublai d'attentions, de petits soins, de prévenances, et, ma foi, un soir que nous avons été voir ensemble *Grisélidis* à l'Opéra-Comique, et que, la main dans la main, cachés dans une baignoire sombre, nous avons entendu côte-à-côte les tirades enflammées de la belle Bréval, soulignées par la musique cantharidée de Massenet, admiration, désirs, se concentrèrent en moi avec une telle violence que mes tempes battirent. Jamais ne n'avais éprouvé rien de pareil. Comme ces mouvements instinctifs, admirablement logiques quoique prompts comme l'éclair, qui vous font reprendre votre équilibre au moment

d'une chute, une passion tumultueuse s'emparait de moi. Moment d'intuition sublime – oui, Toto – dans lequel, oublieux tout à coup des impossibilités, mon être tout entier, esprit, cœur et sens, s'élançait vers Bertrade qui devait tenir tout ce que sa beauté promettait.

Je n'attendis pas la fin du spectacle et nous remontâmes en voiture. Là, je devins pressant, l'étreignant de plus en plus, elle riant, en se débattant, ne répondant que d'une manière évasive, mais laissant mes lèvres rencontrer les siennes, ce qu'elle m'avait toujours refusé jusque-là, et par moments, se dégageant avec un : « Laissez-moi, soyez sage !... » mais si faible, que je me vis sûr de la victoire : penchant ma tête par la portière, je jetai impérieusement au cocher l'adresse de mon rez-de-chaussée. Bertrade ne protesta pas contre ce changement de direction, comme anéantie, fermant les yeux, se laissant emporter par les événements. Devant la porte-cochère, elle eut une vague idée de recul, mais je brusquai la situation, et quelques minutes après, sans trop savoir comment, elle se trouvait assise dans ma chambre, devant un bon feu, un de ces feux qui invitent à laisser glisser à terre la robe de théâtre et les jupons fanfreluchés qui font de grands ronds clairs

sur les rosaces du tapis, elle, souriante, épanouie, un peu confuse, avec des gestes de pudeur exquise, moi, le croirais-tu, Toto, très ému, pleurant presque. Je me sentais pris comme d'un attendrissement religieux sous l'étreinte de cette complète et immense volupté enfin conquise. Parfois, dans ma prime jeunesse, un matin dans la campagne solitaire, aux pénétrantes senteurs, sous l'éclatante lumière que la Nature semblait prodiguer à moi seul je me souvenais d'avoir ainsi pleuré, pénétré de reconnaissance pour tant de bonheur immérité.

Le reste de la nuit fut un enchantement, elle allait au-devant de mes baisers, se blottissant le long de moi et m'étreignant longuement. Tout à coup, poussé par ce besoin de savoir qui nous torture, même dans nos heures les plus paradisiaques, je demandai :

— Et Puynérin ?

— Quoi, Puynérin ?

— Enfin, est-ce bien fini ?

— Si ce n'était pas fini, mon ami, je ne serais pas ici dans tes bras, me répondit simplement Bertrade.

Combien je me trouvai mesquin et vil avec mes injustes soupçons à côté de cette admirable créature qui se donnait tout entière. De ce jour, je n'osai plus

jamais parler le premier de Robert, et lorsque, par hasard, la conversation venait sur lui, Bertrade me disait toujours :

— Pauvre garçon, c'est un homme fini, claqué, vidé. Il lui faut de grands ménagements. Tenez, il est venu me voir hier, je vous assure qu'il m'a fait, pitié. Arrangeons-nous, n'est-ce pas, pour qu'il ne sache jamais rien ?

Sur cette impression, quand je l'apercevais au cercle, je m'arrangeais plutôt pour l'éviter, n'ayant pas vis-à-vis de lui la conscience bien nette ; ce qu'il y a de plus troublant en amour, c'est la pensée que ce qui fait votre bonheur fait précisément le malheur d'un autre. Je regardais Robert passer de loin ; il me semblait assez peu changé, malgré sa maladie ; mais ces troubles nerveux sont peu perceptibles et se traduisent sans doute par des ravages intérieurs.

Cependant, un matin, je me trouvai nez-à-nez avec lui, dans le salon de lecture.

— Que deviens-tu ? me dit-il dans un élan de joie sincère. On ne te voit plus. Puisque nous nous rencontrons, nous allons déjeuner ensemble.

— Convenu, mais tu déjeunes bien?... Tu as encore un peu d'appétit ?

— Formidable, mon cher, toujours comme autrefois, tu verras.

Et le fait est que mon ami s'attabla devant les œufs Fédora, et expédia, avec une rare élégance, un superbe bifteck bossu et saignant, le tout arrosé d'une excellente bouteille de corton. Hé! hé! mais il me semble que, pour un neurasthénique, arrivé au dernier degré de l'épuisement, mon Puynérin avait conservé une belle fourchette! La digestion aidant, et le cigare au bec, il se lança dans des confidences, me racontant une foule de bonnes fortunes, d'aventures de vieux marcheur – cocottes et petits trottins. Tout cela ne laissait pas que de m'intriguer vaguement, mais cela pouvait être de la pure fanfaronnade. Comme dit le proverbe : « Bon garçon qui le fait mais bien sot qui s'en vante. Or, voilà qu'après le café, Puynérin, bombant le torse, l'œil brillant, me dit :

— *Si qu'on irait*, maintenant, chez des petites dames. Tu n'en connais pas, toi, mon vieux complice, des petites da-dames gentilles, qu'on pourrait aller voir à deux heures ?

Je me suis récusé, prétextant de nombreuses et importantes occupations, et j'ai laissé Robert à ses projets folâtres. Mais alors, que m'avait donc raconté

Bertrade, et mon ami est-il vraiment si vidé et si neurasthénique qu'elle le prétend ? Et moi, au contraire, suis-je beaucoup plus cocu que je ne le crois ? C'est probable, mais j'aimerais bien avoir ton avis sur ce point délicat, mon bon Toto... surtout à la veille des étrennes. Le dividende ne saurait, en effet, être le même, s'il s'agit d'une société en commandite.

Réponds vite à ton vieux.

TUTUR.

LE BAISER



LETTRE DE TUTUR À TOTO

VOIS-TU, TOTO, il faut être à la campagne pour apprendre des nouvelles véritablement extraordinaires. Et sais-tu pourquoi? Parce qu'on lit ses journaux avec une scrupuleuse attention, depuis la première ligne jusqu'à la dernière. Et pas seulement les journaux légers, mais aussi les journaux qui passent pour être graves; c'est, d'ailleurs, ceux-là qui se mêlent parfois d'être les plus folichons. Tel un bon vieux Nestor s'amusant, de temps à autre, à lâcher une énormité.

Donc, voici ce que j'ai lu ce matin dans une feuille très sérieuse : «Une ligue contre le baiser vient de se fonder aux États-Unis». Oui, mon bon, ne roule pas des yeux en boules de loto, et n'élève pas tes sourcils sur ton front en forme d'accents circonflexes sous prétexte de stupéfaction. En l'an de grâce 1904, un bon clubman ne doit plus s'étonner de rien, ou, du moins, il ne doit rien laisser paraître,

chacun de nous devant avoir reçu l'éducation du jeune baron Grog, auquel, dans son enfance, son père flanquait des gifles toutes les fois que sa physionomie trahissait une impression quelconque. Reste impassible. Je continue. Une association de docteurs et de clergymen s'est formée pour combattre cette communion des lèvres. Le bureau de santé de la ville d'Orange, dans le New-Jersey, a décidé l'envoi d'une circulaire engageant « chacun à se défaire, autant que possible, de l'habitude du baiser, le contact des lèvres étant éminemment apte à transmettre la contagion ».

Quelle contagion? Évidemment, nous n'avons pas envie d'embrasser des pestiférées. Ils sont étonnants, ces bons Yankees! Et devine un peu, Toto, ce qu'ils nous offrent à la place du baiser! Le *shake-hand*, la poignée de main, échangée, il est vrai, avec la force de plusieurs chevaux, de manière à désarticuler l'épaule, les doigts étant élevés à hauteur des yeux, d'après la mode décrétée par le snobisme mondain. Cette mode, qui nous vient d'Angleterre, a une bien curieuse origine. La princesse de Galles, au printemps dernier, avait beaucoup souffert d'un accès dans le bras. C'est pas très poétique, mais c'est comme ça. Alors, à ses premières réceptions, ce

qu'on appelle les *drawing-rooms*, quand elle donnait la main suivant l'habitude ordinaire, elle éprouvait une douleur vive. Elle se mit alors à écarter le bras et à tendre ses doigts un peu en l'air. Ce nouveau *shake-hand* fut très admiré et toutes les belles dames le copièrent à l'envie, en Angleterre et en France. Chaaaarmant !...

Donc, en remplacement du baiser, nous aurons ce *shake-hand* horizontal. Mais, si certaines maladies de peau sont transmissibles par le contact, il me semble, à moi, que ce contact est bien plus prolongé par la poignée de main ; de plus, on donne des poignées de mata à un tas de gens que l'on connaît à peine, tandis qu'en général on n'embrasse que des personnes que l'on connaît intimement, ou du moins, que l'on désire connaître intimement, en raison de leur extérieur engageant et sain. C'est même pour cette raison que le vieux coureur qu'on a surnommé le « Lépreux de la vallée d'Hallate » a tant de peine à trouver qui embrasser, en dépit de la forte somme.

« Baiserai-je, papa ? » demandait le jeune Diafoirus à son père dans le *Malade imaginaire*. Allons-nous donc être obligés de demander la permission du baiser aux savants ? Faudra-t-il changer l'éducation

des enfants et les empêcher d'apprendre les jolis vers de Victor Hugo :

Il est si beau l'enfant, avec son doux sourire,
Sa douce bonne foi, sa voix qui veut tout dire.
Ses pleurs vite apaisés,
Laisant errer sa vue étonnée et ravie,
Offrant de toutes parts sa jeune âme à la vie
Et sa bouche aux baisers.

Peut-être, à ce sujet, y aurait-il quelques modifications à apporter dans les rapports entre jeunes enfants et vieillards considérables. Pour ma part, j'ai eu jadis, au lycée Condorcet, un prix qui me valut d'abord les six volumes de *l'Histoire de l'Amérique*, par Robertson – il n'y aurait encore eu que demi-mal – mais, chose beaucoup plus grave, un baiser humide donné par l'honorable Jules Simon. Plic ! Ploc ! En redescendant l'estrade, je me disais avec rage, tout en essuyant mes joues mouillées :

— Ah ! si j'avais su que je serais embrassé par un académicien, c'est moi qui n'aurais pas eu le prix !

Mais ce que nous revendiquons hautement, c'est le baiser tel que l'a chanté Théodore de Banville, le baiser que Pierrot échange avec Urgèle et qui suffit pour transformer en femme, en vraie femme, celle

qui n'était qu'une simple fée, dépourvue de toute espèce de tempérament, le baiser que le gars colle sur les lèvres de la robuste paysanne avant de la culbuter avec lui dans les fossés de la route, au retour de quelque *assemblée* ou de quelque bal champêtre, le baiser enfin que nous avons tous risqué sur quelque jolie bouche parfumée à la fraise ou au carmin végétal sans éprouver ensuite d'autre contagion que celle du désir.

Ah! elle est bien menacée, cette chère caresse, par tous les empêcheurs de danser en rond! Le mois dernier, c'était le pasteur protestant Heyman Hall qui prétendait que le théâtre est un foyer de corruption et d'immoralité précisément en raison des baisers échangés sur la scène entre l'amoureux et la jeune première. Heureusement que, dans un congrès ecclésiastique, le chanoine Shuttleworth a défendu le théâtre contre cette accusation. Il a affirmé que le baiser donné et rendu sur les planches était le plus innocent du monde, attendu que les embrasseurs n'ont qu'une décevante illusion et ne touchent qu'une couche de blanc de perle, de fard indien et de poudre de riz.

Je pense, d'autre part, que le révérend Heyman Hall s'exagère beaucoup la portée d'une caresse don-

née devant deux mille voyeurs, et, sans aller jusqu'à la scène à faire telle que la comprenait le célèbre M. de Chirac, je crois que ce baiser est un... euphémisme dont le théâtre aurait bien du mal à se passer. Le mari, au Palais-Royal ou au Gymnase, n'est réellement sûr de son malheur qu'après cette effusion révélatrice; il y a même gros à parier qu'il entrera précisément au moment où les lèvres moustachues du jeune premier effleureront les joues de l'épouse coupable. Mais, je suis bien tranquille, elles ne feront qu'effleurer de très loin, car cela démaquillerait la figure.

L'acteur Marais, dans *Serge Panine*, fut le premier qui introduisit un rite nouveau dans cette communion. Il inaugura un baiser qui paraissait absolument appliqué sur les lèvres; en réalité, il n'était donné que sur l'extrémité du menton, mais, grâce à un léger renversement de la tête embrassée, il paraissait déposé beaucoup plus haut qu'il ne l'était, et l'effet produit était énorme. Énorme, madame, énorme!

Et la comédie de château? Voulez-vous me dire, ô hygiénistes, ce qu'elle deviendrait sans la perspective de ces baisers échangés, aux répétitions, entre le vicomte et la baronne? Moi qui te parle, Toto,

je me suis décidé, ces jours-ci, à apprendre les cinquante lignes du rôle de Cadillac, à me déguiser en capitaine de vaisseau (j'avais une tête!) et même à prendre l'accent marseillais, rien que pour le plaisir d'embrasser, à la chute du rideau, la petite marquise de Cassa-Noisetta. Si l'on m'avait offert un *shake-hand* horizontal, j'aurais préféré résilier mon engagement et rendre mon rôle tout de suite.

D'où vient, d'ailleurs, cette nouvelle croisade? De l'Amérique et de l'Angleterre, c'est-à-dire de deux pays où les indigènes se plaisent à se raser la lèvre supérieure. Or, d'une enquête faite jadis dans la *Vie parisienne* sur la meilleure coupe de barbe, il résulte cette vérité incontestable que *le baiser donné par me bouche sans moustache perd la moitié de sa valeur.*

Nous, Dieu merci! comme de bons Français qui furent un tantinet soldats à leur heure, nous sommes restés moustachus. Ta moustache, Toto, est hérissée en chat et, grâce à l'emploi judicieux de l'eau oxygénée (dis un peu que ce n'est pas vrai), a des tons d'or bruni. La mienne, enroulée au fer, s'effile en belles pointes noires, ma chère! Ces deux moustaches ont donné bien des baisers, et, vive Dieu! elles espèrent

en donner encore ! Comme l'a dit un profond philosophe : « Embrasser quelqu'un sur les lèvres, c'est demander au premier étage si l'entresol est libre. » Et, même s'il n'était pas libre, pour peu que le locataire ne soit pas chez lui, on peut toujours visiter l'appartement, n'est-ce pas, Toto ?...

Sur ce, n'allons pas plus loin, pour ne pas choquer le révérend Heyman Hall, et embrassons-nous, Folleville ! »

Ton vieux

TUTUR.

OU EST NOIRMONT ?



LETTRE DE TUTUR À TOTO

Dieppe, 30 août 19...

PENDS-TOI, TOTO ; on a inauguré le nouvel hip-podrome de Dieppe à Rouxmesnil-Bouteille, et tu n'y étais pas. Moi aussi j'ai bien failli manquer à cette solennité, et quant au pauvre Noirmont... Dieu que c'est grave, que c'est grave ! comme disait Baron.

Oui, tandis qu'on admirait les nouvelles tribunes, élevées de un mètre quatre-vingts au-dessus du niveau de... la mer, la toiture d'une seule volée, toute en fer, et décorée de glycine, de lierre, de vigne vierge et autres plantes grimpantes (*vierge et grim-pante*, un joli titre de roman), tandis qu'on lorgnait à gauche les propriétaires, sociétaires et éleveurs, au centre la presse sportive, et à droite les autorités, on se demandait tout le temps, avec angoisse, depuis le prix du Pollut jusqu'au prix Ango :

— Mais où donc est Noirmont ?

Noirmont? Il était en train de pourrir sur la paille humide des cachots dieppois, et cela par ma très grande faute, *mea maxima culpa!* Dieu que c'est grave!... Oui, je l'ai déjà dit, mais il faut, en effet, des circonstances bien extraordinaires pour que je t'écrive en latin.

Donc, le matin, après le déjeuner traditionnel à l'hôtel Royal, nous avons été flâner dans la Grande-Rue. Noirmont, avec le secret espoir de découvrir des plats neufs et des bahuts normands très vieux, – et moi avec le vague désir de rencontrer des petites femmes très jeunes. Mon ami ne sait pas encore que les bahuts normands se fabriquent au faubourg Saint-Antoine. C'est beau, l'ignorance crasse!

Aussi Noirmont ne trouva pas de vieux bahut, mais moi, j'aperçus à la hauteur d'un cinquième étage, une délicieuse jeune fille qui, assise sur le balcon, faisait je ne sais quel ouvrage avec une étoffe de tulle rose. Ah! Toto, une figure de missel : blonde, avec un envollement de cheveux dorés sur les tempes, de grands yeux bleus frangés de cils noirs, une robe blanche à bouquets Pompadour toute simple, mais moulant des rondeurs exquises. Telle la Marguerite de *Faust* tournant son rouet.

Il était un roi de Thulé...

Sans doute Méphisto me souffla quelque conseil diabolique, car j'envoyai à la belle une poignée de baisers avec un geste large, le geste auguste du semeur. La belle enfant sourit, et déchirant de son ouvrage une touffe de tulle rose, elle en fit une petite boulette qu'elle envoya par-dessus la balustrade. L'étoffe légère tournoya un moment dans l'éther, comme ces boules floconneuses qui volent dans la campagne et que les enfants appellent des *voyageurs* chargés de porter de doux messages, puis tomba à mes pieds.

Je la ramassai, je la serrai sur mon cœur, et me précipitai vers la porte d'entrée.

— Où vas-tu? me dit Noirmont en me retenant par mon pan.

— Parbleu, répondis-je, je monte. Dans le langage symbolique des femmes de fenêtre, ce morceau de tulle veut dire : « Vous pouvez monter. Recevez monsieur. » Alors, tu le vois, monsieur monte.

— Tu n'y es pas du tout ! s'exclama Noirmont. Je n'ai pas compté le nombre de petits verres de sherry-brandy que tu as avalés ce matin après ton café, mais cette jeune fille – autant que je puis en juger à cette

distance de cinq étages – me paraît absolument pure, et tu vas te lancer dans quelque histoire très dangereuse.

– Oh ! trembleur, ripostai-je, tu ne seras jamais qu'un archéologue et un numismate. Va chercher tes plats ébréchés et tes armoires vermoulues, et laisse-moi accomplir tout seul ma tâche de sondeur.

– Tu veux être décidément le monsieur qui monte ?

– Oui !

– Eh bien ! Je te suis.

Ah ! le brave cœur ! ce n'est pas lui qui lâcherait un ami. Nous pénétrons sans difficultés sous la voûte, car Dieppe, ô ville bénie ! n'a pas encore adopté l'usage des concierges, et nous montons un escalier très raide, mais en revanche très noir. J'avais bien calculé la disposition du balcon et j'en avais conclu approximativement la position de la porte à laquelle devait correspondre la chambre de la belle. Pourtant, au cinquième, une difficulté se présentait. Il y avait cinq portes, cinq portes exactement pareilles, et sans qu'aucune carte ou aucune suscription pût servir de point de repère.

– C'est la porte du centre, disait Noirmont.

— C'est celle de gauche, soutenais-je, sans trop savoir pourquoi, mais guidé par ce flair subtil qui caractérise les coureurs, les chiens de chasse et les conquérants.

Et, après une minute d'hésitation, je me décidai à sonner. Un silence, puis des pas pesants de savate traînant sur le plancher ; Noirmont voulait de plus en plus s'en aller, mais moi, quand j'ai une idée, même stupide, je ne la lâche pas comme ça. La porte s'ouvre et je vois apparaître dans l'entrebâillement une bonne dame, avec des boucles blanches dans un bonnet suffisamment sale.

— Que désirez-vous ? me dit-elle avec une grande dignité.

— Je désirerais savoir si c'est ici que demeure mademoiselle ?... attendez donc, j'ai le nom sur le bout de la langue ; mademoiselle ?...

La vieille attendait toujours un nom que je conservais précieusement sur le bout de la langue, et pour cause, et comme ça ne venait pas, elle demanda encore :

— Enfin, mademoiselle qui ?

— Eh bien ! c'est une demoiselle qui est actuellement sur le balcon, et qui travaille à une étoffe de tulle rose, et je désirerais lui dire...

— Ah ! vous désirez lui dire ! rugit la vieille. Vous désirez lui dire quelque chose, et c'est à moi que vous venez raconter cela, à moi sa mère !

— Mon Dieu, madame, ne criez pas si fort. Je ne pouvais pas deviner que vous étiez la mère. Après tout, vous pouviez être la bonne ; et si une pièce cinq francs payée d'avance...

Je ne sais ce que la vieille comprit ; mais la voilà tout à coup qui se recule et se met à crier : « Au voleur ! à l'assassin ! » tandis que Noirmont, ce trembleur, exécutait une fuite précipitée, quoique ralentie par l'obscurité de l'escalier.

— Voulez-vous vous taire ! m'écriai-je.

— Non, je ne me tairai pas ! hurlait-elle. Est-ce que je sais qui vous êtes, moi ? Il vient un tas de cambrioleurs à Dieppe pendant la semaine des courses... Au voleur ! à l'assassin !

Ma foi, je trouvai qu'avant tout il fallait assurer ma tranquillité ; et, ne pouvant pas bâillonner cette mégère, je pris le parti d'abuser de mes muscles brutaux. Je saisis la vieille à bras-le-corps, et, tandis qu'elle se débattait en criant, plus morte que vive, je la transportai dans son antichambre, puis, enlevant la clef qui était à l'intérieur de la porte, sur le palier,

je la fermai extérieurement. Ceci fait, je me penchai sur la rampe pour m'assurer des événements.

Car il y avait des événements. Aux cris de la vieille, plusieurs locataires étaient sortis; au second étage, un colonel en retraite, un « brave à trois poils » avait résolument barré la route à Noirmont, et avait d'ailleurs bientôt été soutenu par le coiffeur et le charcutier établis au rez-de-chaussée. Ils retiennent mon camarade qui s'esquivait avec sa mine effarée, et sans écouter ses dénégations ils l'entraînent chez le commissaire de police.

Le réclamer? Mais on nous aurait simplement cueilli tous les deux, sans aucune explication plausible. Au contraire, son arrestation détournait l'orage de ma tête, et me permettait de m'en aller paisiblement à l'ouverture des courses à Rouxmesnil-Bouteille. C'était peut-être un peu égoïste, mais aussi pourquoi avait-il battu en retraite le premier? *Væ victis!*

Je suis donc venu tout seul sur le turf où la Providence a voulu me témoigner sa satisfaction en me faisant toucher successivement les courses du *Conseil général*, celui de la *Société d'encouragement* et celle de *Charles Laffitte*. Et pendant ce temps-là, tout le monde demandait où était Noirmont.

Si j'ai le temps, je tâcherai de savoir avant le dîner ce qu'on a fait de mon vieux camarade, pourvu que les courses ne finissent pas trop tard et que le bal de l'établissement ne commence pas trop tôt. Sinon, j'irai demain... ou après. L'amitié avant tout, n'est-ce pas, mon vieux Toto ?

ROBERT-LE-FORT



ROBERT, tout pomponné, fleuri, et refrisé – ce qu'on appelle *sous les armes* –, tira sa montre et dit avec un soupir de satisfaction :

– Neuf heures... Allons, elle va venir.

Elle, c'était Fanny, autrement dit madame Dautresme. Et, tout en frisant sa moustache, il revit par imagination une femme blonde, à l'air naïf et doux, avec des cheveux de ce châtain clair éclairé çà et là de mèches d'or particulier aux Parisiennes, des yeux bleus de pervenche, potelée comme une caille, avec des fossettes nichées tout le long de ce petit corps chéri. Comme tenue, des toilettes simples, n'attirant pas l'œil, des costumes de rendez-vous. Peut-être la robe en drap angora, vert amande avec bourrelets de peluche; ou encore le fourreau en vigogne parchemin avec la petite jaquette bordée de zibeline, et sur la tête très probablement son chapeau de velours coulissé en forme de petit panier si mignon.

Bourgeoise, sans doute, – avec un mari ignoré, un simple voyageur de commerce qu'on ne voyait ja-

mais –, mais bourgeoise exquise, ayant les attaches fines, les pieds petits et les mains aristocratiques qui prouvent des siècles d'oisiveté heureuse.

Il l'avait rencontrée dans une maison amie et dans un milieu très collet monté, chez le père Brouta, son ancien professeur de philosophie, où il avait du plaisir à retourner de temps à autre pour évoquer de vieux souvenirs de jeunesse.

Robert avait été ravi de trouver cette perle égarée dans ce milieu patriarcal, et il ne pouvait assez admirer les mines d'oiseau effarouché avec lesquelles Fanny consentait à se mettre au piano.

Immédiatement, il s'était mis à lui faire une cour respectueuse, discrète. Ah ! cela n'avait pas été long ! Au premier regard, aux premiers mots d'amour échangés, madame Dautresme avait tressailli de tout son être, comme si elle entendait un langage longtemps attendu, et comme si la Providence mettait sur sa route l'amoureux rêvé.

Et, à la suite d'un rendez-vous accepté sans résistance, sans fausse coquetterie, elle s'était donnée simplement, gentiment, sans explications ni serments, comme si cet abandon d'elle-même eût été la chose la plus naturelle, l'événement qui devait

inexorablement arriver et qui devait enfin lui ouvrir l'accès des paradis artificiels.

Robert se rappelait tout cela, un peu attendri, tout en arrangeant le nid capitonné où elle devait venir. Dans la cheminée, un feu de bois pétillant et clair ; dans un coin, le samovar, avec un bon thé odorant ; dans une coupe les cigarettes russes, le petit bouquet de violettes qu'elle emportait toujours sous son corsage en souvenir ; puis là-bas, là-bas, dans la pénombre, un grand lit où deux oreillers juxtaposés avaient déjà l'air de se raconter un tas de bêtises...

— Neuf heures et quart ! Elle est un peu en retard aujourd'hui, mais bah ! on peut bien accorder à la plus gracieuse des maîtresses un quart d'heure de grâce.

Et pour calmer la fièvre de l'attente, il essaya de lire un journal du soir, le crime de Charonne, un cadavre décapité... mais ses pensées étaient ailleurs, et le tic-tac monotone de la pendule lui portait sur les nerfs, en augmentant chaque fois le retard de Fanny.

La pendule sonna un coup : neuf heures et demie. Qu'est-ce qu'elle peut faire, madame Dautresme ? Mais qu'est-ce qu'elle peut faire ? Elle, toujours si exacte !

Robert alla à la fenêtre, cherchant une distraction dans le va-et-vient des passants sur la chaussée. À chaque roulement de voiture, il éprouvait un battement de cœur en se disant : Là voilà ! mais la voiture filait sans s'arrêter ; chaque silhouette féminine, entrevue à la lumière du réverbère, lui semblait celle de Fanny ; mais non, celle-là était plus grande, plus maigre, moins jolie surtout ; oh ! oui, moins jolie !...

Dix heures ! Pour le coup, Robert n'y tint plus ; il prit rageusement son chapeau, alluma un gros cigare et partit, en faisant claquer les portes et en murmurant :

— Ah bien ! si elle se figure que je suis fait pour attendre, j'en ai assez. Amoureux, tant qu'on voudra ; mais amoureux transi, jamais ! Sans doute, oublieuse de sa promesse, elle est en train de se divertir dans quelque lieu de plaisir ; eh bien ! moi aussi, j'irai m'amuser, ce n'est pas difficile.

Dans la rue, il se retourna encore longtemps pour voir si quelque lanterne de voiture ne s'était pas arrêtée devant la porte ; puis résigné en apparence et désespéré au fond, il prit machinalement le chemin des boulevards.

Oh ! le boulevard, ce refuge des pêcheurs. De grands ifs de gaz faisaient flamboyer le nom d'un

café-concert et celui d'une divette en vogue. Bast ! autant là qu'ailleurs ! Ça ferait toujours passer la soirée gâchée, grâce à Fanny.

Il entra et s'assit maussade dans un fauteuil d'orchestre. Une grande femme blonde, gantée de noir, avec un corsage très décolleté, sur le front intelligent une houppes de clown, chantait sur un ton monotone, sans qu'un muscle de son visage tressaillit :

Pour qu'il achet' le pauv' migon,
Un' bell' casquette
Fais-moi gagner beaucoup d' pognon,
Sainte gale-e-ee-tte.

Puis c'était des refrains de barrière, évoquant un monde de souteneurs, de filles, de gonzesses, exerçant leur turbin à Ménilmontant, à Belleville, à la Villette, dans un cadre misérable de basse banlieue, au milieu des bals publics, des hôtels borgnes et des assommoirs.

Pas ma faut' si j'suis mal él'vé,
Je suis un enfant du pavé ;
On n'enseign' pas les bell' manières
À la Glacière.

Le public applaudissait à tout rompre ces chansons dites, je ne sais trop pourquoi, *fin-de-siècle*, et

qui remplacent les joyeux flonflons de nos pères par la vision de je ne sais quel rêve macabre où il y avait des coups de couteau, du vin bleu et du sang.

Robert, quant à lui, se sentait absolument écoeuré ; et comme au premier rang une femme applaudissait plus que les autres, il voulut, en se levant, apercevoir un peu la physionomie de cette fanatique de la divette.

Ah çà ! où avait-il donc vu déjà ce chapeau de velours coulissé en forme de petit panier ?...

Précisément la femme se retourna de profil, et Robert reconnut qui ? Sa Fanny ; madame Dautresme elle-même, aimablement penchée vers son compagnon, un gros monsieur petit, bedonnant avec une barbe inculte et un air prodigieusement commun.

Voilà donc pourquoi elle n'était pas venue au rendez-vous ! Elle lui préférait cet amoureux quinquagénaire de petite marque. Ah ! la fatuité masculine ! Il s'était figuré que c'était la coup de foudre qui l'avait jetée ainsi dans ses bras à lui, *par exception*, comme si elle eût été attirée, vaincue, subjuguée par une attraction invincible... Or, madame Dautresme était tout simplement une femme facile, se donnant au premier venu, et, qui pis est, une femme vénale,

car il est peu probable qu'elle pût avoir un caprice pour ce vieux monsieur défraîchi. Alors ? alors ?...

Toutes ces réflexions avaient encore augmenté la fureur de Robert. Au fait, il serait bien bon de laisser son rival jouir paisiblement de sa conquête. Il y avait des vérités bonnes à entendre, eh bien, sacré mille noms d'un pétard de chien, on les entendrait. D'un bond, il avança vers le couple :

— C'est comme cela que vous êtes venue à neuf heures ? grinça-t-il, en s'adressant à Fanny stupéfaite.

— Mõnsieu, intervint le gros monsieur très digne, je vous prie de ne pas adresser la parole à madame.

Pour toute réponse, Robert prit le bock placé sur la tablette et en arrosa le visage de l'interlocuteur.

— Ks, ks, kss ! À la porte ! criait le public qui ne n'attendait pas à cet intermède.

— Mais, monsieur, clamait l'arrosé, c'est une infamie. Que vous ai-je fait pour que vous me traitiez ainsi ?

— De quel droit êtes-vous avec ma maîtresse ?

— Votre maîtresse !!...

— Oui, il y a deux heures que je l'attends, deux heures quelle me fait poser, et je la trouve avec vous !

... Et vli ! Et vlan !

Robert détache au compagnon une si forte paire de gifles que le *vli* l'aurait mis par terre, si le *vlan* ne l'avait pas retenu.

— Ah çà ! monsieur, s'écrie enfin le pauvre homme, me laisserez-vous tranquille à la fin ! Je nuis monsieur Dautresme, le mari légitime de madame.

— Tiens ! tiens ! fit Robert un peu interloqué par cette nouvelle inattendue ; eh bien !... vous en avez bien l'air.

Et il s'éloigna tandis que Fanny prenait le saga parti de s'évanouir et que les spectateurs, très égayés, applaudissaient à tout rompre, en disant :

— Très drôle la scène dans la salle ; très drôle !
Bis ! Bis !

Ces jours derniers, Robert a reçu du mari arrosé et battu une assignation à comparaître en justice de paix pour s'entendre condamner à cent francs de dommages et intérêts.

Depuis, notre ami a envie de s'appeler Robert-le-Fort.

LE BOUTON



EN CHERCHANT sur son couvre-pied de soie le courrier du matin que le valet de chambre venait d'apporter avec le chocolat réparateur, Maxence trouva la lettre suivante :

« Mon cher Max ».

» Quittez pour quelques heures votre boulevard et vos petites femmes, et venez lundi à la chasse, en forêt de Compiègne ; réunion à la Fontaine-au-Roy. C'est très important. J'ai longuement parlé de vous au marquis de Bresles, et j'ai si bien préparé le terrain que j'espère vous obtenir le bouton. Donc, sous aucun prétexte, ne manquez pas au rendez-vous.

» Cordialement vôtre,

» BRESSAC. »

Maxence ne put dissimuler un mouvement de satisfaction. Certes, il avait déjà été chasser chez les de Bresles, et il avait bien souvent galopé côte à côte avec la jolie châtelaine Diane de Bresles, aussi bien

à Bois-Boudraud, qu'à Vaux, à Bressoy, à Saint-Assise, et à Monchevreuil ; il y allait en simple sportsman » avec l'habit rouge, le chapeau haut de forme et le gilet fantaisie sur le plastron de piqué blanc ; mais il n'avait pas encore eu le « bouton », c'est-à-dire l'uniforme gros bleu à galons d'or, avec la toque et le bouton aux armes des de Bresles, tenue spéciale, accordée très difficilement, et qui vous fait, de droit, l'invité de toutes les réunions.

— Si j'avais le bouton, je pourrai voir la belle Diane plus souvent, pensa Maxence en effilant une moustache châtain que l'oreiller avait complètement ébouriffé. Et alors, peut-être qu'à la longue, elle se laisserait attendrir. Ah ! ce serait un beau rêve !...

Et il revoyait, par la pensée, ces belles chevauchées à travers bois, où Diane était si jolie, les yeux animés par la course, les joues en fleur fouettées par la fraîcheur de l'air, le torse divin moulé dans l'habit à la française. Ah, certes ! il ne manquerait pas le rendez-vous de la Fontaine-au-Roy, et Bressac était le meilleur des amis. Séance tenante, il lui télégraphia :

« Merci pour l'attention, pour l'intention, pour tout. Serai ravi d'avoir le « bouton ». Comptez sur votre reconnaissant,

» MAXENCE. »

Le valet de chambre venait à peine de porter cette dépêche au télégraphe qu'une lettre arrivait, sur papier vert-nil :

« Cher monsieur,

» Je suis un peu souffrante et préfère décidément ne pas suivre la chasse lundi. Soyez gentil et aidez-moi à passer les quelques heures de solitude pendant lesquelles je vais être abandonnée de mes invités et de mon seigneur et maître. Ce sera une bonne action. Pour ne pas faire jaser, je vous recevrai dans le petit pavillon du garde. Venez à deux heures.

» Mes deux mains dans les vôtres.

» DIANE. »

Pour le coup, Maxence tressauta sur son lit, ne pouvant croire à son bonheur. Comment ! l'impeccable Diane se décidait enfin !... Un rendez-vous donné dans ces conditions avait une signification bien claire. Ah ! la chère, douce et adorable créa-

ture ! Il se leva, se tenant à quatre pour ne pas danser de joie comme un enfant, avec des entrechats fantastiques. Fallait-il prévenir Bressac qu'il ne viendrait pas à la Fontaine-au-Roy ? Après sa dépêche, il aurait l'air d'une girouette ; on s'étonnerait de ce changement d'idées ; ou en rechercherait peut-être la cause ; tandis qu'en croyant jusqu'au dernier moment qu'il rallierait au rendez-vous, le marquis de Bresles se trouverait dans une sécurité complète ; donc le mieux était de faire le mort et de rester sur sa première acceptation.

Le lundi, le feutre rabattu sur les yeux, le bas du visage soigneusement dissimulé dans un haut foulard, il prenait, à la gare du Nord, le train omnibus pour Compiègne, sachant que les invités de Bresles choisissaient, en général, le rapide de huit heures cinquante-cinq, qui n'arrête qu'à Creil. Il arriva ainsi avec moins d'apparat que le Tsar, se dissimulant comme un voleur, ne franchissant le pont qu'avec des précautions infinies après avoir scruté l'horizon en avant et en arrière ; enfin, il arriva sans aucune mauvaise rencontre à la place Jeanne-d'Arc, et se précipita vers l'hôtel de la Cloche, où il se fit servir à déjeuner dans sa chambre. Peut-être fallait-il se préparer pour de rudes combats ? À tout hasard, le bif-

teck bossu et saignant fut avalé avec entrain, arrosé d'une bonne bouteille de romanée-conti qui fit trouver à Maxence que la vie était vraiment une admirable invention. Puis, il partit, à pied, par des chemins de traverse, pour le château de Bresles. Il sauta un fossé, entra dans le parc par la petite porte, et se dirigea vers le pavillon qu'il connaissait bien, auprès de l'étang.

Diane l'attendait, merveilleusement jolie, dans une sorte de boléro blousé en loutre, croisé par des revers de zibeline et ouvert sur un gilet d'hermine moucheté. À la ceinture, un gros bouquet de violettes. Sur la tête, un tricorne de zibeline garni de têtes de plumes noires. Elle était d'ailleurs correctement gantée, comme en visite, et la salle du garde, meublée seulement d'une table et de quelques chaises, fit tout de suite comprendre à Maxence que la victoire définitive ne serait pas encore pour ce jour-là, et que le bifteck bossu n'aurait pas son emploi. Et cependant, devant le grand feu clair, ce fut une adorable journée, pleine de rapprochements timides, d'aveux à peine ébauchés, de caresses imprécises s'arrêtant juste au point où elles auraient pu devenir dangereuses ; toute la griserie lancinante de l'à-peu-près, de l'incomplet, de l'effleurement, de

l'inachevé; les doigts qui s'égarèrent et se heurtèrent à une jupe rigide drapée; le baiser qui vise la bouche et échoue dans une mèche de cheveux sur les tempes; le corps qui s'offre et se retire dans une cambrure; les mains qui attirent et retiennent à distance, comme pour mieux «se manger des yeux», les haleines qui se mêlent, si près, si près que les lèvres se toucheraient si un brusque mouvement de tête ne faisait éviter le contact d'amour. Dans l'air tiède, il y avait des parfums de fourrure et de violette, et, au dehors, les arbres couverts de givre et poudrés à frimas semblaient, sur le ciel gris perle; étendre leurs rameaux protecteurs au-dessus du petit pavillon du garde où la grosse horloge sonnait des heures heureuses.

La nuit tombait peu à peu, et la salle n'était plus éclairée que par un jour mourant, très doux, et par les flammes du foyer qui projetait ses lueurs roses sur les deux amoureux enlacés. Les étreintes devenaient plus vives, les respirations plus haletantes, les caresses plus longues, plus minutieuses et plus raffinées. Une fois de plus, le fameux couplet du bon Naudaud allait-il avoir raison :

Chasseur, tu rapportes la bête
Et de ton cor enflés le son.

L'amant quitte alors sa conquête,
Et le cerf entre à la maison.
Ton-ton, ton-taine, ton-ton.

Eh bien, non ! le front du marquis de Bresles fut encore respecté ce jour-là, et les cornes ne poussèrent pas plus avant. Diane eut tout à coup une vive reprise d'elle-même, et se leva en disant :

— Voici la nuit : les chasseurs vont rentrer. Sauvez-vous !

— Mais, nous nous reverrons !...

— Ah ! je vous le jure bien ! Tenez, à Paris, demain à cinq heures, chez vous, chez toi !

Les lèvres s'unirent, cette fois, dans un suprême baiser de fiançailles, bien décisif, un baiser goulé, savoureux, et Maxence s'enfuit comme un fou, à travers les bois sombres, en pleine allégresse, avec une vague idée d'envoyer son chapeau rouler dans les étoiles. Le lendemain matin, Maxence dormait encore, faisant des rêves exquis, lorsqu'il fut réveillé par la visite de Bressac.

— Mon jeune ami, lui dit-il, en s'asseyant au pied du lit, avec une mine sévère, vous avez commis, en ne venant pas hier à la Fontaine-au-Roy, une grave infraction, une faute impardonnable. J'avais tout préparé, tout arrangé : le marquis vous atten-

dait, et, non seulement vous manquez le rendez-vous, mais vous ne prenez même pas la peine de vous excuser ! Il y a certains impairs qui sont irréparables, et voulez-vous que je vous le dise en toute franchise, et avec une tristesse résultant de ma vieille amitié, eh bien, vous n'aurez jamais le bouton.

— Qui sait, répondit Maxence en souriant, je ne sais pourquoi, avec un rire machiavélique, qui sait ?...

DEVANT UNE VITRINE



MON CHER AMI, me dit le colonel Vermandoy, je viens de passer une heure d'évocations délicieuses devant cette vitrine du Petit-Palais, où, grâce aux soins pieux de l'abbé Misset, un digne prêtre qui dirige une institution de jeunes gens là-bas, aux Batignolles, on a rassemblé tant de souvenirs du Prince Impérial, celui qu'on appelait dans le peuple « le petit prince ». Ces photographies, ces bustes, ces gravures, nous les avons contemplés dans les montres des papeteries en notre prime jeunesse, et c'est tout un passé joyeux qui s'est subitement trouvé ressuscité, avec une foule de souvenirs lointains et attendris.

Voici d'abord un bon gros bébé, en jupe blanche, tout frisé, tout joufflu, avec des joues qui ont l'air d'être gonflées de lait. Il n'a encore comme arme qu'un hochet, on l'on ne pense pas encore le préparer à ses futures destinées. Mais ce temps de quiétude ne dure guère. Il a peine trois ans qu'on le huche sur un petit cheval « Arataban », et le profil

anguleux de l'empereur, avec le nez busqué et la barbe légendaire, apparaît dans l'entrebâillement de la porte du photographe, tandis qu'on a placé Loulou devant l'objectif on lui recommandant de ne pas bouger.

Pauvre Loulou ! Ce sont les obligations du métier qui commencent. Le voilà, le malheureux gosse, coiffé d'un bonnet à poil qui l'écrase et armé d'un petit fusil qu'il tient sans aucune conviction. On veut déjà rappeler à la foule les vaillants acteurs de l'épopée, et, parmi eux, ceux qui furent en vedette, les grenadiers de la vieille garde. Donc, à peine a-t-il quitté les jupes, que le voilà incorporé au premier régiment des grenadiers, avec le bonnet de police, la tunique bleue à brandebourgs blancs comme ceux des anciens gardes-françaises, et le pantalon garance à large bande noire. Or l'a nommé caporal, pas sergent, car là encore, on a été hanté par l'idée du symbole ; on a voulu rappeler le *petit caporal* et dans ce nouveau grade, il suit l'empereur dans les revues, au camp de Châlons, recevant les pupilles de la garde, des bambins de son âge, vêtus comme lui, qui le contemplent avec admiration, et assiste, place Vendôme, à califourchon sur la selle de son père, au dé-

filé triomphal de nos troupes revenant victorieuses d'Italie.

Donc, on le pousse vers le métier des armes, en fils d'empereur, devant être un jour le premier soldat de son armée, mais, en même temps, on l'initie à d'autres occupations princières, on le fait assister à des chasses à courre, ces chasses de gala qui sont une des élégantes traditions de la monarchie française. Oh ! le délicieux costume de piqueur, avec le tricorne galonné d'or, l'habit vert et or à la française, et le petit couteau de chasse qu'on fait alors confectionner au petit prince. Napoléon III, très compétent en matière d'uniforme et de costume, avait assisté avec amour à l'essayage. Il y en a une photographie des plus réjouissantes où l'héritier du trône enfoui dans un fauteuil, souffle on gonflant ses petites joues dans un immense cor de chasse. Entre temps, quelque groupe familial, où le petit prince semble un lien, ou dépit de tout, dans le ménage impérial. Chose curieuse, c'est toujours sur les genoux du père que l'enfant apparaît. Alors que la mère se dresse debout, avec son impeccable et sévère beauté, comme une personnification du devoir rigidement imposé, l'empereur, faible et bon, se penche tendrement sur son héritier en le couvant d'un regard amical, et

l'entourant de son bras comme pour protéger le petit contre les dangers éventuels. Dans cet enlacement, on sent tout le culte paternel pour ce Loulou adoré auquel le souverain donnait toujours raison, au point d'ourdir parfois avec lui, des petits complots pour échapper aux gronderies de l'impératrice.

Mais les années viennent. On a coupé les boucles enfantines, et maintenant c'est une belle raie qui sépare les cheveux drus relevés finement en petit casque. Sur une manière d'uniforme de sous-lieutenant, on a accroché la plaque de la légion d'honneur et aussi la médaille militaire, le bijou du soldat. Un ou deux portraits de ce genre, et enfin le dernier de la série où la petite tête apparaît rasée la veille du départ pour la guerre de 1870. C'est dans cette tenue de campagne que je l'ai aperçu le 14 août, le soir de la bataille de Borny, sortant de Metz en landau découvert, par la porte Mazelle. Les photographies de l'abbé Misset s'arrêtent là, mais comment ne pas rapprocher ce dernier portrait tondu de celui où, huit ans plus tard, le prince apparaît également avec les cheveux rasés pour partir au Zululand, rejoindre, sous l'uniforme anglais, le lieutenant Carrey, à jamais déshonoré par son lâche abandon !

Au-dessus des photographies il y a des lettres écrites à des petits amis pour les inviter à quelque fête aux Tuileries ou à Compiègne, des dictées d'orthographe, des thèmes latins, des additions, des cartes de géographie où l'Alsace apparaît intacte. On se figure l'enfant penché sur son papier blanc, s'appliquant, attentif, à conquérir ces principes de science indispensables à son métier de conducteur de peuple, et aussi les joies du point final apposé à la dernière ligne, lorsque, la besogne finie, on pouvait aller gambader dans un rayon de soleil en plein air, sous les grands ombrages des parcs impériaux.

Cette joie se traduit par des paragraphes, des fioritures, des signatures : *Louis-Napoléon* très enjolivées, et surtout aussi par des dessins d'un chic, d'une allure et d'un mouvement endiablés. Jamais l'on ne pourrait croire que l'auteur de ces petits croquis, si bien campés, de ces pochades, de ces caricatures, avait de dix à douze ans. Ces dessins sont documentaires, en ce sens que l'enfant dessinait ce qu'il voyait autour de lui, des officiers en uniforme, des chevaux, des chiens, des piqueurs de chasse, des voltigeurs, des grenadiers et des guides qui montaient la garde à Saint-Cloud et à Saint-Germain. On retrouve sous sa plume alerte tous les types de l'armée

du second Empire, avec ses tenues pimpantes et coquettes, ses talpachs à flamme, ses colbacks, ses képis microscopiques, à visière carrée, tels que les ont représentés Protais et Neuville pour ne citer que ces deux chantres des prouesses de Crimée et d'Italie, sans oublier la guerre franco-allemande. Il y a tout une galerie de vieux généraux, chauves, au nez crochu, aux moustaches cirées à l'instar du maître, et à la barbiche en pointe à « l'impériale » que Loulou a certainement croqués sur le vif, à la Cour ou au camp. Il a rencontré les Pélissier, les Malakoff, les Magnan, les Randon, les Niel, les Mac-Mahon, les Canrobert, tous ces héros, pas toujours commodes, qui avaient une conception de l'armée et du chic militaire si différente de celle d'aujourd'hui. Il a pu les voir évoluer soit dans la galerie des maréchaux, à ces bals des Tuileries qui apparaissent dans nos souvenirs comme un conte de fée, soit dans les plaines du Petit-Mourmelon, à l'époque où le camp de Châlons avait toute l'animation et tout l'attrait d'une ville d'eaux. Ils sont là, coiffés crânement sur l'oreille, gouguenards, vaillants et fêtards, fidèles à la devise : Paris ou la guerre.

Parfois, des sujets de bataille, des rêves belliqueux, des visions guerrières surgissent au milieu de

ces dessins d'enfant ; soldats défendant une citadelle, cavaliers casqués et empanachés chargeant, le sabre haut, sur leurs lourds chevaux, sans doute en évocation de Kellermann, de Milhau, hommage instinctif et anticipé rendu à ces cuirassiers héroïques qui devaient, en 1870, se sacrifier à Reichshoffen et à Sedan pour sauver la France et l'Empire, et qui n'ont sauvé que l'honneur. Comment ne pas philosopher un peu sur tout ce passé d'hier déjà si lointain, sur toutes ces belles promesses d'avenir que les zagaies des Zoulous ont fauchées, dans leur fleur, à vingt-trois ans ! Tout, dans cette vitrine, dénote le cœur d'un bon Français fidèle aux qualités distinctives de notre race, aimant la gloire, l'armée, le panache, tout ce qui vibre et tout ce qui brille, tout ce qui élève le métier de prince à la hauteur d'une mission sacrée ; tout révèle l'effort d'un brave enfant qui s'appliquait et se perfectionnait de manière à servir, un jour, son pays de son mieux.

« Voilà, conclut Vermandoys, à quoi j'ai songé l'autre matin en contemplant ces reliques, devant lesquelles je suis resté mélancoliquement plus d'une heure et que j'ai quittées, je l'avoue, avec le gosier serré et les yeux un peu humides, me rappelant le beau vers de Victor Hugo :

C'est fini. Rêve éteint. Visions disparues...

APRÈS LE CARROUSEL



DANS LES ÉCURIES du grand hall de la place Breteuil, il y avait un jeune Saint-Cyrien fort perplexe. Tout en donnant un dernier coup d'œil à sa monture, avant les exercices du carrousel, vérifiant les sangles et passant ses deux doigts gantés sous la gourmette de Spartacus, un rude cheval d'armes, le brigadier Belière se disait :

— L'aînée ou la cadette ? Renée, la petite, c'est le printemps, un grelot dans un lilas, elle a tout l'attrait de la pomme verte, toute l'attraction un peu sadique de la vierge, avec son nez en trompette, ses yeux rieurs encore ingénus, sa bouche microscopique, et son visage aux formes imprécises de gosseline. On m'a parfaitement fait comprendre que je n'avais qu'à y mettre le prix, et que l'enfant ne demandait qu'à tomber avec grâce. Hé ! hé ! Être en même temps le professeur et l'initiateur, boire le premier à une coupe dans laquelle personne n'a encore trempé ses lèvres, c'est un régal délicat et, rare qui n'est pas à dédaigner...

Mais l'aînée, Margot, c'est l'été, avec tout l'épanouissement radieux des blés mûrs ; ses yeux flamboyants, son nez busqué aux ailes palpitantes, sa grande bouche, rouge comme une grenade, faite pour les morsures et pour les baisers de goule, sa gorge altière pointant sous le boléro avec des ronds qui rempliraient les mains d'un honnête homme, il est évident que celle-là était passée à l'école du régiment : on trouve une éducation toute faite, une porte toute grande ouverte, tous les raffinements de l'expérience. Du haut du chignon de Margot, quarante siècles de luxure nous contemplent. Cela vaut qu'on y songe...

Sur la grande baie arrivaient le bruit des fanfares et des applaudissements coupé parfois par un appel de trompette sonné par le pittoresque spahis tout en rouge qui accompagnait le commandant Varin, ou par quelque coup de carabine tiré en l'air. Puis ce fut un hourvari formidable ; de grands diables de cavaliers, campés tout debout sur leur selle, et galopant comme des fous, tout en faisant claquer leur fouet, jonglaient avec leur long fusil et poussaient des hurrahs de cosaques en délire.

— Messieurs, préparez-vous à monter à cheval, dit le commandant de Dampierre.

Il y eut, dans les écuries, un grand cliquetis d'éperons et de sabres entrechoqués. On recoiffa le shako, on reboutonna les gants blancs. Belière ajusta sa jugulaire sous le menton, se rappelant le mot de Fontenoy :

— Messieurs, assurez vos chapeaux, nous allons avoir l'honneur de charger.

Puis, au commandement : « À cheval », tout le premier escadron de France se mit lestement en selle.

— Dans chaque peloton, comptez-vous quatre, commanda encore la voix du chef.

Les démons cosaques avaient disparu ; les cavaliers de Saint-Cyr rompant par quatre, firent leur entrée dans l'arène au milieu d'un enthousiasme indescriptible. C'était l'avenir de notre cavalerie, toute notre brillante pépinière d'officiers qui apparaissait ainsi devant les yeux extasiés de la foule, dans un joli fouillis de bleu de ciel et de rouge, résultant des plumets bicolores et des lances dont les flammes flottaient, tandis que sur cette tonalité gaie tranchaient les épaulettes d'argent et les riches harnachements des officiers du cadre.

— Bravo, Saint-Cyr ! Bravo, les cavaliers, criaient sur toutes les travées. Vive l'armée ! Le brigadier

Belière prenait certainement sa part de ces ovations chaleureuses faites à la vieille École à laquelle il était si fier d'appartenir ; mais, ses perplexités redoublaient, car il avait aperçu dans la tribune de gauche Renée et Margot. Renée en robe de foulard bleu très simple à dessins blancs, avec un petit chapeau marin très drolichon, garni de pivoinnes roses et rouges nuancées ; Margot, plus somptueusement vêtue avec un boléro orné de boucles anciennes sur une chemisette de linon rose incrustée de carrés de guipure ; et, sur ses bandeaux bouffants et ondés, un tricorne de paille jaune, garni de côté d'un énorme oiseau noir.

— Elles sont adorables toutes les deux dans une note différente, pensa encore Belière en soupirant, et dire que je n'ai qu'une nuit à passer à Paris, puisque demain matin il faut réintégrer le bahut ! Laquelle choisir, laquelle ?...

Cependant, l'on s'était formé par pelotons, et sous la direction des capitaines Ferté, Arrault et Calla, on avait exécuté les mouvements classiques du carrousel : la *croix de Saint-André*, les *ails de moulin*, le *travail en cercle*, avec décharge du revolver. Une chaleur âcre montait sous cette toiture de verre chauffée par un soleil ardent et sur cette piste inon-

dée de poussière et de lumière, deux choses dont est faite la gloire. Spartacus galopait bien, mais déplaçait énormément, et Bélière, boutonné dans sa tunique de gros drap haut col bleu, serré dans sa culotte aux basanes de cuir, écrasé par son shako empanaché, commençait à suer ferme. Et pas moyen de s'essuyer le front ruisselant, la main gauche étant occupée par la bride et le filet, la main droite étant prise par la lance ; et dans ces conditions, il avait déjà fallu accomplir des prodiges d'adresse pour sortir le revolver et le rentrer dans son étui.

Que fût-ce, lorsque coiffé du masque d'osier, surmonté du petit plumet rouge, il fallut entamer un grand galop, une lutte au sabre avec les camarades de la Boissière de Chevigné, de Laffond et Simonard. Les lames s'entrechoquaient, les chevaux étaient couverts d'écume. Enfin grâce aux merveilleuses voltes et demi-voltes renversées de Spartacus, le brigadier Bélière parvint à préserver son petit plumet rouge, rudement attaqué, et put rentrer intact au peloton, sans avoir été décapité. Renée criait : « Bravo ! » et Margot applaudissait à faire craquer ses gants.

« Bon public, pensa encore Belière, et gentille petite amie, mais c'est égal, j'ai rudement chaud ! Je ruisselle. »

Cependant, sur un signe du général Faverot de Kerbrech, les escadrons s'étaient formés en bataille sur un des petits côtés de la piste ; des cavaliers de manège avaient élevé dans le sable des tumulus, sur lesquels ils avaient planté des têtes lestement enlevées à la pointe du sabre par les cavaliers ; puis, au milieu des grands côtés, ils avaient établi, pour la *course de bagues*, une poulie d'où pendaient deux grands anneaux : le plus petit s'appelait la *Pucelle* ; le plus grand : la *Porte-Cochère*.

Le pauvre Belière se sentait de plus en plus déprimé par la chaleur. Pourtant, il se sonna à lui-même le ralliement des énergies pour un suprême effort, et, armé de sa lance, il partit ventre à terre. Il rata la « Pucelle », mais il décrocha gaillardement la « Porte-Cochère » – ce qui était encore un gentil succès et permettait de ne pas arriver bredouille devant la tribune présidentielle pour y exécuter sa volte finale.

Il fit encore bonne contenance pour la charge sur les batteries d'artillerie et pour le grand défilé qui clôturait cette belle fête équestre, crânant et plas-

tronnant comme pas un ; mais après cette dernière fanfaronnade d'endurance, il fut bien obligé de s'avouer à lui-même, en mettant pied à terre dans les écuries, qu'il était littéralement fourbu, ce que les Anglais appellent *broken down*.

Et quand, un quart d'heure plus tard, dans le brouhaha de la sortie, sur l'avenue de Suffren, il rencontra Renée et Margot, la première liliale, avec sa bouche microscopique, et ses grâces juvéniles, la seconde avec sa grande bouche à lèvres pourpres et sa croupe plantureuse de belle pouliche bien dressée, bien en forme, il constata son indéniable état de prostration.

Et, se rappelant ce qui venait de lui arriver pour la course de bagues.

— Allons, dit-il, il n'y a pas à hésiter. Contentons-nous aujourd'hui de la « Porte-Cochère ».

Et, sans hésiter, il invita à dîner la belle Margot. Elle partit à son bras, triomphante, d'un pas onduleux et souple, en jetant un regard de commisération féminine à Renée, qui s'en allait, toute seule à petits pas, comme une pudique personne qui craint encore de faire les enjambées trop grandes...

Et sur les onze heures de relevée, le brave Belière, après un délicat repas sous les grands ombrages des Champs-Élysées put se fredonner à lui-même le refrain du bon Nadaud :

Brigadier, vous aviez raison.

L'OURS ET LA SENTINELLE



J'AVAIS TROIS HEURES à perdre à Dijon, nous dit Bressac, – deux trains qui ne correspondaient pas –, ces choses-là arrivent, et, comme le chantait si drôlement Simon-Girard, dans *la Toledad* :

Y avait un arrêt à Dijon.

Je m'étais machinalement dirigé vers le mail, attiré par les illuminations lointaines de je ne sais quelle fête populaire, lorsqu'au détour d'une rue, je me heurtai à un gros homme chevelu et barbu, donnant l'impression d'un Bacchus jovial.

– Rollin! m'écriai-je, surpris. Ah! par exemple, voilà une chance! Qu'est-ce que tu fais ici?

– Eh bien, je suis venu voir le papa et la maman, pendant les vacances. Ce qu'ils ont été contents, les chers vieux! Et puis, vraiment, j'ai bien le droit de me reposer un brin. J'ai pioché ferme, cette année, tu le sais mieux que personne.

Et, tout à coup, je revis dans mon esprit, cette admirable exposition d'eaux-fortes, à laquelle il nous

avait convoqués, rue Laffitte. Personne ne connaît les fauves comme Rollin : lions, ours, panthères, tous ces animaux n'ont pas de secrets pour lui. Il sait reproduire leurs attitudes sculpturales, leurs étirances félines, leurs positions à l'affût ; il a pénétré dans leur vie privée, il a étudié leurs mœurs, leurs combats, leurs repas, leurs amours. Non seulement il les adore, mais il les dessine de main de maître.

Et toi, me dit-il, tu habites aussi Dijon ?

— Non, je n'y suis qu'entre deux trains. J'ai trois heures à attendre. Qu'est-ce que je pourrais bien faire, à ton avis.

— Ma foi, tu tombes à pic. C'est l'époque de la foire locale.

— Peuh ! Des tourniquets à pain d'épice ; des cochons qui tournent au son d'un orchestre électrique, des tirs au pistolet, et des gros hommes qui soulèvent des poids, avec des caleçons en peau de lapin ; bref, une réduction de la fête de Montmartre. Je sors d'en prendre.

— Il y a, en effet, de tout cela ici, mais il y a aussi, dans une baraque, un ours étonnant, un ours lutteur, avec une ligne, une stature, une majesté. Ah ! mon ami, le bel ours ! Je t'assure qu'il vaut la peine d'être admiré. Je rêve d'en faire un support de candélabre,

quelque chose dans le genre de la statue de Glycan qui figure au musée de Naples.

— Eh bien, allons voir ton ours ; d'ailleurs, en ta compagnie, je suis bien sûr de ne pas m'ennuyer une minute.

— Flatteur ! Tu veux m'emprunter de l'argent ?

Le propos était d'autant plus drôle, que Rollin, en dépit de sa maîtrise incontestable, n'a jamais d'argent. Ah ! l'aimable et grand artiste, ayant conservé, à quarante ans, une âme d'étudiant dans un corps de gladiateur. Tout en le suivant, je songeai à la petite maisonnette qu'il habite là-haut, à Montmartre, sur le sommet de la butte, à côté du vieux Moulin de la Galette, avec ses charmilles centenaires, ses massifs de vieux lilas, et surtout son panorama immense, la vision féérique de ce Paris attirant, merveilleux, comme dans le poème de *Louise* à l'Opéra-Comique. C'est là que Rollin vit en philosophe, en travailleur, et en sage, déjeunant de quelques sous, sur le coin de sa table, en arrosant son repas frugal de deux belles lampées d'eau claire, prise à la source même, eau cristalline, pas filtrée, aromatisée de petites herbes exquisés ! Et ce régime d'anachorète ne l'empêche pas d'avoir un biceps formidable et de pouvoir assommer un bœuf d'un coup de poing.

Nous arrivons devant une baraque d'assez piètre apparence. Une affiche annonçait : *l'Ours et la sentinelle*, ce succès légendaire de l'ancien cirque.

— C'est là, me dit Rollin ; tu vas voir quel ours admirable !

Mais, sur le seuil de la baraque, le patron se lamentait. Il y avait bien l'ours, mais la sentinelle manquait. Le rôle du soldat devait être joué par un figurant qui avait trop fêté la dive bouteille, et pour l'heure, complètement ivre. La recette allait être perdue.

— N'est-ce que cela, dit Rollin, mais je vais vous le jouer, votre soldat. J'ai vu le clown Chadwick plus de vingt fois, dans le rôle, à Franconi. Je connais la situation, ne vous inquiétez pas. Je serai à la réplique.

— C'est que... il y a un moment où il faut lutter avec la bête... et mon ours ne vous connaît pas.

— Bah ! tous les animaux me connaissent, et je le tomberai votre ours et sans qu'il m'en veuille le moins du monde. Vous verrez !

Le marché fut joyeusement conclu, et Rollin, montant dans la roulotte, eut bien vite endossé, sur son pantalon blanc, la capote grise de la sentinelle, costume complété par le képi garance et le fusil. La baraque était comble, et le public, empilé sur les

tomes de bois, fit une ovation à l'artiste lorsqu'il apparut, goguenard et martial, montant la garde devant la guérite tricolore. Le fait est qu'il était superbe, mon Rollin, et, coiffé sur l'oreille, avec sa figure barbue et énergique, il éveillait le souvenir de quelque crâne moblot dessiné par Alphonse de Neuville, pendant le siège.

Cela commença très bien. L'ours, une superbe bête, ma foi, arriva escorté par le patron costumé en bandit calabrais. Pour plus de sûreté, l'animal était muselé, et avait dans le nez un anneau assujetti à une corde, que tenait en main son maître. Aucun danger n'était donc à redouter. Le bandit calabrais, après s'être assis à une table éclairée par deux chandelles, qui constituaient toute l'illumination de la piste, s'était fait verser à boire par une accorte servante, ou plutôt il avait fait mine de vider, avec une satisfaction évidente, un gobelet d'étain absolument vide. C'est ce qu'on appelle la convention théâtrale, où tout doit être illusion, puis il s'était endormi d'un sommeil aussi faux que le reste. Pendant ce temps, mon Rollin, l'arme au bras, continuait à monter sa garde, d'un air absolument détaché, lorsque, tout à coup, il sentait deux grosses pattes qui s'appuyaient, par derrière, sur son sac. La sentinelle se retournait,

et la lutte s'engageait entre le soldat et le plantigrade.

Ils étaient à peu près de même taille et s'étaient empoignés à bras-le-corps, à la grande joie de la galerie. Les deux adversaires tournaient, voltaient en s'étreignant. Mais le patron, tout en feignant le sommeil de l'ivresse, résultat forcé des libations au gobelet, surveillait la lutte, tout prêt à intervenir, car, ainsi qu'il l'avait fait observer à Rollin, son ours ne le connaissait pas. Moi-même, je suivais les péripéties du combat, non sans une certaine inquiétude pour mon ami, lorsque, soudain, l'ours poussé vivement en arrière par une brusque secousse, perd son équilibre et trébuche, entraînant dans sa lourde chute, non seulement la sentinelle, mais la table sur laquelle étaient posées les chandelles qui éclairaient l'arène. L'obscurité était complète, les spectateurs étaient très émus, d'autant plus que le patron, affolé par cet incident imprévu, avait lâché la corde qui maintenait le fauve.

Je frotte en hâte une allumette, je saute sur la piste. La position était des plus critiques. Rollin, en roulant, était complètement enfoui sous la bête qui l'écrasait de son poids, tout en grognant de manière peu rassurante, et j'entendais la voix de mon pauvre

ami qui criait : « Dépêchez-vous donc de me délivrer, j'étouffe là-dessous. » Enfin le patron rallume sa chandelle, reprend sa corde, tire son ours par le nez tant et si bien que celui-ci consent à lâcher son adversaire. Je me précipite au secours de Rollin, je lui tends la main, je le remets debout. Je le frotte, je le brosse ; Rollin se secoue, s'étire, puis essuyant la sueur qui ruisselait sous son képi, il s'écrie, au milieu de l'hilarité générale :

— Cristi ! que cette bête pue de la gueule !

Mais l'heure de mon train avançait, je n'ai eu que le temps d'embrasser l'héroïque lutteur, et je sortis de la baraque, trouvant que mon court séjour dans le chef-lieu de la Côte-d'Or avait été assez fertile en émotions variées, décidément très différentes de celles de Montmartre.

Y avait un arrêt à Dijon.

LE KIOSQUE ET LA PRINCESSE



ON DIRAIT le titre d'un conte fantaisiste et nous sommes cependant en pleine et brutale réalité. Vous connaissez ces petits kiosques que la Ville de Paris – la Princesse – mettait à la disposition des agents chargés de la surveillance des voitures de fiacre. J'ai comme une manière d'idée que ça ne doit pas être une sinécure. On appelait ces kiosques des « postes-vigie », et ils avaient l'apparence honnête et sérieuse qui convient à un poste-vigie. Une horloge, en général arrêtée, un petit robinet destiné à abreuver les chevaux ; sur les carreaux, discrètement dépolis et vierges de toute souillure, une seule inscription administrative : l'avis que la préfecture de police avait déposé à l'intérieur du poste, un registre sur lequel le public était admis à écrire ses réclamations (moi, je n'ai jamais eu une foi immense dans l'existence de ce registre fantôme, mais enfin, on nous assure qu'il existait) et enfin, à l'intérieur, assis sur une chaise, devant une petite table, le gardien, en général, un vieux serviteur de la

patrie, médaillé, blanchi sous le harnais, avec une barbiche rébarbative et autoritaire sous le képi campé sur l'oreille. Telle était l'habitation; tel était l'habitant, tout cela, très correct, très respectable et très convenable.

Aujourd'hui, ces kiosques sont encore debout, comme le veau d'or... mais ils ont été déboulonnés. Ils se dressent tristement et un peu de travers à quelques mètres de leur ancien emplacement; un écriteau nous apprend qu'ils sont à vendre. Il y en a ainsi deux cent cinquante, du même modèle. Qui pourra bien acheter ces kiosques? Des propriétaires soucieux de placer dans leur cour un water-closet élégant avec utilisation du robinet? Des châtelains banlieusards voulant ériger dans leur jardin, à l'abri des ardeurs du soleil, sur un sol où les kiosques poussent beaucoup plus facilement que les arbres? Quelque petite dame désireuse de donner des rendez-vous dans la position verticale, l'exiguïté de l'édicule ne permettant pas, une seconde, de la prendre pour une horizontale, même de petite marque? Je ne sais, mais enfin la princesse espère trouver acheteurs pour ses deux cent cinquante postes-vigie. Elle ne sera pas exigeante, se montrera

bonne fille et se contentera d'un petit bénéfice. Prix modérés. Qu'on se le dise !

C'est parfait. Mais alors, où placera-t-elle ses inspecteurs de station ? C'est ici que l'histoire devient véritablement édifiante. Un industriel affamé de publicité est venu trouver la Princesse et lui a tenu ce langage tendancieux et subtil :

— Madame, j'ai déjà affermé toutes les murailles de Paris, tous les échafaudages, toutes les palissades, toutes les clôtures, tous les kiosques des marchandes de journaux, et toutes les colonnes qui ont rendu célèbre l'empereur Vespasien, bien avant M. de Rambuteau. Publicité de jour et de nuit. L'année dernière, je vous ai fait cadeau de boîtes aux lettres lumineuses, ce qui était également une idée lumineuse pour encombrer le trottoir de récipients jadis placés dans les bureaux de tabac. Cette année, je viens encore vous proposer un suave petit cadeau.

— Quoi donc ? a demandé la Princesse, en esquissant son plus mielleux sourire.

— Je vous offre pour vos postes-vigie deux cent cinquante kiosques tout neufs, plus hauts, plus larges, plus spacieux que les vôtres, avec un joli toit bronzé orné de trois petites lucarnes, pur style moderne.

— On n'est pas plus aimable ! a minaudé la bouche toujours melliflue de la Princesse.

— Seulement, il y aura une petite condition ; je désire apposer sur les kiosques six mille carreaux lumineux, deux mille carreaux de soubassement, et sur ces huit mille carreaux j'aurai le droit exclusif de faire peindre les affiches les plus extraordinaires, les annonces les plus fantaisistes, avec des tons criards, et des dessins suggestifs qui raccrochent invinciblement l'œil du badaud. Que dites-vous de l'affaire ? Elle est encore meilleure que celle du chapelier qui vous dit : « Donnez-moi un vieux chapeau, et je vous en donnerai un neuf. » Moi je vous donne un kiosque neuf, et je vous laisse bazarder le vieux. La Princesse n'hésita pas une minute et accepta, éperdue de reconnaissance, le petit cadeau proposé par l'industriel. Et voilà pourquoi désormais nos agents de police monteront la garde dans des lanternes japonaises, vantant les propriétés du kina-Machin, — usez-en et vous serez très forts — du lait Mamilla qui épanouit les poitrines des jeunes filles, et de la revalescière Pompadour qui a pu vaincre quarante ans de constipation opiniâtre (lettres à l'appui de Sa Sainteté Pie IX, du comte Pluskoff et de la comtesse de Bréan).

Il me semble que dans le même ordre d'idées, il y aurait encore, de-ci, de-là, en cherchant bien, quelques jolis bénéfices à réaliser. Les guérites des factionnaires, par exemple, sont peintes de raies tricolores ; c'est tout ce qui nous reste du brave général Boulanger, mais ça ne rapporte rien. On pourrait y coller le portrait en pied de Reschal, le fin comique, vêtu d'un complet gris merveilleux à cinquante-cinq francs, tout doublé soie, avec gilet fantaisie et chemise de cérémonie, ce complet qui ne se trouve que dans la fameuse maison qui n'est pas au coin du quai ; article de pure réclame et qu'on n'obtient qu'en l'exigeant. De l'autre côté de la guérite, comme pendant, je propose la fine silhouette de Sulbac, le bon diseur vantant le pétrole de sa belle-mère.

Une fois lancée dans cette voie, la Princesse ne s'arrêtera plus – quelle raison aurait-elle de s'arrêter ? – et pourra augmenter sensiblement ses revenus. La colonne Vendôme me semble indiquée pour des affiches en spirale qui tourneraient autour du bronze d'Austerlitz comme les devises d'un gigantesque mirliton et nous vanteraient par exemple les mérites de *La Redingote Grise*. « Quand même vous seriez le petit caporal, on ne passe pas. Le soir

même, l'empereur fit appeler le brave Jean-Baptiste Courir et lui attacha la croix à sa boutonnière. »

Est-ce qu'une richissime Américaine n'avait pas proposé jadis de nous acheter l'Arc de Triomphe ? On pourrait peut-être voir si quelque milliardaire est encore dans ces agréables dispositions.

Depuis un siècle, l'état-major de la Place et le gouverneur de Paris étaient installés place Vendôme ; mais les immeubles qu'ils occupaient pouvaient rapporter un bon prix. On a relégué le gouverneur aux Invalides – et allez donc c'est pas mon père ! – et on a mis les deux hôtels en vente. Il est aussi question de vendre la Roquette, mais le mètre de terrain, rue de la Folie-Regnault, n'a pas grande valeur, tandis qu'au haut du faubourg Saint-Denis, c'est une autre affaire. Si on vendait Saint-Lazare, on n'en parlerait plus dans la pièce de M. Feydeau, ce qui ferait plaisir à la duchesse d'Uzès, et l'on pourrait en retirer un gros sac. Allons, c'est entendu, on bazardera Saint-Lazare. On a vendu une nouvelle portion des Champs-Élysées dont il ne restait cependant pas grand'chose – à un industriel qui a élevé sur la pelouse un restaurant à deux étages bouchant, juste à l'Élysée, la perspective de la nouvelle avenue. Il y avait un réservoir situé au coin de la rue du Rocher

et du boulevard de Courcelles. Je ne sais pas quelle était son utilité, mais enfin, du moment qu'il existait, il devait servir à quelque chose. On l'a desséché, et sur son emplacement on a édifié une série de maisons de rapport.

Et la vieille Princesse continue à bazarder et à encaisser, à encaisser et à bazarder, comme un fils de famille besogneux qui se déferait, sans remords, de tous ses bijoux et consentirait, le cas échéant, à oublier ses parchemins pour se promener sur les boulevards en homme-sandwich, en criant : « Ce soir, à huit heures, à l'Olympia, Little-Tich et déshabillage suggestif de la catapultueuse Tortojada ! »

Un jour, un grand seigneur, voyageant dans le même compartiment qu'un Marseillais, lui racontait qu'il était cousin de la Vierge, qu'il avait eu un aïeul fort mal arrangé au combat des Trente, et un autre escrabouillé à Malplaquet, etc.

— Monsieur, lui dit le Marseillais, en l'interrompant avec l'accent que vous savez, moi, ze me fiche complètement de mes aïeux ; alors, zuzez un peu ce que je me f... des vôtres ! Il me semble que cette bonne Princesse est absolument de l'avis du Marseillais, en tant que respect des souvenirs, du

passé, de ce qui fait la noblesse, la grandeur et la respectabilité d'une grande ville comme Paris.

Bah! Bazardons, bazardons, il en restera toujours quelque chose !

LA POLKA DES BAISERS



M. LAGRAULET, chef de la maison Lagraulet d'art – quincaillerie modém-style et zincs – entre en coup de vent dans le bureau de l'agence Dargeville, vous savez, cette agence de toute confiance qui fournit aux Parisiens pour leurs soirées des barytons un peu défraîchis, des cantatrices de grand opéra, un peu oubliées, ou même des comiques de café-concert, femmes charmantes, folâtres, mais toujours de bon goût – moyennant un petit supplément, on peut, même se procurer des douairières de noble prestance et des vieux messieurs décorés qui font bien sur les banquettes.

Il aperçut, derrière une table à tapis vert, un joli garçon, brun, tout frisé, avec une cravate de nuance tendre, et demanda :

– Monsieur Dargeville ?

– Monsieur Dargeville est absent, mais je suis son secrétaire, et c'est moi qui le remplace. Vous désirez donner une soirée ?

— Non, je voudrais seulement un professeur de piano pour ma femme.

— Nous avons cela, monsieur, nous avons tout ! Asseyez-vous, et dites-nous quel est le genre de musique qu’il plaît le mieux à madame votre épouse ?

M. Lagraulet s’assit, épongea son front chauve, essuya ses lunettes avec le calme d’un homme qui aime à faire les choses avec ordre et méthode, puis il dit :

— Monsieur, d’après mon aspect, vous ne pouvez pas du tout juger de ce qu’est ma femme, ma Valérie, le me rends très bien compte – et elle aussi – que nous n’appartenons pas à la même race, quoique attelés dans les mêmes brancards. Ces choses-là arrivent. Moi, je suis un commerçant, un gros commerçant pratique et sérieux. J’ai bien quelques instincts artistiques, mais je ne comprends que l’art appliqué à l’industrie. Ma femme trouve, d’ailleurs, mes essais de quincaillerie modern-style et mes zincs d’art absolument affreux, mais cela se vend très bien dans la banlieue, et c’est l’essentiel ; bref, sans être riche, je puis dire hautement que je fais honneur à mes affaires. Ma Valérie, au contraire...

— Ah ! c'est ça, parlez-moi de votre femme, dit le secrétaire en limant ses ongles en forme d'amande, voilà qui est plus intéressant.

— Eh bien ! madame Lagraulet, ma Valérie, est aussi blonde que je suis brun, aussi svelte que je suis bedonnant, aussi pâle que je suis coloré. Un lys, monsieur, un grand lys comme je me plais à en faire grimper le long des chenets de cheminée. Quarante-cinq francs la paire, très jolis ; si jamais vous aviez besoin...

— Non, merci ; j'ai un poêle à l'antracite ; mais continuez-moi, de grâce, le portrait de madame Valérie.

— Monsieur, elle a des yeux bleus, profonds à s'y noyer, des cheveux ondés qui ressemblent à des vagues d'or, une taille de liane onduleuse et souple que je prendrais dans mes dix doigts ; le cou très long, ce qui lui donne un grand air qui m'intimide un peu ; mais c'est surtout sa bouche qui est attirante : une bouche pourpre, encadrant des dents humides, éclatantes. Je ne sais pas comment vous expliquer ça...

— Vous expliquez très bien, monsieur Lagraulet. Madame doit être une bien jolie femme.

— Tout ça, monsieur, c'est pour vous faire comprendre que j'adore ma Valérie, et que je n'ai rien à lui refuser, du moins tant que ses exigences ne dépassent pas mes moyens. Bref, ces temps derniers, elle a été prise de la lubie de se remettre au piano. Elle trouvait qu'une femme assise devant l'instrument, cela avait un air poétique, distingué, muse :

Et ses doigts voltigeaient sur les touches d'ivoire
De son piano d'Er...oire.

comme a dit le poète. Et elle m'a demandé à avoir pour professeur M. Falentel, du Conservatoire, un petit-neveu de Liszt, s'il vous plaît, et qui possède, paraît-il, un talent transcendant. Il ne joue pas sur un piano, il le dompte et en fait sortir tantôt la tempête qui déracine les chênes et renverse les immeubles, tantôt la brise douce et parfumée qui pousse la trimème aux voiles d'azur vers les rives ensoleillées de Corinthe. C'est Valérie qui m'a expliqué tout cela, car moi, je l'avoue humblement, j'incompète absolument en musique. Ce Falentel se présenta donc chez nous ; c'était un gaillard superbe, avec une taille de cuirassier et une barbe noire de prêtre assyrien. C'est lui qui ferait bien en chenets, avec une cou-

ronne de lauriers. Bref, nous convenons de vingt francs la leçon d'une heure. C'était un peu cher, mais un petit-neveu de Liszt, un homme qui savait imiter la tempête et la brise ; bref, je cède et voilà le marché conclu. Comme toute journée était prise par ses cours au Conservatoire, il fut entendu qu'il viendrait le matin, vers dix heures, et ferait travailler ma femme dans sa chambre à l'entresol, pendant que, moi, je tiendrais le magasin, au rez-de-chaussée. Je louai un piano à vingt-cinq francs par mois, d'après une ingénieuse combinaison de versements espacés qui me feraient propriétaire dudit piano en dix-huit ans, et ce piano fût placé dans la chambre de Valérie, à deux pas de son lit ; elle n'avait qu'un simple peignoir à endosser pour commencer ses gammes. Bref, Falentel s'amène et les leçons commencent, les lundi, mercredi et vendredi. Cela m'amusait d'entendre les notes qui résonnaient là-haut pendant que j'époussetais mes *Marius sur les ruines de Minturnes*, et mes *Spartacus brisant ses chaînes*, deux spécialités de la maison.

— Eh bien ! demandai-je un jour, ça marche-t-il ? Nous voilà à la vingt-cinquième leçon, soit cinq cents francs, sans reproches : Commences-tu à déchiffrer proprement ? Pourrais-tu bientôt me jouer

un petit air, une romance; après mes repas, j'aimerais assez à voir la trirème aborder à Corinthe.

— Précisément, me répond Valérie, nous allons étudier, la semaine prochaine » la *Polka des baisers*. Tu verras comme c'est joli, la polka des baisers!

Je ne demandais qu'à la croire, et, déjà, je me réjouissais, à l'avance, du genre adopté, car je ne me souciais guère des tempêtes qui déracinaient les chênes – chacun son goût – mais, chose curieuse, figurez-vous, monsieur, qu'à partir de ce moment-là, j'avais beau prêter l'oreille, dans mon magasin, pour entendre cette fameuse polka des baisers, j'entendais toujours les baisers, mais jamais la polka. Pourquoi riez-vous, monsieur l'employé?

— Pour rien, monsieur Lagraulet. Allez! Allez! Vous m'intéressez infiniment.

— Alors, j'ai bien réfléchi. Il y a six semaines que ça dure. Vingt francs de cachet, et une polka qu'on n'entend même pas... Est-ce que vous ne pourriez pas me procurer un professeur à dix francs, avec une polka qu'on entendrait?

— Monsieur, dit le jeune employé, votre cas m'inspire une sincère sympathie, sentiment auquel l'agence Dargeville sera heureuse de s'associer. Renvoyez votre Falentel du Conservatoire, à vingt

francs, et je vous trouverai un excellent professeur à dix francs.

— Bravo ! Et voulez-vous me nommer ce professeur ?

— Si vous le voulez bien, ce sera moi. Je procède de Chopin. Je suis ce qu'on appelle un bon Chopin.

— Ah ! monsieur, comment vous remercier !

— Ne me remerciez pas. Tout ce que vous m'avez raconté de madame Valérie Lagraulet m'a fait comprendre qu'il y avait là une âme d'artiste à ouvrir aux vibrantes notions du beau. Ainsi, je vous ai dit dix francs, voulez-vous cent sous, voulez-vous quatre francs cinquante ?

— Non, non ! Je ne veux pas lésiner avec vous pour une pièce de cinquante centimes. Ainsi, convenu pour... cinq francs. Et quand commencez-vous la leçon ?

— Dès demain, si vous voulez ; à quelle heure ?

— Toujours au saut du lit, c'est le moment où Valérie est le mieux disposée.

— Et toujours aussi la polka des baisers ?

— J'y tiens beaucoup. Adieu, monsieur, et de tout cœur croyez à ma gratitude pour votre extrême obligeance.

Et M. Lagraulet, après avoir serré énergiquement la main aux ongles roses du jeune employé, sortit de l'agence avec le sourire satisfait d'un homme qui n'a pas perdu sa matinée, et qui vient de bonifier son budget artistique d'une réduction de quinze francs par jour.

MIJAURÉE !...



LIRE AVEC L'ACCENT MARSEILLAIS

LORSQUE Olivette Lestrouballe se fût décidée à épouser le baron Numa Ventajour, sans contredit le plus beau veuf du pays, ce fut moins la grosse fortune du gentilhomme qui l'attira que le souvenir des bontés qu'il avait eues pour sa première femme. De notoriété publique, à Nîmes, depuis les Arènes jusqu'à la Maison-Carrée, tout le monde vous dira, que la première madame Ventajour fut une femme parfaitement heureuse. De plus, Olivette commençait à monter en graine, vingt-six ans aux mirabelles, et son teint devenait un peu jaune, comme ces cierges dont parle Alfred de Musset, et qui n'ont jamais été bénis. Il était grand temps de bénir le cierge.

Elle épousa donc, en grande pompe, le baron Numa Ventajour, dans la chapelle de Congénies, cérémonie intime comme il convient pour un second hymen ; puis le ménage alla s'installer dans une jolie

bastide que le marié possédait sur le Vidourle, enfouie sous les platanes et les lauriers roses. Le teint d'Olivette redevint de lis, d'autant plus que le baron, qui avait lu Molière et qui était très partisan de la médecine du grand siècle, enseigna à sa femme les effets bienfaisants d'une irrigation rafraîchissante.

Un beau jour, Olivette dit à son mari :

— Nous devrions bien aller faire une visite à ma tante Isaure Cavaillon, qui habite Palavaz. Elle est demoiselle. C'est une tante à héritage, et elle serait flattée que nous lui fassions notre visite de noces.

— Oh ! mon pitchoun, voici l'époque des vendanges, et il m'est tout à fait impossible d'abandonner Congénies. Pas moins, va voir la tante Isaure, je permets ; tu respireras l'air de la Méditerranée, les brises salines te feront du bien ; et, quand tu auras bien rempli ton devoir de nièce, eh bien ! tu reviendras remplir tes devoirs d'épouse, té !

On s'embrassa avec effusion ; on remplit une petite malle, l'absence de madame Ventajour ne devant pas être de longue durée, et Olivette s'embarqua avec Paillette, sa femme de chambre, pour Montpellier, avec correspondance pour le petit bain de mer de Palavaz, où résidait tante Isaure. Olivette fut reçue avec transport par la vieille demoiselle :

— Comme tu es brave! Comme tu as forci et comme tu as bon teint! Ah! le mariage, il n’y a encore que cela pour les jeunes filles. Et ton mari, mon neveu, est-ce que je ne l’embrasserai pas, lui aussi?

— Hélas! non, ma tante, il est retenu par les vendanges.

— Eh bien! nous nous passerons de lui, le pauvre! Je t’ai installé une belle chambre à fleurettes gaies, et, par la fenêtre, tu verras la mer bleue.

Les premiers jours se passèrent à merveille. La cuisine était très soignée, avec la bouillabaisse, et les oursins au safran – une merveille! Le soir, on allait au Casino, et l’on jouait aux petits chevaux, avec d’intéressantes combinaisons sur la bande et la transversale. Quand on avait perdu cinq francs, on rentrait; parfois, il y avait concert, avec un solo de flûte par un jeune flûtiste du grand théâtre de Montpellier; et le temps s’écoulait.

Donc, Olivette ne s’ennuyait pas, et supportait avec philosophie l’interruption momentanée des caresses conjugales; et cependant, chose curieuse, son teint redevenait aussi jaune, aussi terreux que lorsqu’elle était jeune fille. Adieu les tons de lis et de roses sur les joues en fleurs. La tante Isaure remarqua ce changement avec chagrin. Est-ce que, par ha-

sard, sa chère nièce ne se portait pas bien? Est-ce que la cuisine ne conviendrait pas à son estomac? Ou encore, est-ce que l'air de la mer, hâlant le visage plus que de raison, produirait ce fâcheux résultat? Que dirait le baron Numa Ventajour lorsqu'elle lui renverrait une épouse aussi safran que la fameuse sauce des oursins? Comme la couleur d'ocre augmentait, la brave demoiselle n'y tint plus et elle résolut d'interroger la fidèle Paulette, la camériste, pour savoir s'il n'y avait pas un motif à la transformation opérée chez sa maîtresse.

— N'avez-vous pas remarqué, Paulette, ma mie, lui dit-elle un beau matin, que ma chère nièce, madame la baronne de Ventajour, n'a plus sa belle mine des premiers jours?

— Hélas! oui, mademoiselle. C'est assez visible, soupira la femme de chambre.

— Et... vous en connaissez la cause, pécaïre?

— Oui, mademoiselle; seulement... c'est assez délicat à dire.

— Allez, allez, ma fille; nous sommes en famille, et entre femmes il n'y a pas à se gêner, pas moins.

— C'est que la raison est d'un ordre très intime... Enfin, voici: madame la baronne ne se porte bien qu'à une condition, c'est de prendre un lavement

tous les jours. C'est par ce seul moyen qu'elle peut conserver la clarté de son teint.

— Eh bien! Dieu merci, ce n'est pas l'eau qui manque à Palavaz. Eau chaude, eau froide, eau tiède. Et di qué li qué vinque, mon bon!

— Je sais bien, mademoiselle, ce n'est pas l'eau qui manque... mais ma maîtresse a oublié son irrigateur.

— N'est-ce que cela? s'écria tante Isaure triomphante. Que ne le disait-elle plus tôt, cette innocente! J'ai justement le mien qui ne sert pas pour le moment, car, dans la saison des fruits, je n'en ai pas besoin, et je m'en passe. Venez dans mon cabinet de toilette; je vous remettrai le précieux instrument et vous le déposerez, sans autre explication, dans la chambre de ma nièce.

— Bien, madame.

Aussitôt dit, aussitôt fait. La petite boîte en zinc laquée de vert fut portée dans la chambre d'Olivette. Le modèle était un peu archaïque, mais, une fois bien monté, l'appareil hydraulique fonctionnait à merveille, et c'était le principal. Puis tante Isaure épia, sur le visage de madame Ventajour, les résultats habituels du remède, s'attendant à voir reflourir les lis et les roses; mais, phénomène tout à fait surprenant

et inattendu, les roses et les lis ne reflourirent pas ; chaque jour, le teint d'Olivette devenait de plus en plus terreux et la mine plus mauvaise, avec les yeux battus comme au lendemain de nocce. Quel était ce mystère ? Cela devenait inexplicable ; et si réellement l'air de Palavaz ne convenait pas à l'ex-vieille fille devenue jeune femme, eh bien ! on se déciderait à la renvoyer dans la bastide conjugale.

Tante Isaure fit donc revenir, à nouveau, Paulette, la camériste, et lui dit :

Ma fille, vous n'avez donc pas déposé ma petite boîte dans la chambre de madame Ventajour, ainsi que je vous l'avais recommandé ?

Mais si, mademoiselle, la boîte est bien chez madame :

— Alors, je vous prie, expliquez-moi pourquoi ma nièce reste quand même jaune comme un coing ; on dirait qu'elle couve une atteinte de jaunisse.

— Ah ! dame ! c'est d'un ordre assez délicat.

— Mais, noun di Diou ! je vous ai déjà dit que nous étions entre femmes. Voyons, parlez... j'ai besoin de savoir la vérité.

— Eh bien ! madame la baronne ne veut pas se servir de l'instrument de mademoiselle.

— Ah! par exemple, je voudrais bien savoir pourquoi. Il n'est pas à la dernière mode, hein? C'est pour cela?

— Non, mademoiselle, non. Mais madame la baronne a remarqué que la canule n'avait pas été changée; alors, elle a préféré ne pas se servir de l'instrument.

Tante Isaure se redressa, absolument stupéfaite par un scrupule qui, évidemment, dépassait sa compréhension féminine; voyez-vous ça! ah! ces pimbêches des villes! Puis, tout à coup, il lui vint une idée qui éclaira son visage d'une joie diabolique et hargneuse, elle répliqua du tac au tac, avec un haussement d'épaules épique :

— En voilà une mijaurée, avec sa canule neuve! Avec cela qu'elle n'a pas épousé un veuf, té!

LE SOUPER



ON S'EST SOUVENT demandé pourquoi le souper, au théâtre, était une chose si navrante. Depuis celui de la *Dame aux Camélias*, où l'on rompt la monotonie du dessert par quelques couplets chantés le verre en main, ce qui paraîtrait aujourd'hui déplorablement « coco », jusqu'à celui de l'*Éducation de Prince*, sans oublier celui du *Réveillon*, où Geoffroy accapare l'attention des convives par l'interminable récit d'une aventure de province, la scène du souper est inexorablement vouée au fiasco ; plus le nombre des convives sera considérable, plus le luxe déployé, avec fleurs, tziganes, service catapultueux, etc., sera grand, plus le contraste s'accusera entre la richesse du cadre et la pauvreté des choses qui y seront entendues.

En effet, un petit souper de quatre ou de six, chacun avec sa chacune, peut encore présenter un certain intérêt, la conversation restant générale entre les six personnages qui se renvoient la balle « sur la raquette de l'esprit », ainsi que disaient les

précieuses du siècle dernier. Au reste, dans ce cas limité, les attentions que les convives ont pour leur compagne, les baisers échangés, les privautés permises, peuvent présenter un certain intérêt suggestif, mais quand même on ne saurait dépasser une certaine limite sans tomber dans le théâtre Chirac.

Mais, quand vous nous montrez un souper d'une trentaine de personnes, *très spirituelles*, il faut, forcément, que les vingt-neuf qui ne disent rien écoutent les concetti de celle qui parle, et le spectacle de ces vingt-neuf convives muets, inoccupés, ne mangeant même pas et attendant leur réplique est, tout simplement lugubre ; et c'est ce qui se produit inévitablement. Dans les vaudevilles du bon vieux temps, après avoir fait semblant de grignoter quelques écrivisses en carton, on faisait monter une des dames sur la table pour chanter un air à boire ou une gaudriole, et, immédiatement, on se levait pour exécuter un quadrille échevelé. Quand les jambes des soupeuses étaient d'un galbe suffisant, ce tableau n'était pas plus ennuyeux qu'un autre ; mais, aujourd'hui, on est plus exigeant en fait de mise en scène vécue et l'on veut se rapprocher davantage de la vie réelle.

Or, qu'arrive-t-il dans la vie réelle ? C'est que les soupers où l'on est nombreux sont en général assom-

mants. Cette juxtaposition, à la même table, de gens qui se connaissent peu, amène au potage un de ces silences qui est la leçon des joyeux viveurs, et qui n'est troublé que par le bruit des cuillers frappant la vaisselle des assiettes pour y cueillir le consommé froid, ou la bisque classique. Avec les dîners à huit heures et demie, on arrive en général à souper n'ayant ni faim ni soif, on ne commande plus que des eaux minérales, et l'on ne peut guère compter sur la bienfaisante action du champagne pour délier les langues, déchaîner l'orgie et faire rouler les convives sous la table, comme cela se passe encore en Angleterre ou en Russie, pays où l'on sait boire.

C'était pourtant une chose charmante que le souper, tel qu'on l'avait inventé au XVIII^e siècle. Les femmes, avec leurs atours chatoyants, étaient certainement les souveraines de ces fêtes nocturnes, les hommes étaient plus aimables, les gens de lettres plus spirituels et la société plus polie. Une cuisine exquise n'était que l'accident, la conversation était le principal, et le souper plaçait l'esprit français sous son jour le plus vif, sous son relief le plus brillant. Seulement pour cela il faut savoir causer. Or, de même que les petits jeunes gens d'aujourd'hui remplacent, aux bals masqués, l'art d'intriguer qu'ils

ignorent, par la tripotage immédiat et brutal, pour la bonne raison qu'il est plus facile de plonger sa main dans un corsage décolleté que de décocher un mot spirituel, de même dans les soupers d'aujourd'hui, la gaieté est remplacée par le bruit, par des vociférations et des cris d'animaux, qui, le lendemain, en fait d'agréable souvenir, ne vous laissent qu'une formidable migraine.

Sous la régence, arrivant après les dernières années de Louis XIV, qui avaient été fort maussades, on éprouva le besoin de s'amuser, et Philippe d'Orléans donna joyeusement le branle avec les petits soupers du Palais-Royal, en compagnie de Dubois et de Noailles. Soit dit en passant, on n'a pas été tout à fait juste pour le régent ; on ne le voit qu'à travers ses débauches, et l'on songe à son inceste présumé avec sa fille la duchesse de Berry ; la vérité, c'est qu'il était bon et tolérant comme la plupart des jouisseurs, qu'il avait des goûts artistiques très délicats, et que ses opéras *Hypermneste*, *Panthée*, bien que fort licencieux, ne manquaient pas de mérite. Il avait quelque talent comme graveur, et on lui doit les illustrations de *Daphnis et Chloé*, « monument d'art... et de volupté », a dit Michelet.

Mais les soupers furent à l'apogée sous Louis XV. Si le roi disait : « Après moi le déluge », à l'heure du souper, les roués et les petits-maîtres disaient : « À demain les affaires sérieuses ». Rien ne rend mieux l'impression qui nous reste de ce temps charmant, que le souvenir de ces repas pleins de lumières, d'épaules nues, de chatolements d'étoffes zinzolin et diaprées. Plus de souci, demain ne verra jamais tant cette nuit de plaisir a pénétré votre être, rendant possible tous les héroïsmes de dévouement, d'amour, et même de débauche.

Ah ! les aimables gens ! Des oisifs raffinés ayant expérimenté tous les vices, mais sous les formes les plus élégantes et les plus spirituelles, dans un milieu de luxe et de grande vie tel que toute mesquine préoccupation d'économie ou de respect humain disparaissait, laissant aux passions tout leur caprice et toute leur fougue. Autour de ces tables, éclairées à la lumière des lustres piquant des étincelles sur les coupes de cristal, sous ces lambris surchargés de dorures et d'emblèmes polissons, c'était un monde très curieux, à la fois sceptique et crédule, corrompu et naïf, ne croyant à rien de ce qui avait été, par ennui, croyant à tout ce qui allait être par besoin de sensations nouvelles, et, entre deux services, touchant

à tout par désœuvrement et ignorance du danger. Plaire et être heureux était l'étude de tous, et, par art ou nature, jeunes et vieux, tous y parvenaient ; et sans ridicule, ni sacrifice, à la lueur propice des bougies, bien poudré, bien accommodé, avec un peu de rouge et en habit de gala, M. de Richelieu, avait, à souper, autant de succès, à quatre-vingts ans qu'à seize.

Sous le premier Empire, on soupa peu, tous ces guerriers avaient l'habitude de se lever de bonne heure, à l'exemple du maître et étaient, par conséquent, couchés tôt ; mais sous la Restauration et sous Louis-Philippe, époques relativement tranquilles et oisives, les soupers reparaissent de plus belle. Balzac a consacré des pages étincelantes aux soupers de Coralie, de Josepha Mirat, et de toute cette société fêtarde qui évoluait autour du beau Lucien de Rubempré, au restaurant Lointier, avec Esther-la-Torpille, Florine, Tullia et Mariette. Sous le second Empire, époque où l'on dînait à sept heures, et où par conséquent l'on pouvait être en appétit à une heure du matin, la vie nocturne battait son plein, et l'on ignorait absolument la vie du matin, nos ancêtres, dans la grande vie, ne se levant frais et dispos, que pour déjeuner. Ce fut l'époque brillante du Grand-Seize du

Café Anglais, et du Grand-Six de la Maison-d'Or. On ne faisait pas que s'y gaver et y jeter la vaisselle par les fenêtres, comme Grammont-Caderousse le risqua certain soir, mais à l'instar du XVIII^e siècle, on y causait, et ces cabinets particuliers étaient surtout des salons, où l'on s'occupait un peu de tout, art, politique, littérature, sans que l'amour représenté par les belles filles de l'époque, y perdit rien.

C'est l'adagio de la bacchanale
Dont la voix brutale
Hurle tous les soirs.

a pu chanter encore Meilhac, aux environs de 1864. Roger de Beauvoir, Arsène Houssaye, les deux Goncourt, Paul de Saint-Victor étaient des virtuoses dans l'art de savoir être soupeur avec l'esprit toujours en éveil, et la repartie du tac au tac toujours vive. Je me souviens de l'exaspération de Paul de Saint-Victor, alors qu'il présidait notre banquet des *Spartiates*, en entendant le prince Galitzine admis – Dieu sait pourquoi – au milieu de ces illustrations littéraires – s'inquiéter du menu et morigéner le maître d'hôtel sur la qualité des mets, comme si l'on était réunis pour manger.

Aujourd'hui, l'on ne soupe plus. L'existence au grand air, et les différents sports pratiqués, au bois de Boulogne, dès neuf heures du matin, ont tué la vie nocturne, et, quand, par hasard, la chose nous arrive, nous manquons d'entraînement, nous *ne savons plus*; c'est sans doute pour cela que le souper est une chose si triste dans la vie réelle, et au théâtre qui est l'image de la vie. Il n'y a plus aujourd'hui qu'une espèce de souper que je comprene, c'est celui, en tête à tête, dans un cabinet particulier, avec une femme qui vous plaît et qui, pour des raisons personnelles, ne saurait ni aller chez vous, ni vous recevoir chez elle. Ce souper-là, bien compris, bien commandé, avec un menu léger et délicat, un large divan, des tentures qui « étouffent les sanglots et absorbent l'agonie » et surtout un verrou discrètement tiré, peut être charmant, quand on ne craint pas l'apoplexie comme Attila, Skobelev, et autres vieux marcheurs de grande marque.

Si parfois la porte résiste,
Le garçon maladroit insiste,
Mais le malin n'insiste pas.
Fermes les yeux, fermes les yeux
Ne troublons pas les amoureux.

UNE FEMME QUI SE TIENT



IL Y AVAIT, ces jours derniers, grand dîner chez madame Mauclair. Volontiers elle eût pris comme devise de sa vie celle du duc de Mora : « La tenue ! la tenue ! » C'est dans toute l'acception du mot une femme qui se tient, et qui se tient bien. Avec ses bandeaux noirs légèrement ondulés, son nez aquilin, ses lèvres minces, elle donne absolument, dans ses toilettes élégantes et sobres, une impression de dignité, de réserve et de haute vertu ; seuls, les yeux, très brillants, semblent indiquer une certaine sensualité ; mais le tempérament a dû être vaincu par l'austérité des principes.

Veuve très jeune, et plutôt jolie, d'origine bourgeoise, mais possédant une aisance capitonnée, elle a compris l'utilité d'un bon cuisinier dans notre société moderne, et ses dîners académiques sont légendaires, pour la délicatesse du menu, l'antiquité des vins et la vénérabilité des convives. Un moment, on avait bien été un peu surpris d'apercevoir à un bout de table le beau Pardaillan, le gigantesque capi-

taine de cuirassiers, dont la moustache conquérante, le fin profil et les cheveux drus détonnaient au milieu de ces calvities, de ces bajoues, et de ces barbes grises. Que venait-il faire dans cette galère? Mais Pardaillan s'était évanoui après deux ou trois apparitions pendant lesquelles on avait généralement peu apprécié sa voix tonitruante, son appétit de cavalier ayant galopé dans la fraîcheur matinale, et ses allures soldatesques. Et l'on s'était retrouvé, entre soi, entre dignes personnages, ronronnants et bien-disants, mêlant les allusions classiques aux citations modernes, et ne craignant pas, entre les cailles en caisses et le suprême de foie gras Lucullus, de risquer, avec des bouches en chose de poule, le langage des Dieux, dans des compliments surannés à la maîtresse de la maison qui souriait.

À ce petit jeu-là, madame Mauclair avait gagné une haute influence sous la coupole, et l'on reconnaissait l'action décisive de sa blanche main dans les élections pour immortels. Ses jeudis étaient fréquentés, de cinq à sept, par tous les bons bardes, tous les compilateurs de vieux documents, tous les fabricants de souvenirs historiques et de romans vécutus dans le frisson du beau, hantés par l'espérance de caser un jour leurs fondements adipeux dans le

fauteuil académique. Elle était la bonne hôtesse qui reste avenante, encourageant les timides, et rani-
mant les blackboulés. Elle recevait des livres avec
des dédicaces flagorneuses, livres que coupait poli-
ment et soigneusement sa dame de compagnie, et
trouvait sur ses éventails des quatrains rococos dans
ce genre :

Dans les cas de chaleur extrême,
Heureux d'amuser vos loisirs
Je saurai près de vous amener les zéphyr.
Les amours y viendront d'eux-mêmes.

Tout cela était du dernier galant, mais d'une im-
peccable correction. La déesse vivait très haut dans
un nuage d'encens comme celui qu'on brûle devant
les madones dans les cathédrales, et les rares fois
où j'avais eu l'honneur d'être convié dans ce milieu
ultra-littéraire, moi qui ne briguais ni la succession
du duc de Broglie, ni celle du vicomte de Bornier, je
m'étais toujours étonné que cette femme agréable,
libre, indépendante de toute manière, et qui avait
tout pour être aimée, se contentât de ces baisers res-
pectueux sur sa blanche main, et de ces madrigaux
platoniques. Le cou très blanc, très rond, orné du
collier de Vénus, les épaules rondes qui, aux grands

soirs, apparaissaient encadrées dans la mousseline de soie, les seins bien servis appelant la caresse instinctive, semblables à deux doux oreillers où l'homme épuisé pouvait reposer sa tête, tout cela mobile, remué, palpitant, exhalant une subtile odeur de femme et d'essence, me semblait valoir mieux que ces hommages séniles. Mais quoi ! il n'y avait rien à dire, ni à faire. C'était une femme qui se tenait.

À ce dîner-là, elle était vraiment belle. Un petit pouf de plumes noires était fixé dans ses cheveux avec une aigrette en filigranes d'or scintillante. La robe en Chantilly pékiné de velours noir avait le décolleté souligné d'une draperie de tulle blanc avec une guirlande de gui et de houx. L'esprit était emporté en de lointaines rêveries de courtisanes de Venise ou de patriciennes de Florence, pendant que l'œil se fixait avec admiration sur ce buste de statue vivante émergeant de son alvéole de dentelle. Assis à sa gauche, je voyais la lumière électrique arrivant d'en haut qui cernait les contours extérieurs des chairs et de la chevelure d'une sorte de nimbe lumineux. Et autour d'elle les voix cassées ou glapissantes continuaient à susurrer des propos académiques, et d'harmonieuse banalité, tandis que les bouches édentées ou gloutonnes accentuaient de sa-

vantes et mystérieuses onctuosités. Alors, il me prit comme une vague colère irraisonnée, et j'éprouvai le désir d'évoquer, au milieu de tous ces fossiles, la fière silhouette du robuste cuirassier qui m'avait plu par sa belle prestance, et de ma voix la plus naturelle, je lançai, dans un silence :

— Que devient donc le capitaine Pardaillan ?

Il y eut, comme on dit, un froid, un nuage passa au milieu des surtouts fleuris, et je sentis le poids des regards venimeux qui me foudroyaient derrière les binocles à monture d'or. Mais madame Mauclair me répondit avec une moue de dédain :

— Oh, je ne le vois que rarement, très rarement. Est-ce qu'il est de vos amis ?

— Ma foi, il m'est très sympathique. On sent une robustesse, une sécurité de ses mérites qui vous gagne et vous donne à lui du premier coup.

Tout autour de la table, les regards devinrent de plus en plus hostiles et féroces tandis que la maîtresse de la maison continuait, très froide, en fermant à moitié les yeux :

— Vous trouvez ! Eh bien, moi, je l'avoue humblement, il ne m'a pas du tout produit cette impression triomphante. Je trouve que votre Pardaillan

manque absolument de race. Il est commun ; c'est le gros officier de cavalerie dans toute son horreur.

— Pardon. Il n'est pas gros ; il est tout en muscles ; mais si ses épaules sont carrées, si sa poitrine est bombée comme un coffre, il a une taille de femme, et des hanches d'éphèbe.

— Mais monsieur, me lança une petite madame de Ramures, vous n'avez donc jamais regardé ses mains, des mains de porte-faix !

— Et ses pieds ! appuya en riant madame Mauclair. Je vous assure qu'en bottes Chantilly, c'est terrifiant.

Il y eut des éclats de rire perlés parmi les convives absolument ravis de voir ainsi l'ennemi jeté par-dessus bord et je n'essayai pas de lutter d'avantage en faveur de Pardaillan. Après le dîner, on gagna le salon et madame Mauclair, qui, à plusieurs reprises, avait passé ses mains sur son front, se plaignit d'une violente migraine. On s'empressa. On s'inquiéta.

— Oh ! ce n'est rien. C'est ce temps de neige. Je n'ai besoin que d'un peu de repos...

On comprit que c'était une invitation au départ et, après force recommandations sur les soins à prendre, les invités se mirent en devoir de faire leurs

adieux à la maîtresse de la maison. Quant à moi, je n'étais pas autrement fâché de quitter ce petit temple où la cigarette était interdite, et j'offris mon bras pour descendre à madame des Ramures.

— C'est ennuyeux, me dit celle-ci. J'ai bien compris que notre amie était souffrante et qu'il fallait la laisser seule ; mais, il n'est que dix heures et demie, et je n'ai commandé ma voiture que pour onze heures. Je vais être obligée d'attendre une grande, demi-heure, au bas de l'escalier. Ce n'est pas drôle.

Je ne pouvais déceimment laisser seule cette pauvre dame, alors que tous les convives étaient partis, et sacrifiant mon rêve de cigarette :

— Voulez-vous, madame, me permettre de vous tenir compagnie en attendant l'arrivée de votre coupé. L'escalier est bien chauffé, bien éclairé ; nous attendrons, assis, dans le vestibule, et une demi-heure est bien vite passée.

— J'accepte, monsieur, avec le plus grand plaisir.

Nous nous installons sur la banquette du fond, et nous nous mettons à bavarder, madame des Ramures ne tarissant pas d'éloges sur madame Mauclair, une sainte ! Puis tout à coup, à onze heures, nous voyons la porte du vestibule s'ouvrir et livrer passage à Pardaillan, en petit melon et cravate à

pois, qui, sans nous avoir aperçus, grimpa l'escalier comme un chat. Il frappa trois petits coups espacés à la porte du premier qui s'ouvrit discrètement, madame des Ramures était confondue.

— Comment, madame Mauclair reçoit le capitaine à cette heure-ci !

— Évidemment, madame, il est trop commun pour être invité à dîner par une femme qui se tient... Mais il est assez vigoureux pour être invité à souper... ce n'est pas la même chose.

LA CANNELLE



ROBERT BAGNAC et Jules Chitenay étaient deux vieux amis de collègue. De tout temps, Robert s'était efforcé d'imiter Jules et de faire, comme dans la chanson :

La même chose que lui.

Il inclinait, comme lui, sa casquette d'uniforme sur l'oreille droite ; comme lui, il était fort en lettres et faible en mathématiques ! comme lui, il avait été refusé au baccalauréat, et quand, plus tard, Jules eut des maîtresses, Robert s'empressa de leur faire la cour et de devenir leur amant de seconde main, si j'ose m'exprimer ainsi. Il y eut cependant une chose qu'il ne fit pas. Il ne se maria pas, comme son ami, étant sans doute de l'avis du philosophe qui a dit : « Il y a trois choses qu'il ne faut jamais avoir à soi : une maison de campagne, un cheval et une femme, parce qu'il y a toujours des imbéciles qui se chargent d'en avoir pour vous. »

Cependant, comme Valentine, la belle épousée en justes noces par Jules, était fort jolie et appétis-

sante en diable avec ses cheveux noirs de jais, son teint mat, ses grands yeux bleus cernés et sa bouche ombragée de cet imperceptible duvet qui, s'il faut en croire Renan est l'indice d'un tempérament voluptueux, Robert aurait bien voulu, sur certains points, faire « la même chose que lui », sans cependant avoir passé devant le curé et le maire, d'après un rite suranné. À cet effet il n'avait rien trouvé de mieux que d'inviter le ménage dans sa bastide de Bagnac, à l'effet de venir goûter son petit vin de Saint-Loubès, récolte de 1900, qui passait, dans tout le pays, vu la chaleur exceptionnelle, pour une cuvée exceptionnelle, un vrai nanan. Jules avait accepté et était arrivé avec madame Chitenay dont le regard flamboyait comme braise et qui paraissait en plein épanouissement amoureux : et, de fait, chaque soir, les échos de la petite chambre tendue de crétonne résonnaient de soupirs et de baisers, jusqu'aux heures les plus avancées de la nuit, cela au grand énervement de Robert qui, dans sa chambre solitaire, était dans l'impossibilité d'imiter son veinard d'ami.

Et cependant Valentine, sans doute à cause de l'exacerbation nerveuse à laquelle elle était quotidiennement soumise, avait les facultés émotives développées jusqu'au paroxysme, car elle accueillait,

avec une sympathie visible, les œillades de Robert et frémissait de tout son être lorsqu'il lui donnait le bras pour se rendre dans la salle à manger. Sous la nappe, c'était des frôlements de genoux, des rencontres de bottes et de bottines qui laissaient madame Chitenay toute pâle, et dans l'impossibilité de continuer à manger.

— Un quart d'heure de tête-à-tête en pleine sécurité, et Valentine sera à moi, pensait Robert, avec une fatuité qui n'était pas dépourvue d'une certaine vraisemblance. Je m'y connais, c'est un volcan que cette petite femme-là. Un baiser sur ses lèvres, bien appliqué, un de ces baisers savants, goulus et pervers comme je sais les donner, et elle tombera dans mes bras en pleine hypnose hystérique, les yeux convulsés et les bras grands ouverts attendant le divin frisson. Le tout c'est d'arriver à avoir ce quart d'heure de tête-à-tête.

Et dame, ce n'était pas commode. Jules, sans aucun pressentiment de jalousie, mais tout simplement parce qu'il était très amoureux de sa femme, ne la quittait ni jour ni nuit, et la garde autour de son bien convoité se trouvait tout naturellement faite par la force des choses. En vain, Robert leur avait donné deux chambres séparées avec deux lits suffisamment

étroits : mais les époux faisaient chambre commune, lit commun, toilette commune, aussi étroitement liés l'un à l'autre que les deux petits Chinois phénomènes de chez Barnum. Et quand par hasard Jules quittait un moment Valentine, c'est qu'il était avec son vieil ami Robert. Alors « faire la même chose que lui » rentrait dans les problèmes insolubles, en dépit de la bonne volonté évidente de madame Chitenay, qui paraissait très en appétit, mais aussi fort désireuse de changer son menu. On ne saurait toujours manger du pâté d'anguilles si bon qu'il soit, et, après tout, les maris qui ne développent pas les sens de leur femme, et les laissent somnoler dans une froideur de tout repos, sont peut-être des sages. Il y aurait beaucoup à philosopher là-dessus, et le sujet serait certainement aussi intéressant que le conflit anglo-turc ou les rapports de l'amiral Togo. Robert commençait donc à désespérer et songeait à un moyen poli de faire cesser ce supplice de Tantale ; il jetait sur l'heureux couple ces regards d'envie farouche que les loqueteux affamés lancent sur les repas attablés devant des mets succulents, et aperçus derrière la vitrine des grands restaurants. Lorsqu'un beau matin, Jules dit à Robert :

— Eh, bien ! ce vin de Saint-Loubès, ce nectar des dieux, année 1900, on ne le goûte pas souvent.

— Quand tu voudras ; j'ai précisément une barrique sur chantier, à la cave. Nous n'avons qu'à descendre ensemble un de ces matins pendant que madame Chitenay repose encore ; nous prendrons la petite tasse d'argent – l'éprouvette – et nous dégusterons ensemble le Saint-Loubès.

— Veux-tu, demain matin, à neuf heures ?

— Convenu, mon vieux complice. Je dégusterai, et tu feras la même chose que moi.

Le lendemain, Valentine dormait souriante dans le lit tiède et fanfreluché, au milieu des oreillers épars et des draps au pillage, lorsque Robert vint frapper à la porte de Jules deux petits coups discrets.

— Me voici, dit Chitenay. Je te suis.

Il apparut aussitôt, et les deux amis, en semblable petit complet du matin, descendirent à la cave avec la tasse d'argent et la chandelle allumée.

— Est-ce qu'il est reconstituant ton vin de Saint-Loubès ?

— Oh !, mon ami ! il réveillerait un mort, un parfum, un bouquet !...

— Eh bien, dit Jules en riant, tu m'en verseras une bonne rasade, la nuit a été rude et je ne serais pas fâché de me refaire un peu.

Arrivé devant la fameuse pièce, Robert pratiqua le forage, avec un grand soin, et un liquide clair, coloré avec des reflets rubis, se mit à jaillir dans la tasse d'argent. Il tendit la tasse à Jules, tout en bouchant avec le doigt le trou pratiqué dans la barrique, tandis que son ami tournait le liquide dans l'éprouvette, le humait, et, finalement, se décidait à l'avalier à petits coups, en faisant claquer la langue.

— Fameux, cher ami, fameux. Maintenant, à ton tour de faire la même chose que moi.

— Je veux bien, mais bouche bien l'ouverture, car c'est un vin de prix dont il serait dommage de perdre une goutte.

Jules s'empessa de boucher l'ouverture du forage avec son index. Mais, tout à coup Robert se frappe le front :

— Fou que je suis, j'ai oublié en haut la cannelle.

— Eh bien, va la chercher. Sois tranquille, je ne retirerai pas mon doigt jusqu'à ce que tu sois revenu.

— Alors, prends ma chandelle, et garde-toi de bouger avant que je sois redescendu.

Il plaça la chandelle dans la main gauche de Jules qui tenait toujours son doigt sur le trou du tonneau pour aveugler l'ouverture, puis il monta quatre à quatre au premier étage. Cela dura longtemps, un ton quart d'heure... sans doute Robert ne retrouvait-il pas l'indispensable cannelle; il avait si peu d'ordre!... et, pendant ce temps-là, fidèle à la consigne, et n'osant pas remuer sous peine de voir le précieux liquide se répandre, le pauvre Jules restait agenouillé devant la barrique, en tenant la chandelle le plus consciencieusement du monde.

Enfin, Robert reparut, radieux.

— Ah! te voilà! dit Jules, ce n'est pas malheureux. Si tu crois que c'est amusant de rester ainsi immobile, le doigt dans le trou.

— Pardonne-moi, mais j'avais tellement envie de foire la même chose que toi.

... Et, à son tour, tandis que Chitenay ajustait paisiblement la cannelle, Robert but à longs traits une bonne tasse du Saint-Loubès, si réparateur!...

FUMISTERIE



JEUDI MATIN, par le temps radieux que vous savez, la plupart des Parisiens de marque et des Parisiennes élégantes reçurent, à leur réveil, le petit mot suivant :

MONSIEUR HENRY PÉLISSARD
ANCIEN MAGISTRAT

vous prie de lui faire l'honneur d'assister à la conférence qu'il fera le vendredi 30 mars dans la salle de la Bodinière, à trois heures précises.

Sujet de la conférence :

LA FUMISTERIE ET LES FUMISTES
TRUCS DÉVOILÉS

Les femmes qui ne s'éveillaient pas seules – il y en a encore – demandèrent à leur compagnon, mari ou... autre :

– Qu'est-ce que c'est que cet Henry Péliissard ?

Le monsieur répondit :

– Je ne sais pas, mais ce doit être Lemice-Terrieux, le fameux Lemice-Terrieux.

Les femmes qui s'éveillaient seules – il y en a aussi – s'informèrent dans la journée au Concours hippique, au Palais de glace et dans ces derniers salons où l'on cause, et partout la réponse fut la même :

– Lemice-Terrieux. C'est évidemment Lemice-Terrieux. Enfin nous allons donc le connaître !

Et, immédiatement, on se mit à évoquer les anecdotes et les bonnes mystifications de ces dernières années. Quelques vieux messieurs voulurent opposer le souvenir de Romieu et du corniste Vivier ; mais on leur ferma la bouche avec la lettre de faire part annonçant le mariage avec la jeune Dahoméenne et le rapport à l'Académie des sciences « sur les trains-éperons », et le mémoire envoyé à l'Académie de médecine « sur la fièvre typhoïde propagée par la trépidation des voitures sur les pavés en bois ».

Et le tour joué au pharmacien de la rue des Martyrs. Un jour, Henry Pélissard enlève sa bottine, sa chaussette et pose gravement son pied nu dans le ruisseau. Petit à petit, la foule s'amasse. Bientôt un groupe compact se forme, obstruant la rue. Deux gardiens de la paix arrivent, déambulant de ce pas

calme et cadencé qui caractérise l'indifférence et la force :

— Tonnerre de Dieu ! dit le premier, qu'est-ce que vous fichez là ?

— J'ai été mordu.

— Par un chien ?

— Oui.

— Sacrebleu ! alors, il faut vous faire cautériser. Venez avec nous chez le pharmacien.

Là-dessus, les deux agents ramassent, l'un les bottines, l'autre les chaussettes, et, soutenant notre Pélissard sous le bras, l'emmènent à la pharmacie voisine. Le pharmacien » prévenu, fait allumer son feu, rougir ses fers et, tout ému de l'opération qu'il va tenter, troublé par la foule qui se presse à sa porte et s'écrase pour mieux voir devant sa devanture, va, vient, court dans son officine, donne des ordres et s'exaspère du moindre retard.

Enfin, les fers sont rouges. Il s'approche du patient, dont la jambe nue est étendue sur une chaise.

— Où avez-vous été mordu ?

— À la jambe.

— Je sais ; mais à quelle place ?

— Voyez vous-même.

Le pharmacien prend la jambe de Pélissard, la tourne, la retourne et, finalement, n'aperçoit aucune plaie.

— Mais il n'y a rien ! s'écrie-t-il.

— Ah ! vous en êtes bien sûr ?

— Parfaitement. Vous n'avez pas été mordu.

— Tiens ! j'aurai fait erreur.

Alors Pélissard, se rechaussant, s'en va, en laissant le pharmacien abasourdi.

Et l'histoire de la rue d'Amsterdam : notre farceur, à six heures du soir, au moment où l'arrivée des trains rend la circulation des plus difficiles, mesurant gravement la chaussée avec un mètre et une corde, prenant des calculs sur un calepin, puis finissant par demander à deux badauds complaisants de bien vouloir tenir cette corde tendue d'un trottoir à l'autre, puis s'esquivant, laissant les deux compères inconscients qui continuaient à barrer complètement la rue avec leur corde, tandis que les voitures, subitement arrêtées, s'entassaient jusqu'à la rue de Londres et jusqu'au Printemps, dans un encombrement et un désordre inextricable.

On allait donc enfin savoir le pourquoi de toutes ces bonnes farces, connaître par suite de quel travail psychologique un ancien magistrat, sain de corps

et d'esprit, jouait, en pleine vie réelle, ce rôle charrentonnesque, inventait ces facéties aussi drôles que peu motivées. Immédiatement, ce fut dans tout Paris un engouement indescriptible. *To be or not to be*. Assister ou ne pas assister à la fameuse conférence. On s'abordait :

— Eh bien, ma chère, vous allez demain à la Bodinière ?

— Oui. J'ai eu assez de mal ; même, j'ai déclaré à Jacques que je ne le reverrais de ma vie s'il ne m'apportait pas une carte. Au contraire, je lui ai promis toutes sortes de choses fort agréables s'il m'en trouvait une. Et il m'en a trouvé une.

— Alors ?...

— Ah ! dame, ça valait bien ça !

Pendant quelques jours, ce fut dans tout Paris une chasse insensée. La Bodinière ne contient pas plus de trois cents places, et il y avait plus de quatre mille demandes. On fit agir des députés, de vieux sénateurs, même des ministres. Des cartes égarées, je ne sais comment, dans quelques agences montèrent à des enchères ridiculement fantastiques. Des honnêtetés faiblirent, des consciences s'achetèrent, des maris qui, jusque-là, avaient échappé à la corne d'abondance, furent abominablement trompés. Bref,

jamais l'on n'avait assisté à une pareille vogue. Aucune conférence de M. Ferdinand Brunetière sur le panslavisme ou de M. Maurice Lefebvre sur Judic n'avait obtenu un pareil succès.

Hier, la petite salle de la rue Saint-Lazare contenait le public des séances académiques jour de réception, et des séances de la Chambre jour de Paul Deschanel. Il y avait là toutes les belles mondaines éprises des choses de l'esprit qui savent cultiver leur âme littéraire par un commerce quotidien avec tout ce qui écrit et tout ce qui pense ; les psychologues qui ont creusé le moi, le non-moi, sans être trop préoccupés, dans ces études abstraites, par les échéances de la fin du mois ; les féministes qui ont étudié l'amour tout autour du mariage, se rappelant sans doute la définition du crachoir : « petit vase en verre *autour duquel* on crache ». Ajoutez à cela un lot de clubmen très snobs, venus parce qu'on leur avait dit que ce serait chic, et un autre lot de fêtards, attirés par l'espoir que ce serait drôle.

On ne s'était pas attardé dans la galerie d'entrée, afin d'admirer ces tableaux extraordinaires exposés par l'école des luministes, des apartistes ou des pointillistes, parmi toute une collection de brouillards encadrés particulièrement réussie. Non ; on s'était rué

vers son fauteuil ; l'on attendait pantelant (et, quand je dis « pantelant », je regrette qu'il n'y ait pas un adjectif plus imagé) l'arrivée du fumiste-maître, du fumiste-roi, du génie ayant remporté tous les records, du champion de la bonne fumisterie française.

Si le silence est la leçon des rois, l'exactitude est la politesse des fumistes. Aussi, à trois heures précises, Henry Péliissard faisait son entrée. Le torse moulé dans une sévère redingote noire, le cou enserré dans une lavallière dont le nœud lâche était d'une suprême élégance, le binocle d'or campé sur le nez fureteur, sans dissimuler le regard caressant, il était véritablement très bien, cet ancien magistrat. Il salua avec l'aisance de l'homme du monde, au milieu d'un tonnerre d'applaudissements qui dura au moins trois minutes ; puis, tandis que cette flatteuse ovation se produisait, il installa sur la table des livres marqués aux bonnes pages et s'assit, après s'être, au préalable, versé un verre d'eau sucrée.

À ce moment-là, le silence était religieux : on eût entendu marcher un fromage...

Henri Péliissard ouvrit ses livres documentés, croisa ses mains, sourit agréablement et commença :

... Quand je dis qu'il commença, je veux dire que ses lèvres se mirent à remuer ; mais il fut impossible,

même aux oreilles les plus exercées, de saisir un seul mot de ce qu'il disait. C'est à peine si les auditeurs du premier rang pouvaient percevoir comme un ronron imperceptible. « Bah ! pensa-t-on » ce n'est rien, c'est le début ; la voix va s'éclaircir. » Et l'on tendait le cou en avant, et l'on formait avec la main comme des cornets acoustiques, mais l'on continuait à ne rien entendre du tout. Si l'on eût osé, on eût crié : « Plus haut ! » Mais il ne fallait pas publier qu'on était invité, et ce n'eût pas été de bonne compagnie. On se résignait donc, immobile, envahi par une douce somnolence, et le ronron léger et mystérieux bruissait toujours. Parfois, l'orateur s'arrêtait et prenait un temps. Alors un vieux monsieur, complètement sourd, qui était assis au centre, s'esclaffait en disant :

— Ah ! celle-là est bien bonne !

Et il applaudissait, entraînant le public, qui, un moment réveillé, l'imitait de confiance.

Cela dura ainsi une heure, une grande heure, sans que personne n'osât ni protester, ni bouger, ni abandonner une place qui avait coûté tant de mal à conquérir. À la fin, Henri Pélissard, qui, en somme, n'avait pas dit un traître mot, se leva, ramassa ses bouquins, salua et sortit au milieu de nouveaux ap-

plaudissements lancés par un public heureux de la délivrance.

On rappela trois fois le conférencier, et, à la sortie, dans la longue galerie de la Bodinière, les belles dames qui se piquent de littérature et les psychologues distingués se pâmaient et se congratulaient en disant :

— Hein ? ma chère ! Quelle conférence ! Quelle conférence ! C'était délicieux.

LA CANTINIÈRE



IL EST très malheureux qu'il se donne encore au Conservatoire, par ces chaleurs caniculaires, des prix d'opéra-comique; cet encouragement est néfaste, car nous périssons précisément par l'opéra-comique, qui entretient chez nous une foule d'idées fausses :

« Le Français né malin, créa le Vaudeville. »

mais l'opéra-comique, encore bien plus malin, recréa le Français. Je n'en veux pour preuve que l'engouement qu'on a conservé chez nous pour les cantinières; dernièrement, le commandant de Joinville-le-Pont attachait la médaille militaire sur la poitrine rebondie d'une brave femme, madame Mercurin, qui comptait deux campagnes et vingt-six années de service... c'est-à-dire que pendant vingt-six ans, elle avait tenu un comptoir de débit de vins dans l'intérieur d'une caserne, Immédiatement, l'on a enflé les pipeaux pour célébrer, à l'occasion de cette madame Mercurin, les vertus héroïques de cette camarade du soldat, la vivandière de la légende qui

suit le troupiér sur le champ de bataille, panse ses blessures, recueille le cas échéant, son dernier soupir, et défend le drapeau, seule, contre une dizaine d'ennemis, dans un catapultueux duel au sabre.

Ne riez pas. Cette cantinière a réellement existé sous l'ancienne monarchie française ; elle a traversé toute la grandiose épopée impériale ; elle a été à la peine et à l'honneur, à Austerlitz comme à Waterloo, à l'entrée triomphale de Vienne comme à la retraite de Russie, et à la débâcle de la Berezina. Pendant des siècles, elle a été non seulement celle qui soigne et qui reconforte, mais, comme on la choisissait jeune et jolie, elle a été le petit coin d'idéal qui permettait au pauvre soldat de retrouver un peu d'illusion entre les sombres murs de la caserne ou du quartier. Elle était parfois l'amour, mais elle était surtout la femme, la jupe, le souvenir lointain du foyer et des caresses maternelles ; au milieu de ces troupeaux masculins, elle était l'évocation, un peu fruste, à la manière d'une gravure d'Épinal, de la grande consolatrice de ce bas-monde.

Tant qu'on s'est battu, c'est-à-dire tant que la France est restée fidèle à ses traditions en même temps galantes et martiales, la vivandière a survécu. Elle était en Crimée et en Italie. Nous l'avons connue

en 1870 à Borny, à Gravelotte, à Saint-Privat, à Sedan, et même dans les débris des armées du Nord et de la Loire. Elle avait son coquet costume où la correction de l'uniforme se mêlait à l'élégance féminine, relevée par le chic spécial des corps auxquels elle appartenait. La cantinière de la ligne, avec son chapeau ciré à la marinière, et son petit tonnelet tricolore en sautoir, ne ressemblait pas plus à la cantinière des zouaves avec sa large culotte turque, et la chéchia crânement posée sur l'oreille, que le plus naïf Dumanet au plus déluré des zouzous. Même différence dans la cavalerie entre la cantinière des cuirassiers et des dragons, et celle des chasseurs et des hussards.

Dans la garde, surtout, on était arrivé à réaliser de véritables merveilles de tenue, et nous avons encore le souvenir des pimpantes cantinières des guides, avec le spencer vert à tresses d'or, et des lanciers avec le karka blanc et le plastron bleu ciel, le tout complété par des chapeaux ronds coquettement empanachés, dans le ton pareil du costume.

Tout cela c'était la poésie de la guerre ; cela cadrait avec les belles têtes de colonne, les tambours-majors étincelants, les sapeurs à barbe de fleuve, et les uniformes qui permettaient à nos officiers de partir en campagne, en gants blancs et « parés comme

pour le bal ». C'est sur cette légende, comme nous le disions en commençant, qu'ont été écrits tous les livrets d'opéra-comique et d'opérettes, depuis la *Fille du Régiment* jusqu'à *Madame Thérèse* et la *Fille du Tambour-major*. La jeune fille, pour ne pas se séparer de son fiancé pris par le service de la guerre, endossait l'uniforme, partait avec le bien-aimé et l'épousait quelque part dans une capitale d'Europe – nous avons le choix – lorsque le petit conscrit était devenu général. Au temps des maréchaux Le-febvre duchesse de Dantzig, ces histoires-là n'étaient nullement invraisemblables. La cantinière épique et joyeuse, « qui aime à rire, qui aime à boire », Béran-ger l'a chantée :

Vivandière du régiment,
C'est Catin qu'on me nomme,
Je vends, je donne et bois gaiement
Mon vin et mon rogomme.
J'ai le pied leste et l'œil mutin
Drelin din din, drelin din din...

Pas de bonne pièce à l'ancien cirque sans la cantinière lançant, au troisième tableau, la tirade obligatoire :

C'est Margoton la vivandière,
La vivandière du régiment.
Plan ra ta plan. Plan ra la plan.

Le tout ponctué par une pantomime de la main simulant un roulement de tambour, et exécutant au dernier couplet le salut militaire au public enthousiasmé. Mais il faut bien le reconnaître, cette cantinière appartient aux âges héroïques; c'est le passé avec son panache, sa poésie et sa gloire, mais c'est le passé, et le présent est loin d'être aussi séduisant.

Aujourd'hui les cantinières n'ont plus le moindre uniforme; ce sont, en général des maritornes, femmes légitimes de quelque vieux soldat commissionné, tailleur, sellier, maréchal-ferrant, musicien ou prévôt d'arme, et leur laideur passe plutôt pour une recommandation auprès du chef de corps qui ne tient pas absolument à ce que son humble subordonné occupé ailleurs soit cocu, et qui compte – ô illusion – sur cette laideur pour décourager... peut-être! Vêtue de quelque costume sordide, drapée dans quelque lainage graisseux rappelant les caricatures de Randon, elle ne défile plus derrière la musique, quelques pas avant l'état-major, et se contente d'être derrière un comptoir de zinc une simple cabaretière chargée d'intoxiquer nos soldats,

et de nourrir les sous-officiers qui fournissent le pain et la viande, pour des sommes dérisoires. Elle perd sur ces cantines, surtout sur celle des adjudants, on le sait, mais on lui permet de se rattraper sur les soldats auxquels elle vend des vins fantastiques, des alcools sans nom, et des liqueurs extravagantes.

C'est le mastroquet à domicile. C'est *l'assommoir* légal avec estampille régimentaire. Sans la cantine, le soldat s'ennuyant au quartier, s'habillerait, s'astiquerait, se laverait pour sortir en ville. Avec la cantine, c'est l'avachissement sur place ; son service fini, il reste en pantalon de treillis, en sabots, en bourgeron de toile sur la chemise entrouverte, et, sale, dépenaillé, il va s'abrutir sur des tables gluantes, à chanter des chansons obscènes, et avaler des acides corrosifs. Le lendemain, à la manœuvre, il a la tête vide, les jambes molles et l'estomac chaviré ; la cantine c'est l'habitude de la boisson donnée à de jeunes hommes qui sont presque encore des enfants, c'est une école d'indiscipline et de débauche, c'est, pour quelques sous, l'ivresse à deux pas, à portée de la main, sans avoir même la peine de se chausser ou de se vêtir pour aller la chercher.

Aujourd'hui qu'on ne se bat plus, voilà depuis trente ans le rôle déplorable de la cantinière, et, ma foi, nous ne comprendrions pas trop qu'en vertu du prestige de la légende, on continuât à accrocher sur la camisole douteuse de ces tenancières, cette même médaille militaire que nos commandants de corps d'armée sont si fiers de recevoir comme couronnement de leur glorieuse carrière.

Le seul mérite de nos vivandières dans notre société moderne, sera peut-être d'avoir été des androgynes de la première heure, et d'avoir porté la culotte bien avant nos avocates, nos bicyclistes et nos chauffeuses. Dans nos campagnes, il n'est pas rare, lorsqu'on demande à un paysan combien il a d'enfants, de le voir répondre d'un air malin et madré : « Ma femme en a deux ». J'ai connu une cantinière qui, à une demande semblable, répondait fièrement en frisant sa moustache :

— Demandez à mon mari. Je ne m'occupe pas de ces choses-là.

Ce cri précurseur, c'est tout ce qui reste de la cantinière séduisante telle que l'avaient connue nos pères... à l'époque où le feu purifiait tout.

LE BON EXEMPLE



MADAME Bouchin-Cadart, la digne veuve de l'ancien magistrat bien connu, avait certes été ravie en mariant sa fille aînée Gabrielle au vicomte de Brionne, appartenant, non seulement au gratin, mais à la crème. Mettez de la crème sur du gratin, et alors, – seulement alors, comme on dit dans la théorie vous aurez une idée de ce qu'était la noblesse des Brionne.

Cependant, une chose froissait madame Bouchin-Cadart, et mettait un nuage dans son ciel. Le ménage Brionne, après trois années d'union très tendre en apparence n'avait pas d'enfants et l'on ne pouvait caresser l'espoir du moindre petit Brionne. Gabrielle, habilement sondée à cet égard, – si j'ose m'exprimer ainsi – avait répondu en rougissant, d'une façon évasive, que, sans doute, sa stérilité était un décret mystérieux de la Providence ; mais, poussée dans ses derniers retranchements, elle avait bien été forcée de reconnaître que l'hydrothérapie a fait de nos jours d'immenses progrès.

— D’ailleurs quoi, disait-elle, il faut être aussi tartigrade que toi, ma pauvre maman pour se figurer qu’on procrée encore. Ça ne se fait plus du tout dans le monde élégant. Dans la magistrature assise, debout ou couchée, peut-être, et certainement, toi, tu as cru remplir ton devoir en rendant quatre fois père M. Bouchin-Cadart. Mais, nous autres, dans notre milieu select, avec nos satins, nos mousselines, nos velours, ou nos peaux de soie brodées de jais, nous vois-tu avec des gros ventres déformés, des traits tirés, des teints tout brouillés ! Mais ce serait épouvantable. Alors plus de cotillons, plus d’automobiles, plus de bicyclettes !

— Mais, ma chère enfant, disait madame Bouchin-Cadart, renversée par ces propos subversifs, le monde ne peut cependant pas finir.

— Le monde, soit, mais le grand monde, peut-être. Regarde autour de moi mes bonnes petites amies, celles qui se sont mariées, depuis trois ou quatre ans, c’est-à-dire presque en même temps que moi. En vois-tu une seule qui se soit décidée à être mère ?

— Je ne puis croire qu’il y ait une intention criminelle de leur part. Sans doute elles ont mené une

existence trop agitée ; mais tout cela est bien triste ; j'aurais tant désiré être grand-mère !

Au fond », madame Bouchin-Cadart était intimement persuadée que ce résultat négatif venait du mauvais exemple. Madame de Brionne vivait dans un milieu d'écervelées et de jeunes péronnelles – elle disait péronnelles – ne pensant qu'à leurs plaisirs, et n'ayant du devoir, du plus sacré des devoirs de la femme qu'une notion très vague. Et il lui revenait à l'esprit des réminiscences d'une chanson naïve qu'elle avait entendu dire, dans les premiers temps de son mariage, par Thérèse, au concert de l'Alcazar. Il s'agissait d'une brave et vaillante meunière qui chantait :

J' vous connais point, mais ça n' fait rien,
J' suis content' d'fair' vot » connaissance,
Pour vous apprendr' qu'à notre moulin
On sait qu'il faut r'peupler la France !

Et il fallait voir avec quel grand geste large la cantatrice soulignait sa pensée. Rien d'érotique, rien d'impudique ; le geste auguste du semeur travaillant en vue des revanches futures, de l'écrasement par le nombre et par la force ! Quel dommage que Gabrielle ne vécût pas dans un monde moins brillant,

sans doute, mais ayant des idées plus saines, plus sérieuses, moins frivoles, qu'elle ne connût pas quelque matrone prolifique, pouvant servir d'exemple ! Elle eût passé sur bien des petites choses, et oublié bien des différences sociales pour mettre sa fille en rapport avec une femme, pouvant, à défaut d'autres mérites, revendiquer les titres de noblesse de la mère Gigogne.

La mère et la fille avaient pris la douce habitude de sortir presque chaque jour ensemble, pour se rendre chez la modiste, la lingère, la couturière ou le cordonnier ; et pendant les longues stations dans les magasins, la conversation revenait toujours sur ce thème qui tenait tant à cœur à madame Bouchin-Cadart ; mais il ne paraissait pas que les admonestations maternelles produisissent grand effet sur la vicomtesse de Brionne qui « ne voulait rien savoir ».

Un jour, à deux heures, celle-ci entra un coup de vent chez sa mère et lui dit :

— Tu ne sais pas ce qui m'arrive, maman, tu ne sais pas ?

— Tu es enceinte ? s'écria madame Bouchin-Cadart, l'âme envahie par une tumultueuse espérance.

— Ah ! non, par exemple. Ce qui m'arrive est ennuyeux, mais enfin ce n'est pas une catastrophe comme celle dont tu me parles.

— Enfin, qu'y a-t-il ?

— Il y a que Pothoff, le cordonnier, tu sais, celui qui écrit sur ses notes :

SOULIERS ÉCOSSAIS, POULAIN RUSSE

ce qui me rappelle toujours le ballet des Nations, eh bien, Pothoff ne m'a pas envoyé mes souliers de bal vieux-bleu, je n'ai rien à mettre ce soir qui puisse aller avec ma robe de crêpe de chine turquoise pour le cotillon des Castel-Blanchard.

— C'est peut-être un simple oubli, et nous n'avons qu'à passer chez ton cordonnier.

— J'allais te le proposer, maman ; précisément ma voiture est en bas. Filons.

Les deux femmes montèrent dans le coupé qui prit au grand trot le chemin des somptueux magasins du célèbre Pothoff, situés rue de la Chaussée-d'Antin, non loin de la rue Joubert.

Tout le monde sait que la clientèle féminine de Pothoff est des plus considérables, des plus variées, à tel point qu'il lui arrive parfaitement d'oublier des commandes cependant cataloguées sur des registres

spéciaux : *bottines, souliers découverts, souliers de bal, mules, etc.*

— Monsieur Pothoff, dit la vicomtesse en se ruant dans la boutique, où sont mes souliers vieux-bleu ?

— Vos souliers vieux-bleu ? fit le cordonnier qui chercha dans sa mémoire en élevant ses sourcils grisonnants à une hauteur prodigieuse au-dessus de ses lunettes.

— Oui, mes souliers de soirée dont je vous ai fait assortir la nuance avec ma robe de soie chine bleue.

— Ma foi, madame, excusez-moi, je ne me souviens pas très bien. Comme je suis très occupé, voulez-vous chercher vous-même sur le registre des *souliers de bal* la date de la commande ?

La mère et la fille se mirent à feuilleter ensemble, fiévreusement, le gros livre ; mais, tout à coup, madame Bouchin-Cadart, en consultant une des pages, s'arrêta émerveillée. Elle avait lu :

M. TELLIER

Elyane Une paire de souliers
satin rose

Sa-
pho
La- —
zarine
Bian- —
ca
Ré- —
gine
Mer- —
cedès
Cléo —

— Sept filles ! s'écria-t-elle, sept filles ! Dites-moi donc, monsieur Pothoff, quelle est donc cette madame Tellier qui donne un si bel exemple ?

Et comme M. Pothoff, agenouillé devant une grosse dame à laquelle il était en train de prendre mesure, restait un peu interloqué, madame Bouchin-Cadart continua :

— Évidemment, son nom a une désinence bourgeoise, roturière ; mais c'est encore dans ces milieux-là qu'oit trouve les saintes vertus de la famille. Je vous en prie, monsieur Pothoff, donnez-moi l'adresse de cette madame Tellier. Je veux absolument que la vicomtesse de Brionne entre en relations avec elle.

Et, devant l'ahurissement touchant à la stupeur, elle ajouta :

J'ai mon idée, voyez-vous. Il n'y a rien de tel que l'exemple.

AMÉLIORATIONS



MONSIEUR, me dit Floberval, le jeune et intelligent directeur des Folies-Plastiques, au moment où la saison théâtrale va recommencer voulez-vous me permettre de vous expliquer les perfectionnements que j'ai apportés à mon théâtre ?

— J'allume une cigarette, et je vous écoute.

Je pourrais vous parler de certaines améliorations matérielles, comme par exemple : emplacement pour le chapeau sous le fauteuil, petit portecanne et autres systèmes ingénieux qui permettent de « se débarrasser » et surtout de se débarrasser... des ouvreuses. À celles-ci, je confie une mission sacrée plus conforme à leurs aptitudes féminines et matérielles, en les chargeant de garder les enfants au vestiaire transformé en *nursery*. Vous n'avez pas de bonnes pour surveiller votre petit à la maison pendant que vous êtes au théâtre, ou encore vous avez une jeune fille, chaste et pure enfant, à laquelle vous ne voulez pas faire entendre quelques passages de la pièce un peu leste, vous la confiez à l'ouvreuse

qui vous donne un numéro en attachant le numéro correspondant au cou du petit, afin qu'il n'y ait pas d'erreur, et vous reprenez votre progéniture à la sortie.

— Voilà qui me semble fort ingénieux.

— Attendez, monsieur, j'ai trouvé mieux que cela. Je donne à mon public le droit de juger immédiatement et sans appel les artistes et l'œuvre que je lui présente. À chaque spectateur se présentant avec un billet, le contrôleur remet six petites boules de plomb. Le poids total des boules ainsi distribuées équivaut au poids du plancher de la scène élevé sur bascule. Or, à la droite du spectateur, et bien à portée de sa main, j'ai fait établir un petit conduit avec orifice, conduit qui arrive en un point de concentration déterminé, sous le théâtre. Une cantatrice chante-t-elle faux, un comédien a-t-il perdu la mémoire, la situation paraît-elle invraisemblable, choquante... ou simplement ennuyeuse ? sans sifflets, sans protestations, sans scandale, les spectateurs votent, et, crac ! le plancher pivote sur son axe, et tous les artistes en scène disparaissent et sont lancés dans les dessous, où – ai-je besoin de vous le dire – ils sont reçus sur des matelas moelleux qui amortissent la chute, en supprimant toute espèce de danger. Il en résulte

même parfois d'agréables enlacements qui peuvent, le cas échéant, amener de bons mariages entre camarades blackboulés, ce qui est une bonne chose, au point de vue de la morale artistique.

— Et vous avez déjà expérimenté ce système de bascule ?

Oui, à Marseille, où les débuts étaient toujours houleux, et amenaient des rixes entre spectateurs, des combats qui détérioraient les dorures de ma salle. Mon vote individuel a supprimé toutes ces manifestations brutales, indignes d'un public civilisé ; sans compter qu'au moment où le plancher pivote, il y a toujours des aperçus de dessous chez les actrices précipitées qui fournissent un spectacle imprévu et suggestif, très prisé des vieux abonnés.

— Tout cela me paraît fort bien imaginé.

— Maintenant, monsieur, il y a une autre question très importante. Celle des chapeaux de femmes aux fauteuils d'orchestre.

— Oui, à propos, avez-vous trouvé le moyen de résoudre ce problème si ardu ?

— Oh ! parfaitement. Vous savez les difficultés qu'éprouve M. Claretie à faire observer son règlement, et dans quelle situation délicate se trouve l'huissier vis-à-vis d'une jolie révoltée qui lui déclare

carrément qu'elle se fiche de ses observations comme du règlement Claretie, et qu'elle n'obéira pas. Avec les cinq à sept de l'adultère qui reflambent joyeusement dès que les jours redeviennent courts – c'est même la vraie raison qui nous oblige à commencer le spectacle si tard – nos spectatrices ont de bonnes raisons pour ne pas vouloir montrer leurs mèches éparées. D'autre part, vous savez, comme moi, qu'il est impossible d'apercevoir la scène derrière les gigantesques chapeaux Louis XVI, les capelines de feutre avec retombée de plumes, et même les tricornes à aigrette qui sont aujourd'hui de mode courante.

– Parfaitement. Mais alors ?...

– Alors, voici ce que j'ai trouvé : j'avais d'abord pensé à faire comme à l'église, pour le catéchisme et les enterrements, à séparer les sexes, c'est-à-dire à asseoir nos spectateurs d'un côté, et nos spectatrices de l'autre. Avec ce système, j'avais les célibataires pour moi, mais je mécontentais les ménages – main droite ou main gauche – que je séparais, et surtout j'avais contre moi toutes les femmes qui gardaient leur chapeau, c'est vrai, mais qui étaient cruellement punies, en ne voyant plus la pièce. Et, vous le savez, monsieur, en affaires comme en politique, quand on

n'a pas les femmes pour soi, on ne va pas loin. Il me fallait donc user de diplomatie et tourner la difficulté. Suivez-moi bien.

— Je vous suis, monsieur Floberval, je bois vos paroles.

— Eh bien ! j'ai un régisseur jeune, joli garçon, bien tourné, et qui s'exprime avec beaucoup plus de facilité quo ne le faisait à l'Opéra feu M. Colleuil. Il a une belle voix harmonieuse et porte le frac à ravir. Les soirs de représentation, il est à son poste, et quand l'orchestre est bien rempli d'une salade des deux sexes, quand les panaches ondulent, quand les bouquets de fleurs et les poufs se balancent agréablement devant les spectateurs mâles, rendus mélancoliques par l'idée de la soirée de torticolis qu'ils se préparent, alors je fais frapper les trois coups, lever la toile et, sur la scène absolument vide, dans le décor du galop ou de la forêt, je fais apparaître mon régisseur, qui salue gracieusement, côté cour, côté jardin, pour finir sa troisième courbette devant le trou du souffleur.

» — Ah ! ah ! murmure-t-on à la ronde, avec une certaine inquiétude, il y a une annonce. Quelque artiste malade, Chut ! écoutons !

» Mon régisseur, toujours la bouche en cœur... et montrant ses dents qu'il a fort belles, commence par rassurer son public. Il n'y a aucune anicroche, tout le personnel est présent et en forme ; le jeune premier est plein d'ardeur et la grande coquette a tous ses moyens de séduction ; bref, la représentation va pouvoir commencer immédiatement dans d'excellentes conditions. Un soupir de soulagement s'élève aussitôt dans la salle, et les visages des spectateurs rassérénés expriment une évidente satisfaction. Alors, devant ce public bien disposé et sympathique, mon régisseur continue, plus sérieux que jamais :

» – Je ne crois pas qu'il faille prier ces dames d'enlever leur chapeau, car la température commence à être fraîche, les allées et venues des arrivants peuvent produire certains courants d'air toujours dangereux pour les cous délicats, et elles pourraient s'enrhumer, se moucher et éternuer, ce qui troublerait la représentation.

» Aucun mouvement ne se produit parmi mes spectatrices, mais le cas est prévu mon régisseur continue :

» – Je ne crois pas qu'il serait bon de tes en prier, parce que beaucoup de dames sont coiffées de telle

sorte que le chapeau les avantage et qu'elles pourraient paraître moins jolies.

» Immédiatement, une vive émotion se manifeste dans l'auditoire. Beaucoup de jeunes femmes et de jeunes filles s'empressent d'enlever leur chapeau et de le poser gentiment sur leurs genoux, avec des mines de triomphatrices qui n'ont rien à redouter. Alors, mon régisseur, peu touché par ce premier succès partiel, achève son discours d'une voix tonnante :

» —... Et puis, il y a une autre raison assez délicate : quelques-unes des dames ici présentes pourraient avoir de faux cheveux, quelque frison rapporté ou quelque chignon postiche, et dame ! je crains qu'en ôtant les grandes épingles et leurs chapeaux, elles n'enlèvent, en même temps, tout ou partie de leur chevelure, ce qui serait un désastre.

» Une protestation formidable s'élève de tous les coins de l'orchestre, et, du coup, les femmes jeunes ou vieilles – les vieilles surtout – se hâtent d'enlever leur chapeau avec une précipitation fébrile, traduite par de grands gestes de défi. Et, tandis que les spectateurs du sexe fort rient de bon cœur du tour joué au sexe faible, et constatent, avec allégresse, que leur situation s'est sensiblement améliorée, mon régis-

seur, satisfait du résultat obtenu, salue, s'en va toujours la bouche en cœur, et la pièce commence. Que dites-vous de mon petit truc ?

— Je dis, mon cher directeur, qu'à côté de vous, Machiavel était un naïf.

— N'est-ce pas ? C'est ce que je pensais. Eh bien ! venez chez moi ; si le cœur vous en dit, vous déposerez votre petit dernier au vestiaire. On vous remettra vos boules de plomb et, sûr de bien voir le spectacle soumis à votre vote, vous passerez une soirée fort agréable.

— Entendu, monsieur Floberval, à la semaine prochaine !

MADAME TARPEJOYE



ET, COMME en revenant du Palais-Royal, on causait un peu au Cercle de la thèse émise par les auteurs et par feu le docteur Bourguibus, à savoir qu'il n'y a pas de coupables, mais des malades, et que le pardon est le premier devoir de l'homme cocu, le gros Tarpejoye prit la parole, en agitant deux petites mèches grisonnantes qui frisottaient drôlement en guise de cornes au-dessus de son crâne michelangelesque, et il nous dit :

— Messieurs, le pardon c'est bien, mais l'enquête approfondie, c'est mieux. Que de fois en effet, ne se laisse-t-on pas prendre aux apparences, avec la suite inévitable des procès, des séparations et des divorces, qui eussent pu être évités si l'on avait jugé avec plus de sang-froid et de sagesse. Ainsi moi, un certain soir, j'ai bien cru que madame Tarpejoye, ma douce Caroline, m'avait minotaurisé, comme disait le grand Balzac. Eh bien, c'était absolument faux.

— Pas possible ! s'écria-t-on avec une unanimité touchante.

— Parfaitement, messieurs ; et cependant Caroline, qui avait pris le train de six heures quatre du soir, à la gare de Lyon, pour aller dîner chez sa mère, à Villeneuve-Saint-Georges, et qui devait reprendre le soir, le dernier train de neuf heures trente-six, pour entrer à Paris, n'était pas à dix heures quarante à l'arrivée du train, où j'avais été la chercher. En vain je dévisageai chaque voyageuse, avec un petit toc toc au cœur, croyant dans chacune d'elles reconnaître madame Tarpejoye, mais enfin, quand le dernier retardataire, un soldat un peu pochard, eut franchi la grille – les plus petits détails de cette nuit tragique me sont restés dans l'esprit – je fus bien obligé de constater que ma femme n'était pas rentrée. Je revins très inquiet dans la maison solitaire, croyant à un train manqué, à une légère indisposition, que sais-je ? mais après quelques heures d'insomnie, je sautai dans le premier train de cinq heures trente-sept et j'arrivai à sept heures vingt-deux à Villeneuve-Saint-Georges, chez ma belle-mère, avec laquelle je suis plutôt en froid, et qui, réveillée à ce moment crépusculaire, me reçut encore plus mal que d'habitude. Or, savez-vous ce que me soutint cette femme : que Caroline avait parfaitement pris le train de neuf heures

trente-six, la veille au soir, à telle enseigne qu'elle l'avait conduite elle-même à la gare.

— Mais elle n'était pas à l'arrivée du train.

— Alors, c'est qu'elle se sera volatilisée en route.

Et elle ricanait d'un air mauvais, enchantée par l'idée que son gendre pouvait avoir des droits à entrer dans la grande confrérie. Voyons, messieurs ! qu'auriez-vous cru à ma place ?

— Nous aurions cru que vous étiez cocu, Tarpejoye.

— Sans hésiter ?

— Sans hésiter.

— Eh bien ! vous auriez au tort, nous dit triomphalement Tarpejoye, en se renversant avec un gros rire dans son fauteuil de cuir. Et la meilleure preuve, voulez-vous la savoir, la meilleure preuve ; c'est qu'en revenant à Paris, à onze heures trente-trois, je trouvai Caroline qui avait réintégré le domicile conjugal.

— Mais qu'avait-elle fait de neuf heures trente-six du soir jusqu'à onze heures trente-trois du matin ? Voilà qui est intéressant.

— Oui, oui, contez-nous ça, Tarpejoye, vous nous amusez prodigieusement.

— Messieurs, il faut vous dire que Caroline était dans un état pitoyable, toute pâle, les traits tirés, les yeux bouffis ; ah ! si vous aviez vu sa tête !

— Et la vôtre ?

— La mienne était sévère et digne. Celle d'un honnête homme qui a des comptes terribles à demander. Je m'assis dans le grand fauteuil du salon, et je dis avec une voix que l'émotion faisait trembler, mais aussi avec une politesse exquise dont ne doit jamais se départir un galant homme, même avec sa femme légitime :

» — Voulez-vous être assez bonne pour m'expliquer, madame, où vous avez passé la nuit ?

» — À Villeneuve-Saint-Georges.

» — Chez votre mère, n'est-ce pas ? Il n'y a qu'un malheur, c'est que j'arrive, moi, de chez votre mère, et que celle-ci affirme vous avoir conduite à la gare pour prendre le train de neuf heures trente-six du soir.

» — C'est parfaitement exact.

» — Alors, je réitère ma question ; où avez-vous passé la nuit ?

» — À Villeneuve-Saint-Georges.

Je commençais à m'exaspérer.

» — Mais où, sacrebleu, mais où ?

» – À la gare. Tenez, au lieu de vous agiter dans votre fauteuil comme saint Laurent sur le gril, voulez-vous m'écouter ?

» – Allez, madame ; mais rappelez-vous que vous parlez non devant un mari, mais devant un juge.

» Caroline s'assit très à son aise, en face de moi, avec ce calme que donne une conscience pure, écarta de son front des mèches éparses qui se hérissaient dans un désordre tumultueux, puis elle me dit :

» – Maman m'avait, en effet, conduite jusqu'à la gare, où comme d'habitude et par crainte de manquer le dernier train, nous étions arrivées un peu trop tôt ; mais, dans la précipitation du départ, j'avais oublié de prendre certaines petites précautions indispensables, et, avant de monter dans mon wagon, je songeai que j'avais parfaitement le temps de faire une visite rapide au petit chalet à quinze centimes. La préposée était partie, vu l'heure avancée, mais les portes étaient encore ouvertes. Je me précipite dans une des petites cellules, je pousse le verrou, et, au moment de partir, impossible de l'ouvrir. Je frappe, je cogne, j'appelle, énervée par l'idée du temps qui passait. Heureusement, le lampiste qui était en train d'éteindre les lanternes, entend ma voix et vient à

mon secours. Il ouvre la porte avec la plus grande facilité, puis comme c'était un brave homme, il me dit :

» – Tenez, madame, vous ne savez pas vous y prendre, et comme une autre fois cela pourrait vous jouer un mauvais tour, je vais vous expliquer le système, c'est simple comme bonjour.

» Nous restons ensemble dans le cabinet ; il referme la porte, puis il me montre de quelle manière je devais agir sur le verrou ; mais voilà bien une nouvelle affaire ! lui non plus ne peut pas arriver à ouvrir. Le mécanisme, qui marchait parfaitement du dehors, ne fonctionnait pas du dedans ! Nous criions, nous appelons avec désespoir, mais notre voix est couverte par le sifflet de mon train qui partait. Puis la gare se vide, les bruits s'éteignent, le dernier employé ferme la grille, sans nous entendre, et me voilà enfermée avec le lampiste ! Ah ! quelle atroce nuit ! Ensemble dans cet espace suffisant pour un, mais étroit pour deux, nous nous asseyons chacun notre tour sur le siège d'acajou, quand nous étions trop fatigués. Mon compagnon avait sans doute une belle âme d'ouvrier, mais il empestait le pétrole. Je reconnais, d'ailleurs, qu'il sut garder sa distance, mais elle était si courte, cette distance ! De temps en temps, il frottait une allumette, et je lisais pour me distraire

des vieux journaux, coupés en petits carrés, et qui parlaient de l'Exposition de 1900. Enfin, au petit jour, on est venu nous délivrer. Le lampiste est retourné chez sa femme folle d'inquiétude, et moi, j'ai repris le premier train pour rentrer à Paris.

» – Ma pauvre amie, m'écriai-je, en ouvrant les bras tous grands à Caroline, comme je me repens de t'avoir soupçonnée, et comme tu as dû souffrir !

Il y eut quelques rires sceptiques à la ronde, mais Tarpejoye conclut avec une belle conviction :

– Évidemment l'histoire est invraisemblable, mais plus une histoire paraît extraordinaire, plus un bon mari doit la croire. Il faut la foi. C'est comme cela, messieurs, qu'on fait les bons ménages, et qu'on fortifie une institution trop décriée par les romanciers et les vaudevillistes.

POUR GARDER DIANE



LE BARON BAUMGARTNER était connu à Paris pour avoir les plus beaux équipages du monde. Il possédait une soixantaine de chevaux dans ses écuries, et son premier cocher, le gros Léon, comme on l'appelait avenue Malakoff, touchait douze mille francs par an, rien que pour monter sur le siège du huit-ressorts, cinq à six fois par mois. Il ne conduisait d'ailleurs que monsieur le baron.

Ce huit-ressorts était bien connu des habitués du Bois. C'était une calèche tête de nègre, très élevée sur quatre ressorts en cerceaux donnant un doux balancement à la voiture, tout en étant indépendant des quatre ressorts ordinaires. Les roues très élevées, d'un ton plus foncé que la caisse, avaient un réchampi ton sur ton et large d'un demi-millimètre. La capote était doublée en reps de soie assorti à la caisse. Le siège très élevé – trône du gros Léon – était garni d'une galerie à l'anglaise. Nulle part un cuivre apparent ; la poignée seule, très simple en plaqué plat, portait dans son milieu le chiffre. Les deux carros-

siers de Norfolk étaient superbes ; bref, il n'y avait pas une faute de commise ; la coupe de la voiture, la façon des livrées, la bonne tournure des hommes, la finesse des harnais légers et à double piquûre, tout cela constituait un ensemble sobre, mais harmonieux à l'œil et ayant excessivement grand air.

Parfois, dans le landau, le baron emmenait une compagne, la radieuse Diane de Phosphore qui, au détour de quelque allée un peu isolée, du côté d'Auteuil ou de Bagatelle, apparaissait comme une fée, drapée dans quelque cape à double collet en drap bleu pastel ou dans quelque retonde de chinchilla. Ah ! il l'aimait bien, sa Diane, au point d'en oublier pour elle tous les vieux instincts de sa race, de lui ouvrir les coffres de la maison de banque Baumgartner en lui permettant de puiser à pleines mains dans l'or accumulé par des siècles de combinaisons financières, de coups de Bourse et de prêts usuraires. C'était une manière de restitution. À son insu, la belle Diane faisait œuvre de revanche et de reprise sociale, et ses doigts fuselés éparpillaient chez les couturières, les lingères, les modistes, les fleuristes, tout l'or accaparé pendant plusieurs générations d'avares et qui, sous sa baguette magique,

se transformait en guipures, en étoffes de gaze, en fleurs et en dentelles.

Or, un beau matin, le baron était descendu pour voir ses chevaux et donner des ordres à Léon; comme il ne le trouvait pas aux écuries, il se décida à monter dans l'appartement que son premier cocher occupait an-dessus de la sellerie, et là, il trouva Diane en simple peignoir de crêpe de Chine rose garni de zibeline, et assise sur les genoux du gros Léon, dans une pose qui ne laissait pas même une place à l'ombre d'un doute possible. Le pauvre Baumgartner se mit dans une colère terrible, blessé dans son amour autant que dans sa vanité. Il pardonna cependant à Diane qui, la tête sur l'oreiller, lui persuada tout ce qu'elle voulut.

Et puis, est-ce qu'il aurait jamais le courage de renoncer à ce corps de déesse, à cet épiderme nacré, en même temps chair et marbre, à ces lèvres de goule, à ces caresses lancinantes et perverses ?

Mais, du coup, il devint encore plus nouveau jeu, et trouva, du jour au lendemain, que les chevaux avaient fait leur temps. Non seulement le gros Léon fut renvoyé, mais les soixante chevaux furent expédiés chez Chéri, avec les harnais, les couvertures, les selles, les brides, les surfaix, tout le matériel d'écurie,

tandis que les buggys, les coupés, les phaétons, les spidders, et le mail-coach prenaient le chemin du Tattersall. Des affiches monstres placardées, rue de Ponthieu et rue Beaujon apprirent au tout Paris les conditions de cette vente stupéfiante. Baumgartner se démontait ! C'était une défection terrible pour le monde du sport.

En même temps il se lançait à corps perdu dans l'automobilisme. Il eut des tricycles, des pétrolettes, des wagonnets, des mylords ; il compara les systèmes électriques et à pétrole ; il étudia les divers moteurs, les freins perfectionnés, les systèmes de la carburation et la finesse de la direction. Il eut des phaétons de douze chevaux et des omnibus de vingt-quatre. On ne voyait plus que lui dans les grands halls vitrés de l'avenue de la Grande-Armée, et, pendant huit jours, il s'astreignit à servir comme simple ouvrier ajusteur chez un fabricant. Il eut des lunettes bleues, des paletots en poil de bique et des casquettes en toile cirée qui n'ajoutaient rien à sa beauté déjà discutable, mais le baron se réjouissait en pensant qu'il n'aurait plus de chef d'écurie, et que la fantasque Diane ne pourrait plus prodiguer ses faveurs au gros Léon.

Celle-ci s'était faite très chatte, pour se faire pardonner, et frémissant encore au souvenir du danger couru, elle ne montra aucun chagrin au sujet du renvoi du premier cocher et de la vente des chevaux. Elle n'éleva même pas la voix en faveur d'un double cob qui, le matin, la conduisait aux Acacias dans un petit tonneau, et qui trottait avec une rapidité fantastique. Tout cela c'était le passé, un vilain passé sur lequel il fallait passer l'éponge de l'oubli, et le baron Baumgartner la vit avec joie, s'engouer comme lui pour le nouveau mode de traction.

Dans un ravissant phaéton-wagonnet, laqué blanc à filets bleus, évoquant par sa couleur le souvenir de ces coquets traîneaux du XVIII^e siècle qui figuraient au Champ-de-Mars dans la carrosserie rétrospective, le couple, maintenant, s'en allait loin, bien loin, sur les routes de France, filant avec des rapidités vertigineuses, couchant dans les auberges, comme au bon vieux temps des coucous et des diligences, se grisant de vitesse et de grand air, avec des sensations d'oiseau. Jamais Diane de Phosphore n'avait été aussi jolie, aussi désirable que dans ces petits costumes de drap tailleur, avec la veste-habit croisée de côté, le petit collet et le chapeau canotier tout simple, sans fleurs ni plumes et solidement

épinglé sur le haut chignon avec la voilette bien bridée. Pas de femme de chambre, pas de bagages, une simple valise arrimée à l'arrivée, et, sur le siège, le chauffeur Brechu, un Parisien de Paris, malin, débrouillard, et connaissant le métier comme pas un. Quelle différence entre ce travailleur, sans prétention, barbu, vêtu en ouvrier, couvert de taches d'huile, la figure barbouillée de la noble poussière du travail, et le gros Léon, avec son élégance de mauvais goût, ses complets quadrillés, sa figure glabre, bouffie de mauvaise graisse et puant le vice ! Comme le disait le général de Gallifet pour les cavaliers : un bon chauffeur peut être crotté, il n'est jamais sale. La main sur le volant de direction, le baron jetait de temps à autre un coup d'œil satisfait vers la compagnie qu'il avait su reconquérir, et, en arrivant dans les hôtels de passage, c'étaient dans les gros draps de l'auberge et sous l'édredon de coton rouge, des effusions de tendresse qui rappelaient à l'heureux Baumgartner les premiers temps de sa liaison avec sa belle compagne, alors qu'il l'enlevait un beau soir, à la sortie de l'Olympia, lui faisant lâcher un ballet où elle avait le rôle principal, payant le dédit, bravant tout.

Ah ! comme il avait bien fait de changer son fusil d'épaule, de modifier toute son existence, de flan-

quer à la porte le gros Léon... et même comme il avait eu raison de pardonner !

Ces jours derniers, on était arrivé à Châlons, et l'on avait remis le wagonnet à l'hôtel de la Cloche. Puis, tandis que Diane, montée à sa chambre, réparait le désordre de sa toilette, Baumgartner s'en alla rôder en ville, à la recherche de quelque bibelot ancien pour sa maîtresse, mais arrivé sur la Place d'Armes, comme la pluie commençait à tomber, il rentra à l'hôtel pour prendre son caoutchouc, il monta à sa chambre et là... il trouva Diane, en chemise, sur les genoux de l'immonde Brechu, et couvrant de baisers la figure noire du chauffeur.

Et tandis qu'il restait médusé, songeant à l'inutilité de toute la transformation réalisée, Diane prenait le parti de se fâcher la première en disant, rageuse :

— Ah bien, voyons, pour une fois que je m'amuse un peu en route, tu ne vas pas me faire la tête !

Et maintenant, le brave Baumgartner songe à faire du yachting, mais qui prouve que Diane n'acceptera pas les hommages du gabier ou du cuisinier du bord ?

LA VALSE



LA REPRISE de *la Chauve-Souris* de Jean Strauss qui, quoiqu'on en ait dit, n'a jamais été l'auteur du *Beau Danube-bleu* (la gloire en revient à son père mort en 1849) a ramené l'attention sur la valse, cette danse enivrante s'il en fut, qui vous permet d'enlacer par la taille une femme que vous ne connaissiez pas deux minutes auparavant, de la serrer contre votre cœur, et de l'entraîner ainsi étroitement liée à vous dans des tourbillons vertigineux.

La valse à trois temps surtout, qui n'est pas un galop effréné comme la valse à deux temps qu'on dansait sous le second Empire, permet de bercer la danseuse, de l'attirer à soi en la campant sur son genou à demi plié; on dirait qu'on l'enlève à tout ce qui l'entoure et que la femme cède à ce doux entraînement. Ajoutez à cela la musique harmonieuse, l'excitation que procure aux sens par le tournoisement que les Derviches emploient pour obtenir l'extase, et les propos incendiaires murmurés à l'oreille, et vous comprendrez qu'avec une danseuse

un peu vibrante, un peu passionnée ce frôlement sexuel puisse enivrer jusqu'au spasme. Au bout de quelques tours on voit les pupilles de la danseuse se dilater, les paupières sont animées d'un mouvement vibratoire très rapide, les globes oculaires subissent quelques mouvements de bas en haut, puis se convulsent subitement, en partant à la poursuite de je ne sais quel rêve voluptueux, et de quel paradis artificiel.

Un vieil auteur du xv^e siècle, Thoinot Arlieure, dans un ouvrage intitulé : *Orchesographie, et traité par lequel toutes personnes peuvent facilement apprendre et pratiquer l'honnête exercice des danses*, décrit ainsi la valse ou la volte :

«... Et après avoir tournoyé par tant de cadences qu'il vous plaira, restituerez la demoiselle en sa place, où elle sentira, quelque bonne contenance qu'elle fasse, son cerveau ébranlé, plein de vertiges et tournoyements de tête, et vous n'en aurez peut-être pas moins (?) Je vous laisse à considérer si c'est chose bien séante à une jeune fille de faire de grands pas et ouvertures de jambes et si dans cette volte, l'humeur et la santé n'y sont pas hasardez et intéressez. »

On voit par ce qui précède que la valse n'a pas, comme on le prétend, pris naissance en Allemagne, car dès le XII^e siècle, elle était connue en Provence, sous le nom de *Volta*. Sous Louis VII, elle vint de Provence à Paris, et fit les délices de la cour des Valois. Un poète de la pléiade lui a consacré ces vers.

... Lors de bouquets enfleura ses cheveux
Et ordonna la volte de Provence,
Qui est encore le lien bienheureux
De l'androgyné une douce semblance,
Mais, flanc à flanc, premier elle embrassa ;
Lui, tout ravi d'amour qu'elle lui porta,
Sans se lasser, tout un soir, la dansa,
Tournant, voltant d'une divine sorte.

Lorsque Clairville et Victor Koning firent valser les hussards d'Augereau dans la *Fille de Madame Angot*, sous la musique de Charles Lecocq.

Valsez, valsez ; qu'à la valse on se livre ;
Elle exalte, elle enivre
Les cœurs passionnés.

Ils ne firent donc que continuer une vieille tradition française, et nous avons encore le souvenir du coquet spectacle présenté par tous ces cavaliers tournoyant avec leur spencer, leur pelisse en sautoir,

leurs bottes à gland, et tenant dans leurs bras, demi-fermés, toutes ces belles femmes presque nues, sans doute pour savourer plus rapidement, et avec moins d'obstacle, la joie de vivre, si douce après tes convulsions de la Terreur.

Combien d'intrigues amoureuses, combien de chutes conjugales ont été dues au charme aphrodisiaque de la valse ! Le mari est désarmé. Debout, renfrogné, maussade contre une porte, il voit les jeunes gens se faire présenter l'un après l'autre à sa femme qui exhibe sous la lumière des lustres tout ce qu'elle peut montrer d'épaules, de bras et de gorge. Quelques inflexions du torse, quelques phrases marmottées : « Madame, voulez-vous me faire l'honneur de m'accorder cette valse ? » Et les voilà partis, serrés l'un contre l'autre, enlacés, sur un rythme berceur, dans une attitude et une promiscuité tendre qui feraient bondir de jalousie le légitime s'il surprenait, par hasard, ainsi son épouse, mais qui est admise parce qu'il y a de la musique, du monde et des voyeurs. La danseuse s'alanguit de plus en plus ; de toute sa chair dénudée, de sa nuque moite, se dégagent des effluves capiteux et fauves qui révèlent à l'inconnu les secrets les plus mystérieux du sexe. En général ce sport luxurieux se complète par un sou-

per à petite table, où le mari n'est pas admis, et où la femme achève la griserie des sens par l'excitation des mets délicats et du champagne. Après cela, à la grâce du diable !

Il y a des époux philosophes qui se disent en regardant les petits jeunes gens faire tout ce qu'il faut pour détraquer le cervelet de leur femme : « Bah ! travaillez, mes bons amis » vous ne faites que préparer ma besogne, et c'est moi qui profiterai cette nuit de vos valse lascives et de vos propos cantharidés. » C'est possible, mais cette préparation est dangereuse, d'autant plus que, forcément, la réalité doit être inférieure au rêve, et l'épouse, même après possession conjugale, s'endort avec une petite moue de désillusion, ayant encore dans les yeux la silhouette pimpante de quelque coquet cavalier, et dans l'oreille le bruissement des valse qui ont servi d'accompagnement à de si douces choses !

Depuis quelques années les orchestres tziganes ont apporté de nouveaux rites dans la célébration du culte érotique, avec leurs *czardas* à mesures scandées, sautillante, et leurs suspensions imprévues, comme un arrêt avant l'arrivée au plaisir, raffinement sadique et étrange dont le succès remonte parfois jusqu'aux exécutants et qui suffirait seul à ex-

pliquer certains retentissants scandales. Le chant des violons se dégage net et strident ; les cordes fiévreusement raclées semblent, à chaque instant, prêtes à se rompre dans un paroxysme de tension sonore ; on dirait des voix cassées se cherchant, s'appelant, se mariant au gré de leur caprice. Au milieu d'un ouragan de sons, tout à coup tandis que la clarinette jette une note déchirante comme un cri de femme bramant d'amour ; dans un moment de langueur, le violoncelle lance une gerbe de traits brillants s'élevant comme une fusée dans la nuit, tandis que le cymbalum égrène à l'infini ses gammes cristallines, ténues, aériennes comme des effleurements de baisers.

Dans toutes ces valse allemandes, mêmes tendresses et mêmes fiertés. Peu de rythmes faciles et répétés comme nos valse françaises, mais des thèmes se déroulant à l'infini changeant de ton, de mesure, de sentiment, d'abord simples, peu à peu se perdant dans un inextricable enchevêtrement de broderies folles en des variations lointaines, comme les vieilles chansons dont parlait Jaurès, chargées de bercer et d'endormir les misères humaines.

Et comme rien n'évoque un souvenir comme un parfum, ou un air jadis entendu, rien n'est mélancolique comme l'audition d'une valse, venant tout

à coup chanter à nos oreilles les triomphes et les joies d'autrefois. On revoit toutes celles qu'on a aimées, ou qu'on a cru aimer ce qui au fond est absolument la même chose ; on ressuscite par la pensée un tas d'anges blancs, mauves, qui, les yeux baissés, viennent à nous apporter je ne sais quelles décorations fantaisistes, et quels nœuds de rubans fanfreluchés pour en orner le revers de nos fracs. De radieuses silhouettes surgissent, belles voluptueuses, ayant consenti, après un cotillon ponctué par quelques coupes de champagne, à venir passer une heure dans votre garçonnière de capitaine, où elles laissaient en souvenir quelque duvet de cygne, quelque nœud de soie floche, ou quelque fleur fanée...

Il est un air à la fois vif et tendre...

On l'appelait la valse des adieux.

Thérèse disait que la chanson c'était parfois la patrie, la valse, c'est parfois la jeunesse qui revient, très douce, très triste, mouillée de larmes, comme si les violons pleuraient les choses éteintes de jadis et les beaux jours évanouis.

SUR LE PONT



*Le lieutenant Roland de Roncevaux à mademoiselle Stella
Plumhardt, artiste au théâtre des Variétés.*

Ma chère Stella,

S I TU VEUX VOIR un cuirassier navré, je suis un cuirassier navré. Je t'avais promis d'aller avec toi au Salon des Champs-Élysées, hier vendredi, le jour chic ; et je me voyais déjà te promenant dans les galeries avec ta veste en Sicilienne beige brodée de cabochons de jais, et ton grand chapeau en épis verts et bleuets sur paille Renaissance bordée d'or. Ce que tu aurais été jolie là-dessous ! Je t'aurais initiée aux mystères du grand art ; je t'aurais montré, la grande machine de Rochemore et la *Voûte d'acier* de Paul Laurens, et la *Femme nue* de Heimer, et les *Premiers bijoux* de Bouguereau, sans oublier la *Fin de l'épopée*, où tu aurais vu ce que savaient faire nos grands anciens, les coquillards en 1815. Impossible de s'escrabbouiller plus héroïquement.

Puis après le déjeuner traditionnel chez Ledoyen, dans un petit coin de la serre, au milieu des fleurs et des plantes, le tout éclairé par un beau soleil de mai qui serait venu lancer des flots d'or sur ta frimousse drôlette. Et là, tout près, tout près, tes petits pieds emprisonnés entre les miens sous la table, tu aurais dégusté avec moi le saumon sauce verte et le filet grillé béarnais arrosé de quelque vieux bourgogne, qui aurait mis des roses à tes joues et avivé encore la flamme de tes yeux...

Eh bien ! tout cela n'est plus qu'un rêve.

À chacun sa chimère ! comme dit Henri Martin. La mienne était de te voir ce matin, et voilà que j'ai attrapé huit jours d'arrêts, lors de la grrrrande manifestation des huit heures. Notons, par parenthèse, que nous étions partis de Versailles, à sept heures du matin, et que nous sommes rentrés à neuf heures du soir. Si c'est une manière pour l'armée de manifester, en faveur des huit heures de travail ! Enfin !...

Donc, on avait quitté gaiement le quartier de l'Orangerie, casque en tête et sabre au poing, tandis que les trompettes faisaient entendre leurs joyeux turlututus, à seule fin de réveiller les bourgeois tout le long de la rue Royale. Nous enfilons l'avenue de Paris, nous traversons Viroflay, Sèvres, Billancourt

au milieu d'une population des plus sympathiques. Sur le parcours les femmes nous faisaient des rissettes ; ma parole d'honneur ; pas de vent, pas de soleil, un ciel gris, mais gris très clair, gris argenté, avec un soleil à la cantonade, un soleil qu'on sentait tout prêt à mettre son nez à la fenêtre ; des feuilles neuves aux arbres, des gazouillements dans les branches, et nous, comme un épanouissement de tout l'être, une joie de vivre, de se sentir jeune, vigoureux, bien portant, campé sur un bon cheval.

Je t'explique tout cela, petite Stella, pour te montrer qu'il n'y a pas au monde que les joies de l'oreiller, et que notre métier a aussi ses bons moments. Quant à moi, tandis que la colonne s'ébranlait dans un nuage de poussière au commandement du capitaine : « Au trot, maaarche ! » je me rappelai le fameux couplet de Vauthier :

Entre son casque et sa femme,
L'adjutant lâchant madame,
Trotte sans regretter rien.
Ça va bien ! ça va bien ! ça va bien !

Je croyais que ça allait bien. Fiez-vous donc aux pressentiments ! Le fait est que cela devait aller très mal.

Nous arrivons par le Champ-de-Mars au quartier de l'École Militaire.

— Colonne halte ! Pied à terre.

Oui, pied à terre pour tout le monde, excepté pour le peloton de M. de Roncevaux. Là-dessus tous les officiers se mettent à rire, car c'est toujours très drôle de voir un camarade attraper une corvée. Moi, au fond, je n'étais pas fâché d'aller me fourrer dans la bagarre. C'est un instinct que j'ai de naissance.

Je reste donc à cheval, indifférent aux sarcasmes... Tu ne m'as jamais vu indifférent aux sarcasmes ? Ah ! ma chère, ça me va très bien, et je te montrerai ce tableau un jour que tu seras gribiche. Puis un officier d'ordonnance arrive au galop – broudoudoum, broudoudoum – envoyé par le gouverneur de Paris et remet un pli au colonel.

— Lieutenant, me dit ce dernier, partez immédiatement avec votre peloton, et allez défendre le pont de la Concorde.

Puis il ajouta :

— C'est un poste qui vous revient de droit. Quand on s'appelle Roncevaux...

Je souris finement avec l'air d'un monsieur qui trouve la plaisanterie très spirituelle et très neuve, bien que mon grand chef me le répêât régulièrement.

ment à tous les services de campagne ; mais il est d'un bon officier de trouver très spirituelles et très neuves les plaisanteries de ses supérieurs. Puis je descendis en colonne par quatre tout le long du quai d'Orsay, je franchis la Seine et j'installai mon peloton en bataille devant le pont, ne laissant à droite et à gauche qu'un passage pour une personne mince.

Elle était très drôle la place de la Concorde avec ses brigades de gardiens de la paix formant de grandes masses noires près de l'obélisque, ses gardes municipaux faisant des patrouilles dispersées en fourrageurs, et là-bas, tout là-bas, au coin de la rue Boissy-d'Anglas, les membres de l'Épatant appuyés sur la balustrade du jardin ; je distinguais même le gros Castelvieux armé d'une lorgnette, comme au spectacle. Je laisse passer par ordre les cinq membres de la délégation broussiste, – Ah ! les bonnes têtes ! – et je fais celui qui n'entend pas, tandis qu'un homme chevelu vociférait devant mes hommes :

– Si nous jugeons de notre dignité de ne pas aller aux pouvoirs publics, cela ne signifie point que nous reconnaissons aux dits pouvoirs le droit de ne rien faire, et nous déclarons que nous entrerons dans la voie révolutionnaire si les pouvoirs publics redisent de s'occuper des heures de travail.

Mais sur ces entrefaites, je vois arriver un gros commandant du génie, aiguillettes, foudres au collet, bref un *légume* très important.

— Lieutenant, que diable fichez-vous là ?

— Mon commandant, je défends le pont.

— Est-ce qu'on a jamais défendu un pont en se mettant devant ! Pour se faire enlever, n'est-ce pas ? C'est de la folie.

Sans doute, je devais avoir tort. Ce commandant breveté était galonné et estampé pour être beaucoup plus fort que moi, et je pensai que la meilleure manière de confesser mon ignorance, c'était de réparer ma faute immédiatement.

— Peloton demi-tour à gauche, maaarche !

En avant !

Je retraversai le pont de la Concorde et j'allai me placer, en arrière, devant le Corps législatif. Là j'eus encore, par ordre, à laisser les délégués du groupe marxiste-guesdiste, précédé par M. Jules Guesde lui-même. Ils admiraient, en passant, mes cuirassiers qui les regardaient à leur tour du haut de leurs grands chevaux, mais tout se passait gentiment en famille, comme entre bons enfants qui n'ont nullement envie de se chamailler pour la politique.

Les étriers déchaussés pour me dégourdir les jambes, les mains basses sur le pommeau de la selle, j'étais en train de philosopher à part moi sur la morale de cette journée, lorsque je vois arriver au galop un colonel d'artillerie, également très breveté, qui, du plus loin qu'il m'aperçoit, s'écrie :

— Sacrebleu ! Qu'est-ce que vous f... là !

— Mon colonel, je garde le pont.

— Garder le pont en arrière ? Mais c'est insensé. Comment voulez-vous développer et chaîner si vous vous placez en arrière du défilé. Allez-vous-en de là !

— Bien, mon colonel.

Il partit pour continuer sa ronde, et moi je restais perplexe. Pour défendre un pont... il fallait ne se placer ni en avant, ni en arrière?... Cruelle énigme?... Tandis que je réfléchissais il me vint tout à coup à l'esprit comme un vague souvenir de la chanson de Oudot : « la *Manifestation* ».

... Y a d'la cavalerie

Dans l'obélisque, et jusque sous les ponts

Voilà m'écriai-je, j'ai trouvé ! Je ne puis pas me fourrer dans l'obélisque, mais je puis parfaitement me camper sous le pont. Je commande pied à terre à mes coquillards étonnés ; je fais comme eux, puis

passant la bride dans la main droite, nous descendons en colonne par un, la chaussée qui va à la station des bateaux-mouches. Et nous nous reformons en bataille sur un rang, sous l'arche même avec un sacré courant d'air, mais on n'est pas de service pour s'amuser. Il faut être juste, là nous étions bien tranquilles, il ne passait plus aucun groupe. Tout à coup j'entends des voix sur la berge.

— Mais où sont-ils donc, nom d'un tonnerre !

» Général, ils sont en dessous. Tenez, les voyez-vous ?

Et immédiatement je vois déambuler cahin-caha avec des précautions infinies, un gros général plus brun que nature. Et la question recommence :

— Je voudrais bien savoir, monsieur, quelle est cette plaisanterie ?

— Dame, mon général, on m'a dit qu'un pont ne se gardait pas en avant ; puis, dix minutes après, on m'a déclaré qu'il ne se gardait pas en arrière. Alors ne pouvant me placer ni en avant, ni en arrière...

— Vous avez trouvé très ingénieux de vous placer dessous. C'est bien, monsieur. Vous garderez les arrêts huit jours. Ralliez à votre régiment.

Et voilà comment, ma pauvre Stella, je ne puis te mener à l'exposition. Puisque me voilà au bloc jour

une grande semaine, tu serais bien gentille de venir ce soir à Versailles.

TROIS SOUVENIRS DE MAUPASSANT



DU PLUS LOIN que je me souviene, je vois à Fécamp, pendant les vacances, un grand gymnase tout au bout du Casino. Sur la façade resplendit, en lettres blanches : *Agilité et force. Régénération de l'homme*. Et, dans ce gymnase, sorte d'immense hangar, orné de cordes, de trapèzes, de trempins, sans oublier un grand cheval de bois, évoluent une douzaine de petits garçons, dont je suis, sous la direction d'un monsieur tout vêtu de coutil gris, d'aspect militaire, avec une barbiche et des grosses moustaches qui nous font un peu peur.

Parmi les petits garçons, il y en a un que nous admirons beaucoup : c'est Guy – Guy Maupassant (la particule n'est venue que beaucoup plus tard). Il est sans contredit le plus vif, le plus adroit et le plus robuste d'entre nous ; très rouge, avec des joues comme des pommes et une tignasse tirant sur le roux, toute frisée avec des reflets d'or. Dans les courses que le professeur nous fait exécuter en nous obligeant à grimper sur le flanc même de la falaise,

presque à pic en cet endroit, c'est toujours Guy qui arrive triomphant, le premier au sommet, après s'être aidé des pieds et des mains et s'être accroché, je ne sais trop comment, aux touffes d'herbe assez maigres qui poussent dans les anfractuosités de la pierre. Personne mieux que lui ne manie la lourde massue au commandement et ne saute plus légèrement sur le cheval de bois.

Un jour cependant, excité par nos applaudissements, il veut bondir sur le tremplin en faisant le saut périlleux. En l'air, ayant mal pris son élan, il ne peut exécuter qu'une demi-évolution ; il roule à terre avec un grand cri, et nous voyons emporté, évanoui, tout pâle, avec l'épaule démise, notre pauvre camarade sous nos yeux consternés, tandis que le maître, très contrarié, ronchonne, dans sa grosse moustache :

— Ce petit Guy, il veut toujours en faire plus que les autres !

Puis plus tard – oh ! beaucoup plus tard –, nous nous embarquons devant la caserne du quai d'Orsay sur un joli yacht le *Fanny-Lear*, que Guy de Maupassant a mis à notre disposition. On a invité une douzaine des plus jolies filles de l'époque, et sur le pont c'est un mélange tapageur de robes à tons clairs,

de chapeaux Rembrandt, Gainsborough, canotiers, d'ombrelles multicolores. Du coup, le quai d'Orsay s'en trouve tout ensoleillé, et les officiers de semaine au quartier de cavalerie sortent devant le corps de garde et viennent assister à l'embarquement. Le pavillon tricolore flotte à l'avant; l'équipage est simplement composé d'un barreur et d'un mécanicien, plus de Guy qui, en vareuse et en jersey rayé blanc et bleu est appuyé sur le bastingage. Il fait très beau et notre ami paraît absolument salis fait. Il est toujours un peu rouge, mais sa figure respire la santé, et les cheveux qui ont un peu foncé frisent toujours abondamment sous la casquette bleue galonnée.

— Nous allons avoir, me dit-il, une bonne journée de plein air, bien reconstituante tout en fumant de bonnes pipes et en nous laissant aller au fil de l'eau.

Puis, il siffle trois fois pour donner le signal du départ, et le petit yacht s'ébranle bruyamment, emportant sa gracieuse cargaison tandis que les officiers de dragons, que leur grandeur attache au rivage, saluent notre départ en agitant leur képi doré dans un rayon de soleil.

Le ciel est radieux. Le *Fanny-Lear* glisse légèrement entre les quais, provoquant sur son parcours

des remous de curieux attirés par toutes ces toilettes flamboyantes sur le pont. C'est au passage des cris, des saluts, des appels de mouchoirs auxquels répond la foule égayée. De temps en temps, on croise un autre vapeur.

— Sifflez, disons-nous à Maupassant.

— Non ; nous sommes plus gros que lui, il doit siffler le premier.

Et de fait, l'autre vapeur s'exécute au milieu des rires. Emportés par le mouvement doux et berceur du yacht, grisés par les parfums capiteux qui se dégagent autour de nous, nous nous sentions envahis par un bien-être indéfinissable, un sentiment de vie heureuse et facile, tandis que se déroule un panorama de rives verdoyantes.

— Terre ! Terre ! nous cria tout à coup Maupassant.

Sur les massifs des grands arbres le pont de Chateau détache sa silhouette blanche, et le *Fanny Lear* vient atterrir doucement auprès de l'embarcadère. Cependant, le mécanicien, après avoir pris les ordres, se prépare à repartir pour Paris, et salue en amenant trois fois le pavillon. À cette vue, Maupassant est pris d'une idée folâtre :

— Mes amis, nous dit-il, voilà une occasion unique de faire, nous aussi, notre « petit Tréport ».

Le comte de Paris venait en effet de s'embarquer la semaine précédente au Tréport pour l'exil. Et voici Maupassant qui s'écrie en s'adressant au mécanicien en sanglotant :

— Adieu, monseigneur ! adieu, prince ! nous vous reverrons !

Les femmes s'étaient agenouillées en faisant semblant de s'essuyer les yeux, les hommes s'étaient découverts, et tandis que le *Fanny-Lear* s'éloignait, les cris continuaient :

— Au revoir, monseigneur ! À bientôt, en des jours meilleurs !

Et Maupassant ajoutait avec flegme :

— Jamais mon mécanicien ne comprendra l'ovation royaliste dont il vient d'être l'objet. Sur ce, venez chez moi vous rafraîchir.

Nous entrons pêle-mêle dans une petite maison pittoresquement située au coin même de l'île. On se promène de chambre en chambre, et l'on admire le cabinet de travail de Guy situé dans une espèce de trou vitré qui surplombe l'eau, si bien que l'on se croirait dans un phare.

— C'est là que je travaille, nous dit Maupassant. J'écris jusqu'à deux heures. Après, je me consacre au canotage; j'ai trois canots; l'*Albatros*, la *Lucie* et le *Bon Cosaque*. Vie simple et hygiénique.

Le reste de la journée se passe comme dans un rêve, vagabondant dans l'île, courant, sautant, faisant, mille folies; par exemple, on profitait d'un rayon de soleil qui détachait les silhouettes en noir sur un mur blanc, pour exécuter un pas en se tenant par la main comme des ombres chinoises. On alla se baigner à la Grenouillère, Maupassant plus enragé et plus en train que nous tous. Le jour baissant, on revint dîner dans la grande salle de chez Fournèse, cabaret unique, orné de peintures à fresques dues au pinceau de Béraud, Gervex, Lepic.

Maupassant nous montre le défilé étonnant de militaires devant trois gendarmes qui saluent, l'attaque d'un petit bourgeois effaré sous un réverbère, par trois messieurs coiffés de hautes casquettes, tandis que deux sergots s'éclipsent philosophiquement; le profil d'Ellen Andrée dans un nimbe d'or sous le nom de sainte Hélène, et tout à coup dans un médaillon entouré de pampres et d'amours joufflus, Guy se met à écrire à la plume ces vers qui flamboient encore sur la cahute du père Fournèse :

Ami, prends garde au chien qui mord
Sauve-toi de lui s'il aboie,
Ami, prends garde à l'eau qui noie.
Sois prudent ; reste sur le bord.
Prends garde au vin, d'où sort l'ivresse,
On souffre trop le lendemain.
Prends surtout garde à la caresse
Des filles qu'on trouve en chemin...

C'étaient d'excellents conseils et de bien mauvais vers, mais sans doute Guy commençait à avoir un peu mal aux cheveux. Jusqu'aux heures les plus avancées de la nuit, il resta avec nous, se démenant, se dépensant de toutes manières, s'énervant jusqu'au paroxysme ; et émerveillé par cette robustesse je me rappelais le mot du professeur de gymnastique :

— Ce diable de Guy, il veut toujours en faire plus que te autres !

Mon dernier souvenir ne remonte guère qu'à quelques années, dans le grand hall de la Villa des fleurs, à Aix-les-Bains. J'aperçus tout à coup, seul, mangeant à une petite table, Guy de Maupassant. Mais j'eus peine à le reconnaître tant il était changé. Finies, les belles couleurs rouges du fermier normand ; un visage pâle, une figure émaciée, plus de

boucles, les cheveux coupés court, à l'officier, presque en brosse. Il nous salua de la main, d'un geste triste ; puis, au dessert, comme s'il eût fait un effort sur lui-même, il vint à notre table et prit part à la conversation. Mais alors tout le monde constata comme il s'exprimait avec peine, comme sa parole était lente, sa langue pâteuse, embarrassée ; il avait en parlant un tic nerveux, un rictus du coin gauche de la bouche qui ne présageait rien de bon. Je ne sais s'il s'aperçut de l'attention douloureuse dont il était l'objet, mais il nous quitta très vite et s'en alla, tout, seul, très sombre, errer, dans son grand manteau, à travers les allées désertes du parc, tandis qu'un de nous murmurait encore :

— Il est bien malade. Ah ! dame, il a voulu en faire plus que les autres.

Au mois d'août dernier, je suis repassé par Fécamp. Le grand hangar est toujours debout, mais il a été transformé en un magasin de décors pour le théâtre du Casino ; et, plus de trente ans après, sur les murs, en dépit du temps, des tempêtes, et des bourrasques, on peut lire encore en lettres blanches, les deux inscriptions de jadis : *Agilité et force, Régénération de l'homme.*

Régénération de l'homme! Il croyait être plus fort que la mort. Pauvre Maupassant!

APRÈS « L'ÉTOILE »



BONJOUR, monsieur Richard. Excusez-moi de venir si tôt, mais j'ai un service capital à vous demander, et vous prie de m'écouter avec intérêt.

— Capital et intérêt. Asseyez-vous donc, madame Manchaballe. Enlevez votre boa, mettez-vous à votre aise. Vous avez l'air d'avoir si chaud. Soufflez. Soufflez. — Là.

— Merci. Toujours aimable. Eh bien, j'étais venue pour vous demander si vous connaissiez monsieur Adolphe Aderer, l'auteur du livret.

— Mais oui, j'ai même l'honneur d'être de ses amis.

— Entre nous, est-ce qu'il est plus accueillant que M. Wormser ?

— Aderer ! Un aimable garçon qui rit toujours. Tenez, madame Manchaballe, je le défie de vous parler une minute sans pouffer.

— Alors, ça va bien. J'aime les gens gais, c'est la preuve d'un bon estomac, et quand l'estomac va,

tout va, comme disait mon défunt Manchaballe. Bref, je voudrais lui demander de faire un léger changement dans son livret de l'*Étoile*.

— Diable. C'est peut-être un peu tard. Le lendemain de la première.

— Oh ! c'est si peu de chose. Je voudrais que madame Torri, qui personnifie la mère de l'étoile, au lieu de s'appeler Bréju... tenez, je n'ose pas...

— Mais si, allez donc ! Ne baissez pas les yeux comme ça. Vous avez l'air d'une grosse chatte en folie. Voyons, Bréju ne vous plaît pas ?

— Mon Diou, Bréju n'est pas mal, Bréju sonne bien... mais j'aurai voulu que la mère de l'étoile s'appelât... madame Manchaballe.

— Allons bon ! Mais Manchaballe n'est pas du tout un nom du XVIII^e siècle.

— Pourquoi ça ? Manchaballe rime avec Lamballe, et on n'a jamais dit de la princesse de Lamballe qu'elle n'était pas XVIII^e siècle.

— Non, ma digne amie ; mais il n'y a pas seulement une raison de désinence. Vous êtes moderne, vous, absolument moderne, et votre vitrine de la rue de Provence, remplie des curiosités les plus rares, ne saurait être assimilée à l'étal de madame Bréju, place des Écoles.

— Évidemment, je ne me compare pas à une fruitière, bien que Judith, Rebecca et Caroline soient, sans me vanter, d'assez jolis fruits, savoureux et bien à point.

— C'est-à-dire qu'on en mangerait, madame Manchaballe. Je dirai plus, on en mange.

— Et savez-vous une chose, monsieur Richard ? La situation de Judith est exactement celle de Zénaïde.

— Ah bah !

— C'est-à-dire que pendant tout le temps des répétitions, je me tenais à quatre ; j'avais envie d'intervenir pour préciser quelques petits détails, mais M. Gailhard a froncé la sourcil et M. Wormser a dit à Brutus : « Elle m'embête cette vieille ; flanquez-la-moi donc à la porte. » Les voilà les musiciens ! Tous des hérissons. Heureusement Judith est arrivée, et lui a lancé fièrement : « *Cette vieille* est ma mère, monsieur, et je vous serais infiniment obligée de la traiter avec plus d'égards ; autrement, je vous rends la panne que vous m'avez confiée. » Pendant ce temps-là, M. Capoul disait : « C'est du théâtre. » M. Aderer riait.

— Mais oui, je vous l'ai dit, il rit toujours ; mais M. Gailhard ?

— Lui, il ne riait pas, parce que ce jour-là M. Hansen avait voulu corser le tableau du second acte par quelques abonnés élégants qui seraient venus pour causer avec les sujets et les coryphées avant l'examen ; tandis que les danseuses se seraient exercées contre les barres d'appui, comme une nichée d'oiseaux gracieux voletant sur les barreaux d'une volière, les abonnés, tout en jouant avec leurs breloques, et, lorgnant avec leur face-à-main à deux branches, auraient tenu d'aimables propos à ces demoiselles. Malheureusement, pour tenir cet emploi, M. Hansen n'avait que des figurants, pour la plupart tailleurs, fumistes ou cordonniers de leur état. Alors forcément leurs gestes manquaient un peu de grâce ; il y en avait un surtout qui s'inclinait devant Robecca avec les bras arrondis, en mettant la main sur son cœur ; c'était roulant. Alors, M. Gailhard voit ce jeu de scène et demande :

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Ce sont des abonnés, monsieur le directeur.

— Ça, des abonnés!!! Est-ce que vous vous fichez du monde ! Eh bien, ils seraient flattés ! Voulez-vous me renvoyer vos cordonniers dans les coulisses ! Et voilà pourquoi on a supprimé la scène des abonnés.

— C'est parfait, madame Manchaballe, mais je ne vois toujours pas le rapport qui existe entre Judith et Zénaïde, l'étoile du ballet.

— Attendez-donc monsieur Richard, vous ne me laissez jamais m'expliquer. Dans la pièce, Zénaïde est amoureuse d'un bel homme, M. Ladam, un caporal tambour. Judith, elle, c'est un peu plus relevé ; elle a un béguin pour un lieutenant de chasseurs à cheval, le petit Foucard.

— Ah ! oui » vous m'avez conté cela jadis, celui qu'elle appelle Zizi.

— Précisément, le petit Zizi ! Ah ! en voilà un qui peut se vanter de m'avoir donné du tintouin. Tenez, quand hier soir madame Torri séparait la petite Mauri de M. Ladam, en leur fourrant à tous deux des taloches, je me retrouvais tout à fait dans mon élément. Cette madame Bréju, voulant empêcher sa fille de faire des bêtises de cœur, c'était moi, c'était tout à fait moi.

— Mais Zizi, que je sache, n'a jamais voulu que Judith abandonnât sa situation à l'Opéra !

— Bien pis que cela, monsieur Richard. Comme il est en garnison à Rouen, à chaque instant ce sont des fugues, des absences, des combinettes pour couper aux répétitions et aux représentations. Alors

moi, pour arranger les choses, j'écris à M. Hansen, que Judith est malade, mais il n'a pas confiance ; il m'envoie l'avertisseur Chabert à domicile. J'ai beau parlementer à travers la porte, Chabert a reçu l'ordre de voir par lui-même, et il veut *parler à la personne*. Un soir, nous prétexte d'entorse, j'en ai été réduite à me coucher dans le lit de Judith. J'espérais qu'avec une fanchon en dentelle et la lampe demi-baissée, je pourrais passer pour ma fille. Quelle comédie ! Eh bien, ça n'a pas pris du tout. M. Chabert m'a tapé sur le ventre qui tombait un peu sous le couvre-pied vieil or, et m'a dit, en ricanant :

» – Dites donc, la petite mère, quand on a un bedon comme ça, il ne faut pas parler d'entorse, mais plutôt de mal au genou. À quand le baptême ?

» Puis il a fait son rapport, et Judith a eu encore trois francs d'amende. Si vous croyez que c'est gai. Et puis, quand ma fille revenait de Rouen, elle n'était plus bonne à rien. Le prince – pourtant un homme bien distingué – me disait : « Je ne sais pas ce qu'a votre fille depuis quelque temps, madame Manchaballe, mais elle est gnolle, gnolle ! elle ne rend plus du tout à la main ».

– Pardon, ma digne amie, qu'est-ce que le prince entend par « rendre à la main ».

— C'est une expression russe. Enfin, Judith le traitait certainement par-dessous la jambe.

— Ça ne devait pas être autrement ennuyeux ; de quoi se plaignait-il, ce brigand ?

— Eh bien, savez-vous ce que m'a dit Judith, hier, en rentrant dans sa loge. Elle m'a mis sous le nez le livret de M. Aderer qui se terminait ainsi : « Zénaïde préfère aux gloires de la danse l'amour de Séverin, ce qui est d'un bel exemple de fidélité. » Puis, toute pensif, elle a ajouté : « Tu vois, maman, Zénaïde a lâché l'Opéra pour son Séverin. Le voilà le bel exemple de fidélité. J'ai bien envie de tout envoyer promener, l'Opéra, les répétitions, Chabert, le prince et le reste pour aller m'installer à Rouen, place Boïeldieu, avec mon Zizi adoré. Voilà les nouvelles inquiétudes que nous cause M. Aderer avec son livret romanesque. Et c'est pourquoi j'ai pensé, qu'en compensation, il pourrait bien me rendre le service d'appeler madame Torri, Manchaballe au lieu de Bréju. Ce serait toujours une petite gloire. Voyons, voulez-vous en parler à monsieur Gailhard.

— Je veux bien, ma chère amie, j'essayerai ; seulement je sais bien ce qu'il me répondra.

— Qu'est-ce qu'il vous répondra ?

— M. Gailhard me répondra avec un geste vague : « C'est du théâtre ! »

— Ah ? Et monsieur Aderer ?

— Aderer. Oh ! lui, il rira. Que voulez-vous... Il rit toujours.

LE COUP DE Foudre



ET DITES-MOI, madame Manchaballe, ça a-t-il bien marché la répétition des *Baisers du Soleil*, à l'Épatant.

— Admirablement, monsieur Richard comme tout ce que monte monsieur Hansen. Par la chaleur que vous savez, il s'est donné un mal énorme, d'autant plus qu'il ne pouvait jamais arriver à avoir son personnel au complet sous la main. Samedi, c'était Judith qui était à la bataille des fleurs ; lundi c'était Rebecca qui était aux « Escholiers » pour l'*Île Heureuse* de M. Eugène Morand. J'avais beau dire... Voyez-vous plus je vais et moins j'ai d'autorité sur mes filles.

— Je m'en suis toujours un peu douté. Et, votre avis, à vous, femme compétente sur ces « Baisers du Soleil ? »

— Ah ! l'idée est très jolie ; cette nature transie gelée, qui s'éveille aux baisers du soleil, les arbres qui se fleurissent et la source vivifiante venant apporter à boire aux fleurs attaquées ensuite par les pa-

pillons. La source, c'est Zambelli avec ses pointes impeccables, le soleil, c'est Louise Mante, et la fleur, la gracieuse Léa Piron.

» Hein! voilà une distribution protocolaire! Sans compter une dizaine d'adorables gamines de la classe Adélina Théodore, et, entre autres, la petite Chignon III, un amour d'hirondelle. Les vieux messieurs étaient enthousiasmés. Puis quand le soleil disparaît, toute la nature se refroidit, se regèle; tout redevient sombre, triste; les fleurs s'étiolent, les feuilles tombent des arbres. Ça me rappelait la jeunesse, l'Empire, le marquis de Caux, de Saint-Pierre, de Varannes. J'étais toute émue, toute mélancolique. Ah! cela a produit un gros effet. Et monsieur Paul Vidal, tout en caressant sa barbe blonde, enlevait son orchestre. Il n'y a que lui pour savoir conduire la musique de danse.

— Ça, c'est vrai, madame Manchaballe. Mais ces « baisers de soleil » me rappellent un peu les *Quatre Saisons*, un ballet dont monsieur Gailhard avait eu jadis l'idée, et où la fée donnait à un mortel une petite fiole dont chaque goutte amenait l'apparition d'une saison nouvelle, avec son escorte de fleurs, de fruits et de travaux champêtres; mais, à la fin, le maladroît mortel laissait tomber par mégarde la fiole qui

se brisait, et alors les saisons étaient précipitées les unes sur les autres, c'était le chaos, le bouleversement, le néant. Ah le beau projet !

— Mais, monsieur Richard, monsieur Hansen a fait représenter aussi à Bruxelles *les Quatre Saisons*. Il y avait un triomphe des moissonneurs, avec un beau paysan campé sur un char au milieu des gerbes, tandis que le soleil montait tout rouge, à l'horizon ; et aussi « un pas » de corbeaux cherchant les cadavres sous la neige qui était saisissant. Si Sa Majesté Édouard VII vient à Paris, disait l'autre soir, non sans une juste fierté madame Hansen au marquis de Massa, il pourra vous dire ce qu'il pense de mes *Quatre Saisons*.

— Et Judith et Rebecca ont été contentes de leurs baisers ?

— De quels baisers ?

— De ceux du soleil, parbleu, je ne parle pas des autres.

Oh, je vous le répète, ça a marché cahin-caha. En pleine saison, vous comprenez... mais, d'ailleurs, je ne m'occupe plus de l'inconduite de mes filles. Elles me dégoûtent, parole d'honneur. Si je vais à l'Épatant, ce n'est pas pour les accompagner, mais pour conduire la petite Chignon III dont je vous par-

lais tout à l'heure. Sa mère est papetière rue Boccardor, alors, elle ne peut pas toujours quitter sa boutique ; et, entre mères, on se doit aide et assistance.

« Confiez-moi votre petite, lui ai-je dit ; chacun son métier, et votre fille sera bien gardée. La surveillance, ça me connaît. J'ai l'œil, voyez-vous, et quand un sénateur ou un général offre des boules de gomme à ma petite, je sais tout de suite à quoi ils pensent. C'est un don d'intuition. »

— Alors la petite Chignon III a été bien gardée ?

— Très mal, monsieur Richard ; il est même arrivé tout un drame, un coup de foudre ; mais ça n'est pas ma faute.

— Ah ! ah ! voilà qui devient intéressant, Racontez-moi cela, ma digne amie.

— Vous voilà tout de suite excité. Eh bien, il faut vous dire que, samedi dernier, on avait prié le corps de ballet de venir en costume de danse dans la salle des fêtes pour assister à la répétition générale du *Homard*, oui, la vieille pièce de Gondinet. La commission de littérature n'avait rien trouvé de mieux, le marquis de Massa n'ayant plus voulu donner la pièce qu'il avait promise, du moment qu'elle n'avait plus l'interprétation rêvée, c'est-à-dire Jeanne Grenier ou Marguerite Deval.

— Eh bien, c'est drôle le *Homard*.

— Certainement, ça n'a pas trop vieilli et d'ailleurs l'interprétation était excellente avec Bois-selot, Raymond, Hamilton, la fine fleur du Palais-Royal : car il ne faut plus songer, voyez-vous, à avoir des acteurs amateurs, on n'a plus le temps de répéter ni d'apprendre des rôles. C'était bon pour les époques heureuses et oisives quand on était place Vendôme...

— Oui, oui, c'est convenu, madame Manchaballe, mais ne vous attendrissez pas sur le passé, et dites-moi seulement ce qui est arrivé à la petite Chignon III. Elle a été enlevée par un conseiller référendaire ?

— Mais non, monsieur Richard. La gosseline n'a que douze ans. Un conseiller référendaire n'enlève pas une mineure.

— Bah ! avant qu'il eût été prêt, elle aurait été majeure.

— Je vous l'ai dit. J'étais là, j'avais l'œil, et il ne s'est rien passé de semblable. Le désordre produit est purement moral. Donc, toutes les danseuses, sujets et coryphées assises dans la salle des fêtes s'amusaient follement, et c'était un spectacle très gracieux de voir toutes ces gamines avec leur cor-

sage décolleté, leurs bras nus et leur jupe de tulle blanc retroussée sur leur dossier de chaise, en auréole, pour ne pas chiffonner l'étoffe. Moi, j'étais à mon poste, à côté de la petite Chignon III, tandis que Rebecca avalait son troisième verre de coco avec monsieur Martel. Mais que m'importait, que m'importait... Chose curieuse, Chignon III ne riait pas comme ses camarades. Elle ne quittait pas la scène des yeux, hypnotisée, dans une tension d'esprit extraordinaire. Et je me disais : « À la bonne heure, cette enfant a le sens du théâtre gai. Je dirai cela à sa papetière de mère et ça lui fera plaisir. » Mais, tout à coup, au moment où monsieur Boisselot s'écriait si comiquement :

— Quel joli métier ! Et si facile ! Je l'ai frictionnée avec la paume de la main.

Comme la salle entière éclatait en cascades de rires, en applaudissements prolongés, voilà la petite Chignon qui se met à fondre en larmes. Je m'étonne, je m'inquiète, je l'entraîne dans le salon des coulisses où monsieur Albert – un père ! – lui apporte un verre de fleurs d'oranger ; la gosseline pleurait toujours, avec de grosses larmes qui roulaient sur ses joues et tombaient dans les salières de sa petite poitrine maigre.

— Mais enfin, qu'est-ce que tu as? m'écriai-je impatientée.

— Alors la petite se cachant la figure entre mes seins dit entre deux sanglots :

» — Madame, j'aime... j'aime monsieur Boisselot.

» Ah! pour le coup, vous pensez si j'ai ri; mais cependant j'ai compris que c'était sérieux car la gosse m'a dit :

» — À la fin de la représentation, je veux que vous alliez lui demander une touffe de ses favoris. Je la porterai dans un médaillon, avec ma médaille bénie.

» — Monsieur Richard, j'ai fait bien des commissions délicates, mais jamais je n'aurais osé aller demander à monsieur Boisselot une touffe de ses favoris. Je sais qu'il y tient, qu'il les garde dans ses rôles comme à la ville. Et puis un homme d'âge, bien posé; le doyen du Palais-Royal... Tenez, j'aurais encore mieux aimé demander les palmes à monsieur Loubet. Ça m'aurait moins intimidée.

— Bah, caprice d'enfant. Ça passera.

— Eh bien non, ça ne passe pas. La petite Chignon ne mange plus, ne dort plus. Sa mère est désespérée et me fait des reproches. Est-ce que je pouvais prévoir ce coup de foudre. Voyons, monsieur Ri-

chard, vous qui allez beaucoup dans le monde des théâtres, est-ce que vous ne pourriez pas expliquer la chose à monsieur Boisselot. On ne lui demanderait qu'une toute petite touffe de rien du tout, quelques poils seulement, suffiraient, pour mettre dans le médaillon.

— Madame Manchaballe, comme vous le disiez, c'est délicat... Enfin, je verra monsieur Boisselot pendant un entracte du Paradis et je tâcherai de le décider. S'il refuse...

— Ah oui, s'il refuse...

— Eh bien, j'ai un fauteuil un peu dépenaillé dont le crin fera l'affaire.

FIN

TABLE



CHARMANTE SOIRÉE !
LE CHAPEAU
SATIÉTÉ
LA BACCHANALE
UNE LUTTE AU POLO
NEURASTHÉNIQUE ?
LE BAISER
OÙ EST NOIRMONT ?
ROBERT LE FORT
LE BOUTON
DEVANT UNE VITRINE
APRÈS LE CARROUSEL
L'OURS ET LA SENTINELLE
LE KIOSQUE ET LA PRINCESSE
LA POLKA DES BAISERS
MIJAURÉE
LE SOUPER
UNE FEMME QUI SE TIENT
LA CANNELLE
FUMISTERIE
LA CANTINIÈRE
LE BON EXEMPLE

AMÉLIORATIONS
MADAME TARPEJOYE
POUR GARDER DIANE
LA VALSE
SUR LE PONT
TROIS SOUVENIRS DE MAUPASSANT
APRÈS L'ÉTOILE
LE COUP DE FOUDRE